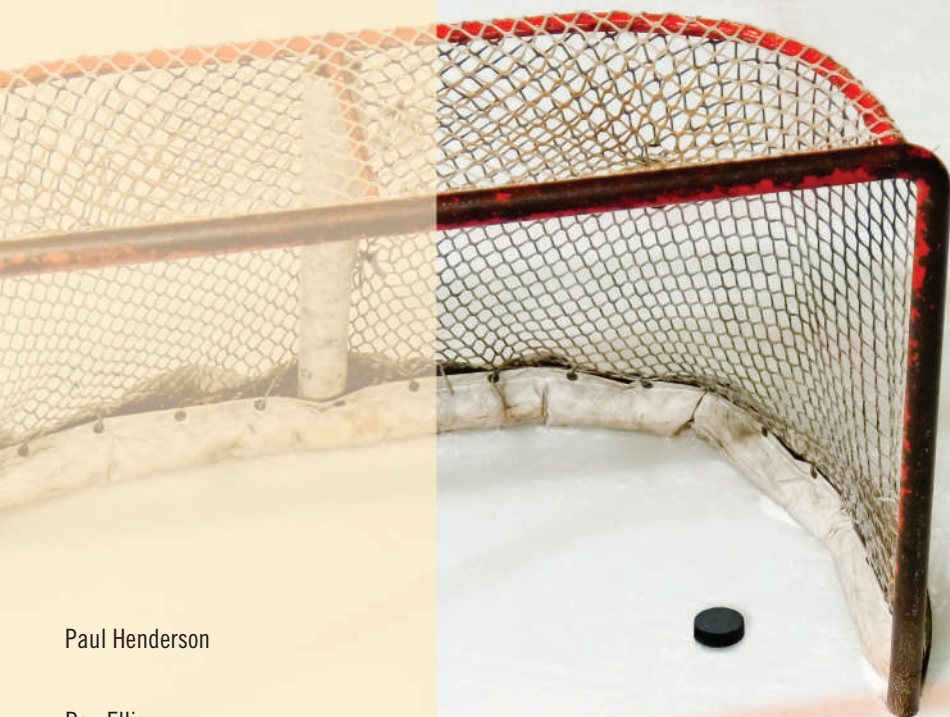


CANADIAN ISSUES THÈMES CANADIENS

Winter / Hiver 2012



Paul Henderson

Ron Ellis

Bill White

Gilles Terroux

James Pasternak

Richard Gruneau

Russell Field

Roy MacSkimming

Don Morrow

LA SÉRIE DU SIÈCLE APRÈS 40 ANS

Réflexions sur le hockey et l'identité au Canada



THE SUMMIT SERIES AFTER 40 YEARS

Reflections on Canadian hockey and identity



COMPRENDRE LA GUERRE DE UNDERSTANDING THE WAR OF

1812

À l'occasion du bicentenaire de la Guerre de 1812, saisissez l'occasion d'approfondir vos connaissances au sujet de cette bataille historique qui édifia l'identité canadienne telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Trois ressources sont à votre disposition en ligne, gratuitement et en tout temps :

On the occasion of the 200th anniversary of the War of 1812, learn more about this significant historical battle that shaped Canadian identity as we know it today.

Three projects are available online, free of cost and at any given time:



Site web sur la francophonie canadienne et la Guerre de 1812

des cartes, des informations sur les acteurs francophones importants de la guerre, des lignes de temps, des documents archivés et des toiles numérisées sont notamment disponibles.

<http://www.1812acs-aec.ca>

Website on the francophonie canadienne and the War of 1812

maps, biographies of important Francophone actors of the war, timelines, digitized archival documents and paintings are available, among other things.

<http://www.1812acs-aec.ca>



Guide d'enseignement sur la Guerre de 1812

des modules instructionnels collaboratifs et standardisés orientés sur la technologie et se centrant sur l'étudiant. Le tout se concentre sur l'analyse et la pensée critique dans le contexte de la Guerre de 1812 et de ses impacts.

Teaching Guide on the War of 1812

technology-rich, student-centered, collaborative, and standards-based instructional modules that focus critical thinking and analysis lessons on the War of 1812 and its impact.



Représentation de la Guerre de 1812 dans les journaux canadiens

un examen de la couverture médiatique et la représentation du conflit en vue de comprendre plus généralement la façon dont les médias dépeignent les conflits historique avec la Guerre de 1812 comme une étude de cas representative d'une industrie bourgeonnante qu'était celle des médias.

Representation of the War of 1812 in Canadian Newspapers

an examination of the newspaper coverage and representation of the conflict in order to understand more generally how the media depicts historic conflicts with the War of 1812 as an early case study reflective of a budding media industry.



Visitez notre site web pour télécharger ces produits et plus !
Visit our website to download these products and more!

www.acs-aec.ca

CANADIAN ISSUES THÈMES CANADIENS

Winter 2012 Hiver

3

Introduction – 1972

Julie Perrone

5

Introduction – 1972

Julie Perrone

7

Entrevue avec Paul Henderson

9

Interview with Paul Henderson

11

Entrevue avec Ron Ellis

13

Interview with Ron Ellis

15

Entrevue avec Bill White

17

Interview with Bill White

19

Dix jours à Moscou ...il y a 40 ans déjà!

Gilles Terroux

21

Ten days in Moscow ...40 years ago already!

Gilles Terroux

23

Souvenirs de la Série du siècle Canada-Russie

James Pasternak

25

Memories of the Canada-Russia Summit Series

James Pasternak

27

Bons baisers de Russie : La famille, le hockey, la politique

Richard Gruneau

30

From Russia with Love: Family, Hockey, Politics

Richard Gruneau

33

« Comment nous pensons le hockey et nous-mêmes » : La télévision, la Série du siècle de 1972 et la construction de l'identité pancanadienne

Russell Field

40

“How we think about hockey, and ourselves”: Television, the 1972 Summit Series, and the construction of a pan-Canadian identity

Russell Field

46

Réaliser le pays

Roy MacSkimming

49

Making the Country Come True

Roy MacSkimming

52

Le mythique et le mono-mythique : Les représentations de la Série de hockey Canada-URSS 1972

Don Morrow

57

The Mythic and the Mono-mythic: Representations of the 1972 Canada v USSR Hockey Series

Don Morrow

PRÉSIDENT / PRESIDENT

Jocelyn Letourneau, Université Laval

PRÉSIDENTE SORTANTE / OUTGOING PRESIDENT

Minelle Mahtani, University of Toronto

PRÉSIDENT D'HONNEUR / HONORARY CHAIR

The Hon. Herbert Marx

SECRÉTAIRE DE LANGUE FRANÇAISE ET TRÉSORIER /

FRENCH-LANGUAGE SECRETARY AND TREASURER

Vivek Venkatesh, Concordia University

SECRÉTAIRE DE LANGUE ANGLAISE / ENGLISH-LANGUAGE SECRETARY

Lloyd Wong, University of Calgary

REPRÉSENTANTE ÉTUDIANTE / STUDENTS' REPRESENTATIVE

Celine Cooper, University of Toronto

REPRÉSENTANTE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE ET DU YUKON /

BRITISH COLUMBIA AND YUKON REPRESENTATIVE

TBC/ À confirmer

REPRÉSENTANT DU QUÉBEC / QUÉBEC REPRESENTATIVE

Yolande Cohen, UQAM

REPRÉSENTANTE DE L'ONTARIO / ONTARIO REPRESENTATIVE

Eve Hague, Ryerson University

REPRÉSENTANT DES PRAIRIES ET DES TERRITOIRES DU NORD-OUEST /

PRAIRIES AND NORTHWEST TERRITORIES REPRESENTATIVE

Dominique Clément, University of Alberta

REPRÉSENTANT DE L'ATLANTIQUE / ATLANTIC PROVINCES REPRESENTATIVE

Chedly Belkhodja, Université de Moncton

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'AEC / EXECUTIVE DIRECTOR OF THE ACS

Jack Jedwab

DIRECTRICE ADJOINTE / ASSISTANT DIRECTOR

Julie Perrone

DIRECTEUR DES PROGRAMMES ET ADMINISTRATION /

DIRECTOR OF PROGRAMMING AND ADMINISTRATION

James Ondrick

DIRECTRICE DES PUBLICATIONS / DIRECTOR OF PUBLICATIONS

Sarah Kooi

CANADIAN ISSUES THÈMES CANADIENS

RÉDACTEUR EN CHEF / EDITOR-IN-CHIEF

Jack Jedwab

DIRECTRICE À LA RÉDACTION / MANAGING EDITOR

Julie Perrone

TRADUCTION / TRANSLATION

Catherine Dib

GRAPHISME / DESIGN

Bang Marketing : 514 849-2264 • 1 888 942-BANG

info@bang-marketing.com

PUBLICITÉ / ADVERTISING

sarah.kooi@acs-aec.ca

514 925-3099

ADRESSE AEC / ACS ADDRESS

1822, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (QC) H3H 1E4

514 925-3096 / general@acs-aec.ca



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

Canadian Studies Program

Programme des études canadiennes

Canadian Issues / Thèmes canadiens is a quarterly publication of the Association for Canadian Studies (ACS). It is distributed free of charge to individual and institutional members of the ACS. Canadian Issues is a bilingual publication. All material prepared by the ACS is published in both French and English. All other articles are published in the language in which they are written. Opinions expressed in articles are those of the authors and do not necessarily reflect the opinion of the ACS. The Association for Canadian Studies is a voluntary non-profit organization. It seeks to expand and disseminate knowledge about Canada through teaching, research and publications. The ACS is a scholarly society and a member of the Humanities and Social Science Federation of Canada.

Canadian Issues / Thèmes canadiens est une publication trimestrielle de l'Association d'études canadiennes (AEC). Elle est distribuée gratuitement aux membres de l'AEC. CIBC est une publication bilingue. Tous les textes émanant de l'AEC sont publiés en français et en anglais. Tous les autres textes sont publiés dans la langue d'origine. Les collaborateurs et collaboratrices de Thèmes canadiens sont entièrement responsables des idées et opinions exprimées dans leurs articles. L'Association d'études canadiennes est un organisme pancanadien à but non lucratif dont l'objet est de promouvoir l'enseignement, la recherche et les publications sur le Canada. L'AEC est une société savante et membre de la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales.

Canadian Issues / Thèmes canadiens acknowledges the financial support of the Government of Canada through the Canadian Studies Program of the Department of Canadian Heritage for this project.

Canadian Issues / Thèmes canadiens bénéficie de l'appui financier du Gouvernement du Canada par le biais du Programme d'études canadiennes du ministère du Patrimoine canadien pour ce projet.

LETTERS/COURRIER

Comments on this edition of Canadian Issues ?

We want to hear from you.

Write to Canadian Issues – Letters, ACS, 1822A, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H3H 1E4. Or e-mail us at <julie.perrone@acs-aec.ca> Your letters may be edited for length and clarity.

Des commentaires sur ce numéro ?

Écrivez-nous à Thèmes canadiens

Courrier, AEC, 1822A, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H3H 1E4. Ou par courriel au <julie.perrone@acs-aec.ca> Vos lettres peuvent être modifiées pour des raisons éditoriales.

 : @CanadianStudies

INTRODUCTION

Julie Perrone, Directrice adjointe, Association d'études canadiennes

Inutile de dire que le hockey est un sport très populaire au Canada. Les « possibilités dramatiques illimitées »¹ du jeu, ainsi que le « niveau élevé d'investissement psychologique (et parfois financier) »² qui s'y rattache, tout cela contribue à faire de ce sport le passe-temps canadien par excellence. Plus que les caractéristiques de base du hockey, c'est son « caractère canadien » qui le rend si irrésistible : « Le hockey fait partie de la vie au Canada ».³ Selon plusieurs, le hockey est un symbole national en partie parce que le Canada n'a pas les icônes nationalistes qui incitent généralement un sentiment d'attachement envers la communauté. Comme Ken Dryden et Roy MacGregor l'ont écrit, le Canada n'a jamais dépensé trop d'efforts dans le développement des « instruments traditionnels de la communauté ».⁴ Le hockey, parce que nous croyons l'avoir inventé, est devenu un symbole de notre nationalité, de qui nous sommes en tant que peuple. Sans le hockey, on peut supposer que les Canadiens auraient du mal à se définir, mis à part d'être un peuple horriblement agréable ou d'être un pays qui n'est tout simplement pas les États-Unis.

La sacralisation du hockey est également due à la conviction que le Canada n'est une puissance dominante dans aucun autre domaine : « [...] politiquement, économiquement et culturellement [dominés] [...] les Canadiens ont besoin du symbole de notre suprématie 'naturelle' au hockey pour affirmer notre unicité ».⁵ Will Ferguson, dans *Why I Hate Canadians*, a résumé ceci très efficacement par sa 'théorie du TSH' (en anglais EEH) :

*Le Canada n'a jamais été une puissance mondiale, mais cela n'est vrai que dans la mesure où Tout Sauf le Hockey (TSH) est concerné. TSH comprend la politique, l'économie, la mode, la technologie, l'arsenal militaire, le nombre de bombes A lancées, le nombre de bombes H construites, le nombre de gouvernements du Tiers-Monde renversés, le nombre de hamburgers consommés, le nombre de nations européennes de l'Est ingérées – bref, toutes ces choses insignifiantes sans relation au hockey qui détournent notre attention de la vraie question à portée de main : qui joue le meilleur hockey ?*⁶

En d'autres termes, le hockey est utilisé à la fois pour nous définir en tant que nation, mais aussi pour renforcer notre statut international en tant que pays. La Série du Siècle Canada-URSS de hockey sur glace illustre de façon très poignante l'importance cruciale du hockey dans la vie canadienne. C'était la première Équipe Canada, une raison suffisante pour valoir à cet événement une certaine mesure de respect. L'interprétation classique de cette histoire est la suivante : nous pensions être les meilleurs, nous nous sommes lancés mal préparés, nous avons presque perdu, mais contre toute attente, nous avons gagné la Série grâce à un but de Paul Henderson.

C'était le 28 septembre 1972, à Moscou, où plusieurs milliers de partisans canadiens sont venus encourager une « puissance moyenne confrontant le pays avec la plus grande masse terrestre au monde, une superpuissance nucléaire à l'époque, pour établir la suprématie au hockey ».⁷ Le Canada a remporté la victoire ultime, et la série demeure l'un des rares moments glorieux de son « passé poli ».⁸

La série de hockey de 1972 est l'un de ces événements qui incitent les souvenirs de l'endroit où vous étiez, avec qui vous étiez, et comment vous avez réagi. Et c'est ce sur quoi la plupart des contributeurs à cette édition commémorative spéciale de la revue *Thèmes canadiens* se penchent.

Les joueurs d'Équipe Canada Paul Henderson, Ron Ellis et Bill White ont gracieusement partagé leurs souvenirs personnels de la série, à la fois sur la glace et hors de la patinoire, et ont offert quelques réflexions sur l'importance de la série pour le Canada et les Canadiens. Deux points essentiels ressortent de leurs entrevues candides. Tout d'abord, la série a représenté pour eux un véritable choc des cultures : Paul Henderson se rappelle, par exemple, comment il ressortait de la foule avec ses pantalons à carreaux en Russie. Deuxièmement, et intimement liée à cette expérience personnelle d'une autre culture, a été la réalisation pour les membres de l'équipe que le Canada était un endroit phénoménal pour y passer sa vie et que l'esprit canadien se trouvait dans ces récits de « victoire contre toute attente », comme cela a été le cas en 1972.

Le journaliste Gilles Terroux se rappelle de son voyage de dix jours à Moscou et nous enchante avec de courtes anecdotes comme sa recherche paranoïaque de microphones dans sa chambre d'hôtel ou une offre faite par quelques Russes, à un membre de la délégation

canadienne, afin qu'il se déshabille et leur vende son habit. Terroux conclut que, même si le voyage a été mémorable, la prochaine fois qu'il se rendra en Russie sera en tant que «vrai» touriste.

Le conseiller municipal James Pasternak, qui a présenté une motion en 2012 pour assurer la commémoration adéquate du 40^e anniversaire de la victoire du Canada, réfléchit aussi à ses propres souvenirs de la Série. Il a eu la chance d'assister à la première partie à Montréal avec sa famille et se souvient avec émotion de ce moment. Il écrit : «Je me demande combien des 18 000 personnes qui étaient au Forum de Montréal ce soir-là il y a 40 ans sont encore là pour raconter l'histoire». Et c'est un aspect de l'histoire auquel nous faisons tous face, l'idée que ce moment historique pourrait bientôt n'être disponible que sur un DVD, et non raconté avec ferveur par des Canadiens qui étaient là.

Réfléchissant sur la série en général, le professeur de communication Rick Gruneau est également attiré à partager des souvenirs personnels. Reconnaisant que la série puisse avoir eu une certaine importance (parfois exagérée) dans la géopolitique, le nationalisme canadien et le développement du hockey, Gruneau choisit de se rappeler de cet événement en 1972 comme celui qui a eu beaucoup d'influence sur la relation entre son père et son grand-père. Vivant aux États-Unis dans le temps, Gruneau n'a pas connu la frénésie créée par la série au Canada, ce qui explique son intérêt tiède, du moins jusqu'à ce qu'il apprenne que son père et son grand-père se rendaient en Russie pour encourager Équipe Canada à Moscou.

Si Gruneau n'était pas en mesure de regarder la série, ce n'était pas le cas pour la plupart des Canadiens. La télévision a été l'élément le plus important dans la création de cette «mémoire populaire durable», puisque cette technologie était la «matrice»⁹ de l'événement par lequel la nation tout entière a vu, interprété et se souvient de la série. Russell Field, professeur adjoint en kinésiologie, examine la couverture télévisée de la partie 8 de la Série du siècle de 1972 et il note comment le mauvais comportement des joueurs canadiens a été minimisé, ignoré ou expliqué par de mauvais arbitres. Field soutient que l'interprétation de cette partie de hockey a cherché à «construire et renforcer des notions particulières de l'identité canadienne».

L'auteur Roy MacSkimming discute de l'identité canadienne et de l'héritage de la série en général. MacSkimming examine la façon dont la série a été présentée comme un affrontement entre deux mondes,

même au tout début. Ceci a exercé des pressions énormes sur les membres d'Équipe Canada. Comme il se souvient : «À un certain niveau primitif et irraisonné, nous avons cru qu'une victoire canadienne prouverait la supériorité non seulement de notre jeu, mais de notre mode de vie». Et, en bout de compte, MacSkimming soutient que cette série a contribué à la détente qui a suivi entre ces deux mondes, un héritage important pour la façon dont nous avons construit notre identité nationale.

Le texte du professeur Don Morrow est une conclusion appropriée à cette édition spéciale, lui qui regarde la «vie dans l'au-delà» de la série comme mythe et mono-mythe. Il fait valoir que la «Série a encapsulé un verticille d'éléments profondément consacrés qui ont coagulé dans la fabrication mythique de la Série», en commençant par la mise en scène de la série, le contexte mondial dans lequel elle s'est déroulée, et la/les réécriture(s) ultérieure(s) de son histoire. Pour Morrow, la série, dans toutes ses représentations et interprétations mythiques et sous-mythiques, est riche en récits et en imagination, tout comme la culture canadienne et le hockey canadien.

NOTES

¹ Bruce Kidd and John Macfarlane, *The Death of Hockey*, Toronto: New Press, 1972: 7. [traduction libre]

² Richard Gruneau and David Whitson, *Hockey Night in Canada*, Toronto: Garamond Press, 1993: 142. [traduction libre]

³ Ken Dryden and Roy MacGregor, *Home Game: Hockey and Life in Canada*, Toronto: McClelland and Stewart, 1989: 9. [traduction libre]

⁴ Ibid: 18. [traduction libre]

⁵ Roy MacSkimming, *Cold War: The Amazing Canada-Soviet Hockey Series of 1972*, Vancouver: Greystone Books, 1996: 17. [traduction libre]

⁶ Will Ferguson, *Why I Hate Canadians*, Vancouver: Douglas and McIntyre, 1997: 73. [traduction libre]

⁷ Neil Earle, "Hockey as Canadian Popular Culture," *Journal of Canadian Studies* 30(2) Summer 95: 118. [traduction libre]

⁸ Scott Morrison, *The Days Canada Stood Still: Canada vs USSR 1972*, Toronto: Warwick Publishing Group, 1992: 16. [traduction libre]

⁹ Neil Earle, "Hockey as Canadian Popular Culture": 108.

INTRODUCTION

Julie Perrone, Assistant Director of the Association for Canadian Studies

Needless to say, hockey is a tremendously popular sport in Canada. The “unlimited dramatic possibilities”¹ found in the game, as well as the “high level of emotional (and sometimes financial) investment”² imputed to it, all contribute in making the sport the Canadian pastime *par excellence*. More than the basic features of hockey, it is its ‘Canadianness’ that makes it so compelling: “Hockey is part of life in Canada.”³ According to many, hockey serves as a national symbol partly because Canada lacks the nationalistic icons that usually ignite a sense of community. As Ken Dryden and Roy MacGregor wrote, Canada has never laid any emphasis in developing the “traditional instruments of community”⁴. Hockey, because it is believed we have invented it, has become a symbol of our nationality, of who we are as a people. Without hockey, it’s safe to assume Canadians have a hard time defining themselves, besides being so darn nice a people or being a country that is simply NOT the United States.

The sacralisation of hockey is also due to the belief that in no other realm is Canada such a dominant power: “[...] politically, economically, and culturally [dominated] [...] Canadians needed the symbol of our ‘natural’ hockey supremacy to affirm that uniqueness.”⁵ Will Ferguson, in *Why I Hate Canadians*, has summarized this very effectively in his ‘EEH theory’:

*Canada has never been a world power, but this is only true as far as Everything Except Hockey (EEH) is concerned. EEH includes politics, economics, fashion, technology, military arsenal, the number of A-bombs dropped, the number of H-bombs built, the number of Third World governments toppled, the number of burgers consumed, the number of East European nations ingested – in short, all those trivial non-hockey things that daily crowd our attention and distract us from the real matter at hand: who plays the best hockey?*⁶

In other words, hockey is used both to define us as a nation but also to boost our international status as a country. The Canada-USSR Ice Hockey Series illustrates very vividly the crucial importance of hockey in Canadian life. It was the first ever Team Canada, a reason sufficient to allow the event a certain measure of respect. The standard interpretation of the story goes as follows: we thought

we were the best, we went in unprepared, we almost lost, but against all odds we won the Series thanks to a goal by Paul Henderson.

This was September 28th 1972, in Moscow, where several thousand Canadian fans were cheering for a “middle power contending with the largest national land mass in the world, a nuclear armed super-power at the time, for hockey supremacy.”⁷ Canada won, and the Series remains one of the few glorious moments of its “polite past.”⁸

The 1972 Hockey Series is one of those events prompting memories of where you were, who you were with, how you reacted. And this is what many of the contributors to this special commemorative edition of *Canadian Issues* are reflecting on.

Team Canada players Paul Henderson, Ron Ellis and Bill White graciously shared their personal memories of the Series, both off and on the ice, and offered some thoughts on the significance of the Series for Canada and Canadians. Two crucial points emerge from their candid interviews. First, the Series has represented for them a real clash of cultures: Paul Henderson recalls, for example, how out of place he felt with his trendy plaid pants in Russia. Second, and intimately linked to this personal experience of another culture, was the realization for the team members that Canada was a phenomenal place to live and that the Canadian spirit was embodied in stories of ‘winning against all odds’ as this ultimately transpired in 1972.

Journalist Gilles Terroux recalls his ten-day trip to Moscow and delights us with short anecdotes such as his paranoid search for microphones in his hotel room or an offer made to a member of the Canadian delegation by a few Russians that he undress himself and sell his suit. Terroux concludes that while the trip was memorable, the next time he will visit Russia will be as a ‘real’ tourist.

City Councillor James Pasternak, who put forward a motion in 2012 to ensure proper commemoration of the 40th anniversary of Canada’s victory, also reflects on his personal memories of the Series. He had the chance to attend the first game in Montreal with his family and remembers this moment fondly. He asks, “I wonder of the 18,000 who were in the Montreal Forum that evening 40 years ago, how many are still around to tell the tale.” And this is something we must all grapple with, the idea that this historical moment may soon only be available on DVDs, not re-told fervently by Canadians who were there.

Reflecting on the Series, professor of Communication Rick Gruneau is also drawn to personal memories. Acknowledging that the Series may have had some (sometimes exaggerated) importance in geopolitics, Canadian nationalism and hockey development, Gruneau chooses to recall this 1972 event as one which had much influence on the relationship between his father and his grandfather. Living in the United States, Gruneau did not experience the frenzy created by the Series in Canada, which explained his tepid interest in it, at least until he heard that his father and grandfather were travelling to Russia to cheer Team Canada in Moscow.

If Gruneau was unable to watch any of the games, that wasn't the case for most Canadians. Television was the most important element in creating this "enduring folkmemory", as it was, in effect, the "matrix"⁹ for the event through which the entire nation saw, interpreted and remembered the Series. Russell Field, Assistant Professor in Kinesiology, examines the television coverage of Game 8 of the 1972 Summit Series and he notes how bad behaviour on the part of Canadian players was downplayed, ignored or explained by bad officiating. Field argues that the framing of the game sought to "construct and reinforce particular notions of Canadian identity."

Author Roy MacSkimming discusses Canadian identity and the general legacy of the Series. MacSkimming looks at how the Series was framed as a contest between two worlds, even at the beginning. This was placing tremendous pressure on the members of Team Canada. As he remembers, "At some primal, unreasoning level, we believed a Canadian victory would prove the superiority not only of our game but our way of life." And, in the end, MacSkimming argues that this contest contributed in the ensuing détente between these two clashing worlds, a significant legacy for how we've constructed our national identity.

Professor Don Morrow's piece is a fitting conclusion to this special edition, looking at the 'after-life' of the Series as a myth and mono-myth. He argues that the "Series encapsulated a whorl of deeply consecrated elements that coagulated into making the Series mythic in proportion," beginning with the scripting of the Series, the global context in which it took place, and the subsequent rewriting(s) of the story. For Morrow, the Series, in all its mythic and sub-mythic representations and interpretations, is narratively and imaginatively rich, just like Canadian culture and Canadian hockey.

NOTES

- ¹ Bruce Kidd and John Macfarlane, *The Death of Hockey*, Toronto: New Press, 1972: 7.
- ² Richard Gruneau and David Whitson, *Hockey Night in Canada*, Toronto: Garamond Press, 1993: 142.
- ³ Ken Dryden and Roy MacGregor, *Home Game: Hockey and Life in Canada*, Toronto: McClelland and Stewart, 1989: 9.
- ⁴ *Ibid*: 18.
- ⁵ Roy MacSkimming, *Cold War: The Amazing Canada-Soviet Hockey Series of 1972*, Vancouver: Greystone Books, 1996: 17.
- ⁶ Will Ferguson, *Why I Hate Canadians*, Vancouver: Douglas and McIntyre, 1997: 73.
- ⁷ Neil Earle, "Hockey as Canadian Popular Culture," *Journal of Canadian Studies* 30(2) Summer 95: 118.
- ⁸ Scott Morrison, *The Days Canada Stood Still: Canada vs USSR 1972*, Toronto: Warwick Publishing Group, 1992: 16.
- ⁹ Neil Earle, "Hockey as Canadian Popular Culture": 108.

ENTREVUE AVEC PAUL HENDERSON

Ailier droit talentueux, **Paul Henderson** a utilisé sa vitesse et sa volonté de jouer à l'attaque avec une grande efficacité lors de son mandat professionnel. Il a marqué au moins 20 buts sept fois dans la LNH et a été un des joueurs performants de l'Association mondiale de hockey. Malgré une carrière exemplaire en tant que professionnel, Henderson a sculpté sa place permanente dans l'histoire du hockey avec ses exploits héroïques pour Équipe Canada dans la Série du siècle de 1972 contre les Soviétiques. Son but, avec 34 secondes restantes dans la dernière partie, a permis au Canada de remporter la victoire dans une série qui est maintenant appelée la « Série du siècle ». Incroyablement, Paul Henderson a marqué le but gagnant dans chacun des trois derniers matchs de cette série historique entre les deux superpuissances du hockey. Ce moment magique à Moscou est toujours considéré comme le plus grand dans l'histoire du hockey. En 1997, lors du 25^e anniversaire du But, Paul a été immortalisé sur un timbre-poste émis par Postes Canada et une pièce d'argent par la Monnaie royale canadienne.

SUR LA SÉLECTION, SUR ÉQUIPE CANADA, SUR LES RUSSES

Quand j'ai entendu parlé de la Série, j'espérais bien être invité. Je savais que je pouvais marquer, je savais que j'étais un patineur rapide. Je n'ai jamais été un poids mort : j'étais toujours conscient de la défense et je savais que je pouvais gérer les Russes. Toutefois, je savais aussi qu'ils étaient de bons joueurs, qu'ils avaient une grande puissance de tir et une transition de jeu unique. Mais je ne pensais sincèrement pas que l'on pouvait perdre contre eux : nous avons nos meilleurs joueurs dans cette équipe, alors j'étais très confiant.

Nous étions en forme, Ron [Ellis] et moi, lorsque nous nous sommes rendus au camp. J'ai toujours pris mon entraînement au sérieux et je ne m'étais pas laissé aller durant l'été comme c'était parfois le cas avec plusieurs joueurs de la LNH. Mais je croyais encore que peu importe les 35 joueurs choisis dans la LNH, ils auraient battu les Russes. Ce que nous ne prenions pas en compte c'est que les Russes formaient déjà une équipe, qu'ils jouaient ensemble depuis deux ans; pour notre part, nous devons nous habituer à la façon de jouer des autres.

SUR SES MEILLEURS SOUVENIRS DE LA SÉRIE, SUR LA PATINOIRE

Bien sûr, il y a le moment du «but du siècle», je ne peux nier que c'était un moment mémorable et, pour être honnête, si je n'avais pas marqué ce but, aucun des autres souvenirs n'aurait compté car nous aurions perdu.

J'avais marqué le but gagnant aux trois dernières parties et je me rappelle avoir été assez exulté après le but que j'avais marqué à la septième partie. Je savais que si nous étions à égalité, la Série était finie. Je m'étais dit : « OK, mon gars, c'est le moment », parce qu'il était fort probable que c'était ma dernière fois sur la glace. Disons que la peur de perdre est sans doute le plus fort motivateur qu'un joueur

puisse avoir. J'ai compté le but gagnant, la rondelle a glissé devant toute l'équipe russe. Je me rappelle avoir pensé que jamais plus je n'allais avoir l'opportunité de marquer un but plus important que celui-là, mais il semble que j'en avais un de plus en moi pour la huitième partie!

SUR SES MEILLEURS SOUVENIRS DE LA SÉRIE, HORS DE L'ARÉNA

Nous avons visité les Russes durant la Guerre froide : c'était un choc des cultures inévitable. C'était extrêmement différent de ce à quoi nous étions habitués. L'un de mes souvenirs les plus vifs consiste de notre visite au musée. Il devait y avoir des milliers de personnes attendant en ligne, des Russes en majorité. Nous nous sommes pointés, accompagnés de quelques gardes de l'Armée rouge et ils nous ont amené en avant de la ligne, évitant du coup ce qui aurait pu représenter plusieurs heures d'attente. Mais la situation me déplaisait, parce que les gardes ont sorti leurs fusils afin de repousser leurs confrères russes vers l'arrière et pour taire tout mécontentement face à notre place à l'avant de la queue. J'ai pensé que c'était une manière terrible de traiter les siens et je ne voulais plus aller au musée après cela.

Nous sommes allés en Russie en 1972 avec des tenues assez colorées, en comparaison avec les ternes gris et beige que tout le monde portait. Je peux vous dire que l'on se faisait remarquer avec nos pantalons à carreaux. Je suis retourné en Russie en 1974 et, à ma grande surprise, les Russes avaient commencé à s'habiller comme nous! Il semble que nous avons exporté notre style. Mais encore, en seulement deux ans, la Russie avait changé de manière significative. Le fait d'avoir 3000 touristes (tous Canadiens) se baladant à Moscou et dépensant de l'argent avait probablement ouvert les yeux du gouvernement russe à la valeur du tourisme.

SUR L'INFLUENCE DE LA SÉRIE SUR LE HOCKEY

Je dois avouer que je détestais la façon dont les Russes jouaient au hockey. Leur tendance de se regrouper dans leur zone s'ils n'aimaient pas le déroulement de la partie était déroutante pour moi. Si nous avions fait ça dans la Ligue nationale de hockey, l'entraîneur nous aurait laissé sur le banc!

Aucune autre équipe n'avait un jeu de transition aussi efficace et leurs passes étaient parfaites. Mais dans un certain sens, on jouait contre un système de hockey, et non contre les joueurs. Ces joueurs s'y étaient mis depuis deux ans, s'entraînant six jours par semaine et onze mois par année. Ils ne voyaient presque pas leurs familles. Ils étaient des robots! En Russie, l'entraîneur dirait : «Passez-vous la rondelle durant les trois prochaines heures» et les joueurs auraient à le faire. Au Canada, les joueurs auraient dit «Vous êtes fou?». Leur entraînement était intense, c'était tout ce qu'ils faisaient. Pas étonnant qu'ils nous aient surpris avec leurs compétences.

SUR SON APPRENTISSAGE PERSONNEL

Cette expérience m'a appris à quel point nous sommes incroyablement chanceux d'être nés au Canada. Avant d'aller en Russie, je prenais l'idée de la liberté et de la démocratie pour acquis. J'ai visité plus de 58 pays dans ma vie, et je dois dire que le Canada est le meilleur pays pour y vivre et de loin. Tout Canadien vivant au Canada a gagné à la loterie, selon moi. Dans ce pays, si on travaille fort, on vivra bien. On ne peut pas en dire autant de plusieurs pays encore aujourd'hui.

SUR CE QUE LES CANADIENS DEVRAIENT SE RAPPELER DE CETTE EXPÉRIENCE

Je n'ai pas besoin de dire ce que les Canadiens doivent se rappeler de la Série puisque... ils le font déjà! C'est incroyable qu'après 40 ans, les gens m'approchent encore pour me parler de la Série. Les Canadiens sont indéniablement attachés à la Série et je ne crois pas qu'on l'oubliera de sitôt, ni son message.

INTERVIEW WITH PAUL HENDERSON

A skilled right-winger, **Paul Henderson** used his speed and a willingness to gamble on offense to great effect during his pro tenure. He scored at least 20 goals seven times in the NHL and was a top performer in the World Hockey Association. Despite an exemplary career as a professional, Henderson carved his permanent place in hockey history with his scoring heroics for Team Canada in the 1972 Summit Series versus the Soviets. His goal, with 34 seconds remaining in the final game, lifted Canada to victory in, what is now called, the "Series of the Century". Incredibly, Paul Henderson scored the winning goal in each of the last three games of this historic first series between the two superpowers of hockey. That magical moment in Moscow is still considered the greatest in hockey history. In 1997, on the 25th Anniversary of The Goal, Paul was immortalized on a postage stamp issued by Canada Post and a silver coin by The Royal Canadian Mint.

ON THE TEAM SELECTION, ON TEAM CANADA, ON THE RUSSIANS

When I heard about this Series, I was certainly hoping to be invited. I knew I could score, I knew I was a fast skater. And I was never a liability: I was always conscious of the defense and knew I could handle the Russians. I also knew they were good, however, that they had great firepower and a unique transition game. But I sincerely did not think we could lose to them: we had our best players there, I was very confident.

We were in good shape Ron [Ellis] and I when we got to camp. I always took my training seriously and did not let myself go during the summer as it was sometimes the case with several players of the NHL. But I still believed that any 35 players I would pick in the NHL would have beaten the Russians. What we didn't take into account is that the Russians were already a team, had been playing together for two years; we had to get used to each other's way of playing hockey.

ON HIS BEST MEMORIES OF THE SERIES, ON THE ICE

Of course, there is the 'goal of the century' moment, I can't deny that this was a memorable moment and, to be fair, had I not scored that goal, none of the other memories would have mattered because we would have lost.

I did score the winning goal at the last three games and I do remember feeling quite elated with the goal I scored in Game 7. I knew that if we tied, the Series was over. Time was running out on the clock and I was very conscious of that when I got on the ice. I thought to myself: "OK, Big Boy, this is the time," because it was very likely this was my last time on the ice. Let's just say that the fear of losing is perhaps the greatest motivation a player can have. I scored the winning goal, it slid passed the whole Russian team. I remember thinking that I could never score a bigger goal than this one, but I guess I had one more in me for Game 8!

ON HIS BEST MEMORIES OF THE SERIES, OFF THE ICE

We visited Russia during the Cold War: it was an inevitable clash of culture. It was extremely different than what we were used to. One of my most vivid memories is when we visited the museum. There must have been a thousand people waiting in line to get in, mostly Russians. We showed up, accompanied with some Red Army guards and they brought us to the beginning of the line, skipping what could have represented a several-hour wait. But I wasn't happy about this, because the guards pulled their rifles to push their own people back and to make sure no one was complaining about us getting to the front of the line. I thought this was a horrible way to treat your own and I didn't even want to go visit the museum after that.

We went to Russia in 1972 with quite colourful outfits, compared to the drab grey and beige that everyone was wearing. We were standing out in the crowd with our plaid pants, let me tell you. I went back to Russia in 1974 and, to my own surprise, Russians had started to dress like us! Seems we exported our style there. Then again, in only two years Russia had changed quite significantly. Having 3,000 tourists (all Canadian) stroll about Moscow and spending money probably open the Russian government's eyes on the value of tourism.

ON THE INFLUENCE OF THE SERIES ON HOCKEY

I must admit that I hated the way the Russians played. Their tendency to regroup in their end zone if they didn't like the way things were going was baffling to me. If we had done that in the National Hockey League, the coach would have left us on the bench!

No other team had such an effective transition game, and their passing was flawless. But in a sense, we were playing against a hockey system, not hockey players. These players had been at it for two years, training six days a

week for 11 months out of the year. They barely saw their families. They were robots! In Russia, the coach would say “Pass the puck for the next three hours” and the players would have to do it. In Canada, players would have said “Are you crazy?” Their training was intense, that’s all they did. No wonder they surprised us with their skills.

ON WHAT HE TAKES PERSONALLY FROM THE EXPERIENCE

What this experience taught me is how incredibly lucky we are to have been born in Canada. Before I went to Russia, I took the ideas of liberty and democracy for granted. I’ve traveled to 58 countries in my life, and I must

say that Canada is the best country to live in by far. Every Canadian living in Canada has won the lottery in my mind. In this country, if you work hard you’ll do well, you’ll live well. We can’t say that about so many countries.

ON WHAT HE THINKS CANADIANS SHOULD REMEMBER FROM THE EXPERIENCE

There is nothing I want Canadians to remember about the Series because... they already do! It’s incredible that after 40 years, people still come up to me to talk about the Series. Canadians are undeniably attached to this Series and I don’t think it will ever be forgotten, nor its message.

ENTREVUE AVEC RON ELLIS

Le légendaire hockeyeur **Ron Ellis** a combiné ses compétences à son jeu sportif tout au long de ses 15 années de carrière dans la LNH. Ayant joué toute sa carrière professionnelle pour les Maple Leafs de Toronto, Ellis est devenu l'une des personnes les plus respectées à avoir porté le « bleu et blanc ». Ellis a totalisé 350 buts en saison régulière et en séries éliminatoires et a été un membre clé de l'équipe de 1966-1967 qui a remporté la Coupe Stanley. Ellis s'est distingué sur la scène internationale avec Équipe Canada lors de la Série du siècle de 1972 où il a participé aux huit matches. Après avoir marqué 32 buts pour les Leafs durant la saison 1974-75, Ellis a pris sa retraite pour poursuivre d'autres intérêts. Après un bref retour au hockey professionnel, Ellis a repris sa retraite et en 1986 il a débuté son combat contre la dépression. Son dévouement aux soins de santé mentale et à la sensibilisation l'a amené à travailler en étroite collaboration avec le Centre de toxicomanie et de santé mentale, afin d'attirer l'attention sur la stigmatisation associée à la dépression. Ellis a rendu son histoire publique en coécrivant sa biographie, *Over the Boards: The Ron Ellis Story*. Il est actuellement le directeur des affaires publiques pour le Temple de la renommée du hockey, et le fondateur de la Fondation Ron Ellis Team Canada, un organisme de bienfaisance qui soutient diverses organisations. Ellis s'est consacré à l'élimination de la stigmatisation de la dépression en milieu de travail, et parle de ses expériences avec humour et empathie.

SUR LA SÉLECTION, SUR ÉQUIPE CANADA, SUR LES RUSSES

Au début de 1972, la presse parlait d'une éventuelle série de hockey entre une équipe de la Russie et une équipe du Canada qui serait constituée de joueurs de hockey professionnels canadiens. Dans ce temps, en tant que membre des Maple Leafs de Toronto, je jouais sur une ligne productive avec Paul Henderson et le membre honoré Norm Ullman. Je m'étais demandé s'il y avait une chance quelconque que je sois invité au camp d'entraînement. J'ai reçu assez rapidement un appel de l'administration de l'équipe, qui m'invitait au camp. J'étais informé qu'il y aurait 35 joueurs au camp; cependant, on promettait que chaque joueur jouerait au moins une partie pour le Canada. J'aurais été très heureux même si je n'avais joué qu'une partie. Il s'est toutefois avéré que Paul et moi avons eu l'honneur de représenter le Canada durant les huit parties.

Les Soviétiques dominaient le hockey international durant les années 60 dans les championnats mondiaux et les Olympiques d'hiver. Les gagnants de la Coupe Allan représentant le hockey senior au Canada n'avaient pas réussi à défendre les médailles d'or précédentes contre le camp soviétique, qui devenait rapidement une puissance de hockey mondiale. Les partisans de hockey canadiens acceptaient ce scénario car le Canada ne pouvait pas envoyer ses joueurs professionnels aux tournois internationaux. L'organisation de la Série du siècle a changé le paysage du hockey. Les partisans canadiens sentaient que le Canada allait maintenant montrer à tous qu'il était la vraie puissance du hockey dans le monde.

SUR SES MEILLEURS SOUVENIRS DE LA SÉRIE, SUR LA PATINOIRE

Le souvenir de la cérémonie d'ouverture de la première partie à Montréal demeure marquant. Paul et moi avons été assignés un nouveau joueur de centre du nom de Bobby Clarke, une super vedette émergente jouant avec les Flyers de Philadelphie. Tôt durant le camp d'entraînement, nous avons décidé de donner le meilleur de nous-même et espérions être ainsi sélectionnés pour jouer lors de la première partie. Donc nous étions là, debout sur la ligne bleue avec nos co-équipiers pour l'introduction de l'équipe. L'excitation dans l'aréna était électrisante, on sentait l'anticipation de cette compétition tant attendue. Les acclamations pour l'introduction de chaque joueur canadien étaient assourdissantes. Il s'est avéré que de jouer dans la première partie devint mon pire cauchemar en moins de deux heures et demi, le résultat final étant Canada (3) et Russie (7).

Un autre moment inoubliable pour moi fut la sixième partie à Moscou. Nous voulions gagner cette partie et les deux restantes afin de vaincre les Soviétiques. Avec peu de temps restant dans la partie, nous étions en tête (3-2) lorsqu'on m'a imposé une pénalité, décision que je croyais être discutable. Sérieusement, je savais à quel point c'était important de ne pas prendre de pénalité lorsqu'on menait la partie par un seul but. J'étais assis au banc des pénalités sachant que si les Russes marquaient un but et égalisaient la partie, les deux parties suivantes n'auraient aucune valeur. Esposito, Mahovlich, White et Stapleton ont assumé une défense efficace et m'ont sauvé.

SUR SES MEILLEURS SOUVENIRS DE LA SÉRIE, HORS DE L'ARÉNA

Une histoire me vient en tête lorsque je pense à une expérience hors de l'aréna durant la série. Nous étions en Suède durant quelques jours avant de continuer vers Moscou pour les quatre parties finales. L'escale en Suède représentait une opportunité pour notre équipe de s'habituer à la grande surface de glace internationale en jouant deux parties avec l'équipe nationale de la Suède. Le temps passé en Suède a été primordial pour l'issue finale de la série car c'est durant cette période que notre équipe s'est transformée d'une collection de joueurs-étoiles en une véritable équipe. Les égos et les animosités ont été laissés à l'entrée du vestiaire et il y avait maintenant une réelle sensation de chimie dans l'équipe. Donc durant un souper d'équipe la veille du vol vers Moscou, on nous avait informés d'un problème par notre l'administration de l'équipe. Durant les négociations pour la «Série du siècle», il était entendu que nos épouses allaient nous rejoindre à Moscou. C'était l'un des avantages offerts par l'administration à tout joueur qui avait accepté de se pointer au camp d'entraînement. Maintenant les Russes nous disaient qu'étant donné la trop haute demande pour les chambres d'hôtels, nos épouses devaient séjourner à un hôtel différent. Immédiatement, l'équipe, avec Phil Esposito à sa tête, a pris un vote et a unanimement décidé que si les réservations d'hôtel n'étaient pas rectifiées, notre équipe s'envolerait vers le Canada le lendemain sans aller à Moscou. Je ne voulais certainement pas être celui qui allait informer ma femme qu'elle allait devoir séjourner à un hôtel différent. Le tout fut corrigé car les Soviétiques ne voulaient pas nous voir rentrer chez nous, se sentant très confiants qu'ils allaient gagner la Série. C'est un exemple du développement d'un sentiment d'appartenance à l'équipe.

SUR L'INFLUENCE DE LA SÉRIE SUR LE HOCKEY

Avec les années qui passent, l'équipe russe qui en 1972 était présentée comme l'ennemi est maintenant considérée avec un grand respect. Les joueurs russes, menés par Tretiak, Yakishev et Kharlomov étaient habiles dans leur profession et représentaient réellement leur pays avec engagement et dévouement. Ils ont prouvé au monde qu'ils pouvaient rivaliser avec succès contre les joueurs de hockey professionnels canadiens. Les Canadiens ont appris qu'ils n'avaient pas nécessairement toutes les réponses

par rapport à l'entraînement et au développement et qu'il était peut-être temps de revoir les traditions acceptées. Les Soviétiques ont appris qu'ils ne pouvaient jamais espérer l'abandon des Canadiens. Les joueurs russes ont déclaré qu'ils ne pouvaient croire le regard dans les yeux des joueurs canadiens durant la partie finale de la Série. Ça s'appelle la passion pour le jeu. Aujourd'hui, les Soviétiques ont appris comment ajouter de la passion à leur ensemble déjà impressionnant d'habiletés.

SUR SON APPRENTISSAGE PERSONNEL

L'expérience d'être un membre de l'équipe canadienne de 1972 a influencé positivement mon niveau de confiance en tant que joueur professionnel de hockey. Être reconnu comme faisant partie des meilleurs joueurs canadiens m'a permis de réaliser que mon travail et mon dévouement ont été récompensés. De plus, je suis fier de faire partie d'une série de hockey qui est devenue très importante pour l'amélioration du jeu en général. Je crois que nous avons ouverts les portes pour que les Européens viennent jouer dans la Ligue nationale de hockey, pour que nos joueurs professionnels participent à des championnats mondiaux et aux Olympiques, ainsi que pour ouvrir la compétition internationale à nos équipes de hockey féminin et junior.

La mémoire de la victoire de l'équipe canadienne de 1972 dans la Série du siècle est bel et bien vivante chez les Canadiens. On s'en rappelle comme une remontée miraculeuse où nous devions gagner les trois parties finales à Moscou, ce qu'on a fait avec un seul but d'avance les trois fois. C'est digne d'un film. La génération de Canadiens qui ont regardé la Série a passé ce grand récit à leurs enfants et leurs petits-enfants.

SUR CE QUE LES CANADIENS DEVRAIENT SE RAPPELER DE CETTE EXPÉRIENCE

La Série du siècle est devenue bien plus que huit parties de hockey. Alors que la série progressait, son aspect politique fut mis à l'avant-plan. On jouait contre le «grand méchant loup» et on prenait le rôle des «gentils». Selon moi, la Série est importante dans notre histoire car elle représente l'«esprit canadien». Lorsqu'on me demande de parler de la Série de 1972, j'utilise souvent une citation d'un des arbitres russes. «Nous avons égalé les Canadiens en habileté, nous avons égalé les Canadiens en forme, mais nous ne pouvions pas les égaler au cœur». Ça dit tout!

INTERVIEW WITH RON ELLIS

Celebrated hockey legend **Ron Ellis** combined skill and sporting play throughout his 15 year NHL career. Playing his entire professional career for the Toronto Maple Leafs, Ellis has become one of the most respected individuals to ever wear the 'blue and white'. Ellis totaled 350 regular season and playoff goals and was a key member of the Leafs' 1966-1967 Stanley Cup winning squad. Ellis distinguished himself on the international stage with Team Canada at the 1972 Summit Series where he participated in all eight games. After scoring 32 goals for the Leafs in the 1974-75 season, Ellis retired to pursue other interests. After a brief return to professional hockey, Ellis returned to retirement and in 1986, began fighting his battle with depression. His dedication to mental health care and awareness has led him to work closely with the Centre for Addiction and Mental Health, drawing attention to the stigma associated with depression. Ellis went public with his story as the co-writer of his biography, *Over the Boards: The Ron Ellis Story*. Currently, he is the director of public affairs for the Hockey Hall of Fame, and the Founder of the Ron Ellis Team Canada Foundation, a charity that supports various organizations. Ellis has dedicated himself to eliminating the stigma of depression in the workplace, and speaks about his experiences with humour and empathy.

ON THE TEAM SELECTION, ON TEAM CANADA, ON THE RUSSIANS

In early 1972, there was talk in the press of a pending hockey series between Team Russia and Team Canada, a team which would be made up of Canadian professional hockey players. At the time as a member of the Toronto Maple Leafs, I was playing on a productive line with Paul Henderson and Honoured Member Norm Ullman. I asked myself, is there a slight chance I could be invited to the training camp? Soon, the call came in from the team management inviting me to camp. I was informed that there would be 35 players in camp; however, each player would play in at least one game for Canada. That would have been good enough for me. As it turned out, Paul and I had the honour of representing Canada in all eight games.

The Soviets were dominating International Hockey during the 60's in the World Championships and Winter Olympics. The Allan Cup winners representing senior hockey in Canada were not able to successfully defend previous gold medal performances against the Soviet side that was quickly becoming a world hockey power. Canadian hockey fans accepted this scenario because Canada was not able to send its professional players to the International tournaments. The organization of the 1972 'Summit Series' changed the hockey landscape. Canadian fans felt that we would show them who was the real hockey power in the world.

ON HIS BEST MEMORIES OF THE SERIES, ON THE ICE

The memory of the opening ceremonies in game one in Montreal stands out. Paul and I were assigned a new line centre by the name of Bobby Clarke, an upcoming super star with the Philadelphia Flyers. Early in the training camp, we decided to give it our best shot and hopefully be

selected to be part of the team in game one. So there we were, standing on the blue line with our teammates during the team introductions. The excitement in the arena was electrifying with anticipation for this long awaited contest. The cheers for Canadian players as each one of them was introduced on the ice were deafening. As it turned out, the dream of playing in game one became my worst nightmare in two and half hours as the final score was Canada (3) and Russia (7).

Another unforgettable moment for me occurred in Game 6 in Moscow. We had to win this game and also the remaining two games to defeat the Soviets. With little time left in the game we were leading 3-2 when I was assessed a two minute penalty that I felt was a questionable call. Seriously, I knew full well how important it was not to take a penalty when you have a one goal lead late in the game. I was now sitting in the penalty box knowing that if the Russians scored and the game ended with a tie, the final two games would be meaningless. Esposito, Mahovlich, White and Stapleton were able to kill the penalty and saved my butt.

ON HIS BEST MEMORIES OF THE SERIES, OFF THE ICE

One story comes to mind when thinking of an off ice experience during the series. We had flown to Sweden for a few days before continuing on to Moscow for the final four games. The Swedish stopover was designed to give our team an opportunity to get used to the large international ice surface by playing two games with the Swedish National Team. The time spent in Sweden was critical to the final outcome of the series as this is where we became a true team instead of a group of All-Stars. Egos and animosities were left outside the locker room and there was by then a real

sense of team chemistry. During a team dinner the night before flying into Moscow, we were informed of a problem by our team management. During the negotiations for the 'Summit Series' it was agreed that our wives would be able to join us in Moscow. This was one of the perks offered by team management to any player who had agreed to report to training camp. The problem was that the Russians were now saying that due to overbooking, there were no hotel rooms available and our wives would have to stay at a different hotel. Immediately, the team, led by Phil Esposito, took a vote and unanimously agreed that if the hotel arrangements were not rectified, our team would fly home the next day and not go to Moscow at all. To be fair, I really didn't want to be the one telling my wife she had to stay in a different hotel. The situation was rectified, of course because the Soviets did not want us to go home given that they felt quite confident they were about to win the series. This was an example of how the team was bonding.

ON THE INFLUENCE OF THE SERIES ON HOCKEY

With passing years, the Russian team which in '72' was depicted as the enemy is now viewed with great respect. The Russian players lead by Tretiak, Yakishev and Kharlomov were skilled at their craft and truly represented their country with commitment and dedication. They proved to the world that they could compete successfully with the Canadian professional hockey players. The Canadian players learned that they did not have all the answers when it came to hockey training and development and that it was time to review the accepted traditions. The Soviets learned that you should never count the Canadians out. The Russian players have stated that they could not believe the look in the eyes of the Canadian players during the final game of the series. It's called passion for the game. Today, the Soviets have learned how to add passion to their already high skill set.

ON WHAT HE TAKES PERSONALLY FROM THE EXPERIENCE

The experience of being a member of Team Canada '72' impacted my confidence level positively as a professional hockey player. Being recognized as a member of the best group of players in Canada made me realize that all my hard work and commitment were being rewarded. In addition, I am proud to be part of a hockey series that became a watershed moment in terms of improving the game in general. I believe we opened the door to Europeans playing in the National hockey league, to our professionals participating in World Championships and Olympics, and the development of international competition for our women's and junior teams.

ON WHAT HE THINKS CANADIANS SHOULD REMEMBER FROM THE EXPERIENCE

The memory of the victory of Team Canada '72' in the Summit Series is alive and well with Canadians. It is remembered because of a miraculous comeback, the need for three victories in the final games in Moscow. These victories were all achieved by a one goal margin. This is the stuff we see in movies. The generation of Canadians who watched the series have passed this great narrative to their children and grandchildren.

The 'Summit Series' became much more than eight hockey games. As the series progressed, certain political aspects rose to the surface. We were playing the 'Big Bad Bear' and we were taking the role of the good guys. In my mind, this series is important to our history as it exemplifies the 'Canadian Spirit'. When I am asked to speak on the topic of the '72' series, I often use a quote by one of the Russian coaches. "We matched the Canadians in skill, we matched the Canadians in fitness, but we could not match their hearts." Enough said!

ENTREVUE AVEC BILL WHITE

Après avoir joué son hockey junior pour les Marlboros de Toronto dans l'Association de hockey de l'Ontario, **Bill White** est devenu joueur professionnel en 1960. Les Kings de Los Angeles de la Ligue nationale de hockey ont acquis ses droits durant l'expansion de la LNH en 1967. White a été le meilleur défenseur des Kings, se tenant à la tête de l'équipe pour le nombre de buts qu'il a comptés durant les deux années qu'il a joué pour eux. Durant la saison 1970, White a été échangé aux puissants Black Hawks de Chicago, pour lesquels il a joué jusqu'à la fin de sa carrière. En équipe avec le défenseur offensif Pat Stapleton, ils ont formé l'une des plus grandes paires défensives de la décennie, et malgré des blessures mineures récurrentes, White a effectué en moyenne près de 30 passes décisives à chacune des cinq saisons complètes qu'il a passées à Chicago. Pendant ce temps, il a été nommé pour faire partie de la deuxième équipe All-Star à la défense en 1972, 1973 et 1974, et on l'a aussi nommé pour jouer dans le Match des étoiles pour six saisons consécutives entre 1969 et 1974. Il a également été membre de l'équipe canadienne dans la série de 1972 contre les Soviétiques, et a joué les huit parties. White a terminé sa carrière dans la LNH avec 50 buts, 215 passes et 265 points en 604 matchs, avec 495 minutes de pénalité. Au moment de sa retraite, bien qu'il ait joué seulement six saisons complètes avec les Hawks, il a été dans le top cinq des meilleurs marqueurs défensifs de tous les temps pour les Black Hawks.

SUR LA SÉLECTION, SUR ÉQUIPE CANADA, SUR LES RUSSES

J'avais vu un article dans le *Toronto Telegram* où on sondait les gens pour savoir qui devait faire partie de l'équipe; les fans pouvaient voter, de manière similaire au Match des étoiles. Et puis c'était au tour d'Harry Sinden et Alan Eagleson de bâtir l'équipe.

J'étais au chalet en août 1972 et j'ai reçu un appel pour participer à une série de huit parties dont le but était de promouvoir l'amitié entre le Canada et la Russie. Chaque joueur était garanti de jouer au moins une partie, et le camp d'entraînement débutait peu de temps après, au Maple Leaf Gardens à Toronto.

La Série ne suscitait pas beaucoup d'engouement au départ comme ce fut le cas après; nous ne savions pas à quel point ce serait important.

Le camp d'entraînement dura deux semaines. Je n'ai jamais jamais été un fan de camps d'entraînement, surtout ceux qui m'obligeaient à quitter le chalet durant mes temps libres! Mais c'était le meilleur camp d'entraînement auquel j'ai participé; c'était intense, centré sur le conditionnement. Habituellement les camps se concentrent sur le patinage, mais les exercices que nous avions à faire pour celui-là étaient complètement différents, comme parcourir les escaliers de haut en bas au Maple Leaf Garden.

Ce qui était étrange au camp c'était de s'asseoir à côté d'anciens ennemis. Disons que les premiers jours au camp n'étaient pas très bavards.

SUR SES MEILLEURS SOUVENIRS DE LA SÉRIE, SUR LA PATINOIRE

Je n'ai pas joué le premier match de la série. Du banc, j'ai pu voir que nous avions l'air d'être 'bons' au cours de la première période, mais après la deuxième période dans le vestiaire, il était évident nous n'étions pas 'assez bons'. Les Russes étaient en bien meilleure forme que nous, nous étions constamment en train de tenter de reprendre notre souffle. Mais là encore, nous n'avions jamais prédit une victoire facile comme les médias l'ont fait. Nous savions qu'on ne sous-estime jamais un adversaire.

Je jouais à la défense durant la deuxième partie; cette partie s'est transformée en une importante victoire. Si la partie s'était terminée différemment, la série aurait été toute autre, c'est certain. Et puis nous avons joué une partie à Vancouver, qui fut une déception pour les fans (et pour nous bien sûr). Phil Esposito a fait son fameux discours à ce moment.

Nous avons alors quitté pour la Suède et joué deux parties contre leur équipe nationale. C'est à ce point que j'ai remarqué que l'équipe s'améliorait. Les passes étaient plus nettes, les coups étaient plus forts. Les lignes avaient changé et nous devons aussi prendre en compte que l'on se connaissait bien mieux.

À propos de la dernière partie : après le but de Paul Henderson, j'étais simplement en admiration. Paul venait tout juste de tomber, mais il s'est relevé et je n'ai aucune idée comment il a réussi à marquer. Il a compté

ce but, nous avons couru pour l'acclamer, nous étions en extase. Puis, alors que nous patinions pour poursuivre la partie avec 34 secondes au cadran, j'ai commencé à avoir des papillons dans le ventre. Vous savez, avant de commencer une partie importante, vous avez ces papillons à chaque fois, et ils s'estompent habituellement après avoir mis les pieds sur la patinoire. Cette fois-ci, ils sont revenus pour ces 34 secondes puisque j'étais sur la glace! Je suis allé discuter avec mes collègues pour voir ce que nous pouvions faire. Nous ne savions pas si les Russes avaient un plan pour cette situation spécifique. Nous avons commencé à jouer, la rondelle a glissé à l'intérieur de la ligne bleue et je me suis dit, on joue le tout pour le tout ou on joue avec prudence? Il y avait un risque de dégagement refusé, mais quelqu'un l'a attrapé, je ne peux me rappeler c'était qui, mais j'aimerais dire : « Merci! ».

Il y avait un homme avec un klaxon en plastique qui n'arrêtait pas de s'en servir. Vous pouviez voir qu'il énervait les soldats... Il a éventuellement été escorté hors du bâtiment! J'ai encore des frissons lorsque je pense aux deux à trois mille admirateurs qui sont venus nous encourager. Quel sens du patriotisme! Nous étions de l'autre côté de la planète et les Canadiens sont tout de même venus pour montrer leur support.

Il y a encore des gens qui m'approchent et me disent « Est-ce que tu t'en souviens Bill, j'étais en Russie en 1972 ». Nous n'avions pas réalisé la portée de cette victoire... nous n'étions pas au Canada mais dans un vestiaire en Russie. Après coup, nous avons commencé à recevoir des télégrammes de félicitations et avons réalisé que le Canada célébrait avec nous. J'aurai aimé être au Canada à ce moment, seulement pour pouvoir prendre congé et regarder une partie de hockey!

SUR SES MEILLEURS SOUVENIRS DE LA SÉRIE, HORS DE L'ARÉNA

Pour nous, c'était une chance de visiter un pays que nous n'aurions jamais visité autrement. C'était définitivement un choc des cultures. Je me souviens d'avoir débarqué du bus avec le regretté Gary Bergman et donné de la gomme à mâcher à quelques enfants sur la rue. Nous avons vu un soldat placer sa botte sur la gomme, empêchant les enfants de la saisir. Nous avons commencé à jurer contre lui... je crois qu'il a compris. Une autre mésaventure avec les soldats eut lieu lorsque nous avons décidé de traverser la Place Rouge au lieu de la contourner pour aller voir la

tombe de Lénine. Ce n'était pas permis de traverser car certaines parties de la Place étaient intouchables; du sang de la révolution avait été versé ici. Mais nous avons couru à travers, arrivés avant que les soldats nous rattrapent.

Nous étions à l'hôtel Intourist. Il n'y avait pas beaucoup de variété de nourriture à manger. Nous avions très envie d'un bon hamburger. Un jour, Patty Stapleton arriva à l'hôtel et nous dit qu'il revenait d'un restaurant chinois. En soirée, quelques personnes ont décidé d'aller au Ballet Bolshoi et d'autres au restaurant... mais il n'y avait pas de restaurant, c'était une blague. Personnellement, je me suis plu au ballet, qui valait bien ce que gens en avaient dit. Nous étions chanceux, ma femme et moi, puisque nous étions assis à côté d'une femme qui parlait anglais et elle nous a traduit tout ce qui se déroulait.

SUR L'INFLUENCE DE LA SÉRIE SUR LE HOCKEY

Nous avons beaucoup appris des Russes et ils ont beaucoup appris de nous, par exemple nos compétences de passes et de patinage. Et pour nous, ceci était un éveil aussi, nous devions travailler et ne pouvions prendre nos aptitudes pour acquis. Les Russes nous ont complimenté, ils ont dit : « Vous ne pouvez prendre le cœur des Canadiens, ils reviennent toujours ». La Série en soi a ouvert la porte aux Européens pour qu'ils viennent jouer en Amérique du Nord.

Des scouts ont commencé à visiter des pays comme la Russie pour trouver des bons joueurs de hockey, et pour eux ceci représentait une opportunité qu'ils n'auraient pas eu chez eux.

SUR SON APPRENTISSAGE PERSONNEL

J'ai retiré de cette expérience le grand sens de patriotisme des Canadiens et comment cette expérience nous a tous rassemblés. Même à un niveau personnel, c'était difficile de jouer contre ces gars après la Série. C'était différent; il y avait une connexion là qui ne pouvait être ignorée.

SUR CE QUE LES CANADIENS DEVRAIENT SE RAPPELER DE CETTE EXPÉRIENCE

C'est un cliché terrible, mais vous savez quoi, le Canada est un pays formidable. Je dirais « Donnez votre 100 % et votre pays vous le retournera ». C'est le cas. Ça vaut toujours la peine de faire quelque chose pour son pays.

INTERVIEW WITH BILL WHITE

After playing his junior hockey for the Toronto Marlboros of the Ontario Hockey Association, **Bill White** turned professional in 1960. The Los Angeles Kings of the NHL acquired the rights to White in the 1967 NHL expansion, and White was the Kings' best defenceman out of the gate, leading the team in scoring both full years he played for them. During the 1970 season, White was traded to the powerful Chicago Black Hawks, for whom he would play the remainder of his career. Paired with rushing defenceman Pat Stapleton, they formed one of the greatest defensive pairings of the decade, and despite recurring minor injuries, White averaged nearly 30 assists a season in his five full seasons with Chicago. During that time, he was named to the NHL's Second All-Star squad on defence in 1972, 1973 and 1974, as well as being named to play in the All-Star Game for six consecutive seasons between 1969 and 1974. He was also a member of the Canadian team in the 1972 Summit Series against the Soviets, playing eight games. White finished his NHL career with 50 goals, 215 assists and 265 points in 604 games, with 495 penalty minutes. At the time of his retirement, even though he had played only six full seasons with the Hawks, he was in the top five of all-time Black Hawk defence scorers.

ON THE TEAM SELECTION, ON TEAM CANADA, ON THE RUSSIANS

I saw an article in the *Toronto Telegram* where they polled people on who should be part of the team; fans could vote, in a similar fashion as with the All Stars Game. Then it was up to Harry Sinden and Alan Eagleson to make up the team.

I was at the cottage in August 1972 and I received a call to participate in an eight game series whose aim was to promote friendship between Canada and Russia. Each player would be guaranteed to play at least one game, and the training camp was starting shortly after, at the Maple Leaf Gardens in Toronto.

The Series was not creating as much hype before as it did after; we didn't know how big it would get.

The training camp lasted two weeks. I was never a fan of training camps, especially those which required me to leave my cottage during my time off! But this was the best training camp I had attended; it was intense, focused on conditioning. Usually the camps focused on skating, but the exercises we had to do for this one were completely different, like running up and down the stairs at the Maple Leafs Garden.

What was weird at the camp was sitting right beside former enemies; not much was said in the first few days at the camp.

ON HIS BEST MEMORIES OF THE SERIES, ON THE ICE

I didn't play the first game of the Series. From the bench, I could see that we 'looked good' during the first period, but after the second period in the dressing room, it was obvious we 'weren't good enough'. The Russians were in a far better shape than we were; we were constantly trying to catch our breath. But then again, we never predicted a 'sweep' like the media did. We knew we could never underestimate an opponent, and we didn't.

I was playing defense during the second game; it turned out to be a big game, a 'feel good' victory. Had this one ended differently, it would have been a whole other series, that's for sure. Then we went on to play in Vancouver, which was a disappointment for the fans (and for us of course). That's when Phil Esposito made his famous speech.

We then left for Sweden and played their national team for two games. It was then that I noticed we were getting better. The passing was crisper, the shots were stronger. Lines had been changed, and we also have to take into account that we knew each other a lot better.

About the last game: After Paul Henderson's goal, I was just in awe. Paul had just fallen, but had picked himself up; I still have no idea how he managed to score. He scored, we all ran to cheer him, we were ecstatic. Then, as we were skating back to continue the game with 34 seconds left, I started getting butterflies. You know, before you start an important game, you get those butterflies every time, which usually go away after you step on the ice. This time, they came back stronger for that 34 seconds because I was on the ice! I went to speak with my colleague to see what we would do. We didn't know if the Russians had a play for this specific situation. We started playing, the puck came inside the blue line and I was thinking, do we go all out or do we play it safe? There was an icing risk, but someone caught it, I can't remember who did but I'd like to say 'Thank you'!

There was a man with a plastic horn who couldn't stop honking. You could see he was getting on the soldiers' nerves. In fact, he was eventually escorted out of the building! I still get chills thinking about the two to three thousand fans that came to Russia to cheer us on. What a sense of patriotism! We were half way around the world and Canadians were there to show their support. I still get people coming up to me and say "Do you remember me Bill, I was in Russia in 1972". We didn't realize how big the victory was... we weren't in Canada but in a dressing room

in Russia. But afterwards we started getting telegrams of congratulations and realized Canada was celebrating with us. I sort of wish I was in Canada then, just to be able to get time off to watch a hockey game!

ON HIS BEST MEMORIES OF THE SERIES, OFF THE ICE

For us, it was a chance to visit a country we would have never visited otherwise. It was definitely a clash of culture. I remember getting off the bus with the late Gary Bergman and giving chewing gum to some kids on the streets. We saw a soldier who pretty much put his boots on the gum packets, keeping the kids from grabbing them. We started swearing at him... I think he got the point. Another mishap with the soldiers is when we decided to cross the Red Square instead of going around to go see Lenin's tomb. You weren't allowed to cross because some parts of the Square were untouchable; blood from the revolution had been spilled there. But we ran across, made it before the soldiers caught us.

We stayed at the Intourist hotel. There was not much variety in the types of food we could eat. We were all longing for a good hamburger. One day, Patty Stapleton arrived at the hotel and told us that they had just gone back from a Chinese restaurant. That night some people decided to go to the Bolshoi Ballet and others to the restaurant... but there was no restaurant, it was a prank. I myself enjoyed the ballet, which was everything people said it would be. We were lucky my wife and I because we sat beside a lady who spoke English and she translated the whole story for us.

ON THE INFLUENCE OF THE SERIES ON HOCKEY

We learned a lot from the Russians and they learned a lot from us, for example our passing and skating skills. And for us, this was a wakeup call as well, we needed to work and couldn't take our skills for granted. The Russians gave us credit, they said 'You can't take away a Canadian's heart. They always come back at you.' The Series itself opened the door to Europeans to come and play in North America. Scouts began to visit countries like Russia to find good hockey players, and for them it was a great opportunity they could not have back home.

ON WHAT HE TAKES PERSONALLY FROM THE EXPERIENCE

What I drew from this experience was the high sense of patriotism that Canadians had, and how this experience brought us all together. Even in a more personal manner, it was difficult to play against these guys after the Series. It was different; there was a connection there that could not be taken away.

ON WHAT HE THINKS CANADIANS SHOULD REMEMBER FROM THE EXPERIENCE

It's a terrible cliché, but you know what, Canada is a great country. I'd say, Give it your all and your country will give it back. It does. It's always worth it to do something for your country.

DIX JOURS À MOSCOU ...IL Y A 40 ANS DÉJÀ!

Après une carrière de dix ans à *La Presse* où il a notamment assuré la couverture du Canadien de Montréal pendant sept ans, **Gilles Terroux** a œuvré pendant 28 ans au *Journal de Montréal* où il a occupé diverses fonctions dont celles de directeur des pages sportives et de gérant de la rédaction. Le *Journal de Montréal* lui a confié la couverture de la Série du siècle de 1972. Parallèlement à son travail pour le *Journal de Montréal*, Gilles Terroux a publié, aux Éditions de l'Homme, de concert avec le photographe Denis Brodeur, *Le match du siècle*, qui a connu un vif succès de librairie.

Dix jours à Moscou, en 1972, ça ne s'oublie pas facilement!

À l'époque, je collectionnais les clés de chambres d'hôtel.

J'en avais une d'un hôtel de Mohamedia, au Maroc. Du Ceasars Palace de Las Vegas. De l'hôtel Mijas, un petit bijou d'hôtel en Espagne.

Je pensais bien y ajouter la clé de ma chambre de l'hôtel Rossia, de Moscou. À l'image de l'hôtel qui était immense (comme si l'on regroupait quatre Reine Élisabeth), les clés du Rossia étaient impressionnantes. Et belles. La clé elle-même, fine et allongée, était attachée à un bloc de céramique noire de quatre pouces de longueur. Une pièce de collection.

30 septembre 1972.

48 heures après le but historique de Paul Henderson, nous sommes à bord de l'autocar avant le départ vers l'aéroport de Moscou.

La guide de l'agence Intourist monte sur la première marche.

Quelqu'un a omis de remettre la clé de sa chambre?

Aucune réaction de la part des passagers.

Elle revient trois minutes plus tard, accompagné d'un militaire.

Tavaritch (camarade) Terroux, votre clé de chambre, s'il vous-plait.

Heu... Je pense l'avoir laissée dans ma chambre.

Niet. Nous revenons de votre chambre...

J'y pense. Elle est probablement dans mon imperméable...

Adieu, ajout précieux à ma collection.

Une façon comme une autre de mettre un terme personnel à un séjour de dix jours derrière le Rideau de fer.

Dix jours à la fois passionnants, intrigants, épuisants, parfois exaspérants.

Rien ne se passe comme ailleurs.

Ça commence dès l'atterrissage. L'appareil s'immobilise loin de l'aérogare que nous regagnons à bord d'un autocar vieillot qui ne ressemble en rien aux anciens transporteurs de Mirabel.

Les formalités de douanes sont longues et pénibles. Et pour la délégation de journalistes canadiens, elles réservent une désagréable surprise. Les bélinographes, pourtant acceptés par les autorités soviétiques quelques mois auparavant, sont interceptés à la douane. La dictée par téléphone s'avère l'unique façon de transmettre nos textes à nos journaux.

À défaut de la censurer, nos hôtes ont trouvé une façon habile de surveiller l'information.

Un confrère torontois soutient en avoir la preuve.

Vers 3 h du matin, heure de Moscou, il fait part à son journal de ses impressions, peu élogieuses, à l'égard de la ville moscovite. Quelle n'est pas sa surprise, le lendemain matin, d'être accueilli par la guide d'Intourist : « Mais vous ne vous plaisez pas ici... ? »

Un autre confrère avait terminé un de ses premiers textes en mentionnant qu'au Canada, à l'occasion (!), il était agréable de terminer sa soirée de travail en sirotant une bonne bière froide.

Le lendemain matin, six bières l'attendaient à son nom au frigo mis à la disposition des clients à chaque étage de l'hôtel.

Surveillé dans l'ancienne URSS? Allons donc...

Mon compagnon de chambre, le regretté Claude Larochelle, du *Soleil de Québec*, et moi avions nous aussi le syndrome du microphone caché. Pendant une heure, à notre arrivée à l'hôtel, nous avons fouillé partout, sous le tapis, sous le lit, à l'intérieur du téléphone, même dans le réservoir d'eau du cabinet d'aisance. Niet! Rien trouvé d'anormal... exception faite de la poussière.

Ces dix jours à Moscou n'ont pas été ponctués que d'incidents désagréables, comme la disparition mystérieuse de la moitié des biftecks de l'équipe canadienne et les coups de téléphone logés aux chambres des joueurs à toutes les heures de la nuit, histoire de perturber leur sommeil à la veille des matchs.

Il y a eu multitude d'anecdotes cocasses.

Ici, c'est Jean Béliveau qui déambule sur la Place Rouge, entouré subitement de Moscovites. Non, ces derniers n'ont pas reconnu l'ancien capitaine du Canadien. Ils sont surtout attirés par sa tenue vestimentaire : veston rouge, pantalon et souliers blancs, le costume de l'équipe de commentateurs de CJMS dont le Grand Jean fait partie.

Là, sur la célèbre rue Gorki, c'est le restaurateur Jules Dumouchel qui se fait offrir l'équivalent de 120\$ pour son complet. Pas tout à fait l'endroit pour se dévêtir, même si, en 1972 à Montréal, les journaux annonçaient des complets à 39\$ et deux paires de pantalons pour 24,94\$.

Plus loin, c'est Irving Grundman qui descend d'un autobus. Un jeune homme lui demande, en anglais, une cigarette.

Je te donne un bon cigare à la condition que tu m'indiques le chemin pour l'hôtel Intourist.

Avec plaisir, monsieur, en mettant la main sur le précieux cigare.

L'hôtel Intourist est juste en face, de l'autre côté de la rue...

Sans jeu de mots, je réserve le dessert pour la fin.

La veille du huitième et dernier match disputé à Moscou, le plat de poisson servi à toute la délégation canadienne ne m'inspire pas confiance. Mais la dizaine d'éclairs au chocolat, déjà disposés sur la table, feraient bien mon petit bonheur.

Au point que mes compagnons de table en sont quitte pour terminer le repas sans dessert...

Après ces dix jours mémorables, avec quatre ou cinq kilos en moins, je suis rentré au pays, soulagé, mais heureux d'avoir vécu cette expérience mémorable.

Je retournerais volontiers à Moscou.

Mais en simple touriste, cette fois.

TEN DAYS IN MOSCOW ...40 YEARS AGO ALREADY!

After a ten year career at *La Presse* where he has provided coverage of the Montreal Canadiens for seven years, **Gilles Terroux** worked for 28 years at the *Journal de Montréal* where he held various positions including director of sports pages and writing manager. Le *Journal de Montréal* entrusted him with the coverage of the 1972 Series. While working for the *Journal de Montréal*, Gilles Terroux, together with photographer Denis Brodeur, published a bestseller entitled, *Le match du siècle*, with Éditions de l'Homme.

Ten days in Moscow in 1972, we can't forget this too easily!

At the time, I collected hotel room keys.

I had one from a Mohamedia hotel in Morocco. Caesars Palace in Las Vegas. The Mijas hotel, a beautiful hotel in Spain.

I thought I'd add the room key from the Rossia Hotel, in Moscow. Just like this very large hotel (as large as four Queen Elizabeth hotels), the Rossia room keys were impressive. And beautiful. The room key was thin and elongated, attached to a four inches long block of black ceramic. A collector's item.

September 30, 1972.

48 hours after Paul Henderson's historic goal, we were on the bus, waiting to depart for Moscow airport.

The Intourist agency guide got up on the first step.

Someone has failed to deliver his room key?

No response from passengers.

She returned three minutes later, accompanied by a soldier.

Tavaritch (comrade) Terroux, your room key, please.

Uh... I think I left it in my room.

Nope. We verified your room...

I think. It is probably in my raincoat...

Farewell, great addition to my collection.

As good a way as any to end this ten day trip behind the Iron Curtain.

Ten days, exciting, intriguing, exhausting, sometimes frustrating.

Nothing happens like it would elsewhere.

It starts with the landing. The aircraft stops far from the terminal and we have to board an old bus that looks nothing like the old buses at Mirabel airport.

Customs formalities are long and painful. And for the delegation of Canadian journalists, it's an unpleasant surprise. Belinographs, accepted by the Soviet authorities a few months ago, are intercepted at customs. Dictation by telephone was the only way to communicate our reports to our newspapers.

Instead of simply censoring us, our guests had found a clever way of monitoring information.

A colleague in Toronto says he has evidence.

Around 3 am, Moscow time, he wrote his impressions, not good ones, of the city of Moscow in his diary. To his surprise, the next morning, he was greeted by the Intourist guide: "But you're not enjoying yourself here...?"

Another colleague had ended one of his first articles by mentioning that in Canada, on occasion (!), it was nice to finish an evening's work by sipping on a cold beer.

The next morning, six beers were waiting for him in the fridge available to customers on every floor of the hotel.

Monitored in the former USSR? Come on...

My roommate, the late Claude Larochelle from *Le Soleil*, in Quebec City, and I had the 'hidden microphone syndrome'. When we arrived at the hotel, we searched everywhere for an hour: under the carpet, under the bed, inside the phone, even in the water tank closet. Nyet! We did not find anything wrong... except for dust.

These ten days in Moscow were not only filled with unpleasant incidents such as the mysterious disappearance of half of the Canadian team's steak supplies or the phone calls to players' rooms at all hours of the night, which disrupted their sleep the night before games.

There were also many amusing anecdotes.

For example, Jean Béliveau, who wanders on Red Square, suddenly surrounded by Muscovites. No, they did not recognize the former Canadiens captain. They are especially attracted by his attire: red jacket, white pants and shoes, attire worn by the CJMS commentators' team of which this hockey great is a part.

Or, restaurant owner Jules Dumouchel who was offered, on the famous Gorky street, the equivalent of \$120 for his suit. Not quite the place to undress, although newspapers in Montreal at the time were announcing the suit at \$39 and two pairs of pants for \$24.94.

There is also the story of Irving Grundman, stepping out of a bus when a young man asks, in English, for a cigarette.

I'll give you a good cigar as long as you show me the way to the Intourist hotel.

With pleasure, sir, taking the precious cigar in his hand.

The Intourist hotel is right in front of you, on the other side of the street...

No pun intended, I save the dessert for last.

On the eve of the eighth and final game in Moscow, I did not trust the fish dish served to the entire Canadian delegation. But the dozen chocolate éclairs, already on the table, would have made me very happy.

It was obvious I guess, since my table companions agreed to finish their meal without having the dessert...

After ten memorable days, four or five pounds lighter than when I arrived, I returned home, relieved, but happy to have had this memorable experience.

I would definitely return to Moscow.

But as a tourist this time.

SOUVENIRS DE LA SÉRIE DU SIÈCLE CANADA-RUSSIE

James Pasternak a été élu au Conseil municipal en 2010. Il a été nommé au Conseil municipal en tant que représentant du Ward 10, après avoir servi sur le Toronto District School Board (TDSB) depuis 2006. Conseiller Pasternak a des racines profondes dans le Ward 10 ayant vécu à cet endroit avec sa famille depuis plus de 20 ans. Conseiller Pasternak est diplômé de la London School of Economics and Political Science, de l'Université de Western Ontario et de l'Université York. Il est diplômé de l'école secondaire de Toronto Leaside.

Les pages de mon album de la Série du siècle 1972 sont affadies et jaunies. L'odeur de la moisissure est là mais le texte est clair et l'excitation datant de cette période saute encore aux yeux. Les photos de ma caméra Kodak maintenant primitive ont résisté à l'épreuve du temps mais les contours sont vieillissants. Je les ai récemment mis dans un petit album. Ils sont restés dans une enveloppe dans le fond d'une boîte à souvenirs pendant 40 ans. Je ne peux trouver mon talon de billet de la première partie à Montréal, à laquelle j'ai assisté accompagné de mes deux frères et de mon père, ni le programme officiel de la partie qui était vendu sur place ce soir-là. J'ai un autocollant sur lequel il est écrit : «Go Team Canada, The best on ice from Labatt's».

Je jette un coup d'oeil sur ma copie du livre de Harry Sinden *Hockey Showdown*. Sinden était l'entraîneur d'Équipe Canada dont la fameuse ligne «J'ai raté mon coup, j'ai raté mon coup» est passée près de se réaliser. Pour les premières 40 années, mon livre avait deux signatures – celles de Paul Henderson et de Ken Dryden. J'en ai ajouté dix de plus lorsque les joueurs sont venus à l'hôtel de ville le 21 septembre 2012 à l'occasion de la célébration du 40^e anniversaire. Dans la préparation de cet article, mes souvenirs de la Série n'étaient pas suffisants. J'ai fait appel à mes deux frères pour essayer de remplir les blancs de mémoire. Ils ont un peu aidé mais 40 ans c'est une longue période. Mon père est décédé en mai 2012 et il est parti avec ses souvenirs. Ma mère n'avait pas voyagé avec nous à Montréal pour voir la première partie en août 1972. Elle était trop occupée par la préparation de ses valises pour son voyage à Moscou afin de voir les quatre dernières parties de la série avec mon père.

Aujourd'hui, n'importe qui âgé de moins de 45 ans aurait probablement de la difficulté à comprendre l'engouement du pays pour la série.

Durant les journées chaudes de 1972, il y avait peu de discussion sur le hockey dans notre famille. On s'occupait avec nos activités estivales, nageant et jouant dans un ravin à proximité. Mais alors que l'on dérivait vers la fin du mois d'août, tout a changé. La discussion dans la ville, dans le pays et au sein de la famille portait sur la série de hockey Canada-Russie.

C'était un temps dramatique. Pour la première fois, les meilleurs joueurs de l'Union soviétique et du Canada allaient s'affronter dans une série de huit parties. Je n'étais pas certain du moment, mais on m'a annoncé que ma famille avait quatre billets pour la première partie, et j'étais très excité par la nouvelle. Mon père (Irwin) et mes deux frères (Al le plus vieux et Paul, le plus jeune) allaient aussi assister à cette fameuse partie; on a pris l'avion pour Montréal le 1^{er} septembre, la veille de la partie, avec un ami et son père qui s'étaient joints à nous. Nous sommes restés à l'hôtel du Château Champlain, localisé au 1050 de la Gauchetière Ouest. L'équipe canadienne séjournait au même hôtel et nous avons attendu dans le hall pour des autographes.

L'excitation au Forum de Montréal le 2 septembre 1972 était électrique, avec 18 000 fans qui s'y entassaient. Quand nous nous sommes assis à nos sièges, nous avons réalisé que nous étions tout juste derrière la vitre. Notre position nous permettait de voir un gardien de but nommé Vladislav Tretiak.

Adolescent, j'étais un averse collectionneur et j'avais créé deux albums de découpures de journaux et de revues sur la série. La carte postale de l'hôtel et le papier à en-tête officiel sont collés à la deuxième page.

J'avais apporté une caméra Kodak à la partie et, assis derrière la baie vitrée, j'ai pris plusieurs photos. J'ai immortalisé de notre angle le réchauffement avant la partie, la cérémonie de mise au jeu, et bien sûr l'action durant la partie. Les photos n'étaient pas superbes mais elles capturaient l'essence de cette partie historique à travers la lentille d'une vieille caméra et d'un partisan de 13 ans.

À la cérémonie d'ouverture, j'ai une photo de Don Awrey, Frank Mahovlich, Bobby Clarke, Ken Dryden et Tony Esposito debout sur la ligne bleue alors que le Premier ministre de l'époque, Pierre Trudeau, marchait sur le tapis rouge. J'ai une autre photo de Don Awrey tentant désespérément d'arrêter son rival soviétique Vladimir Shadrin. Une autre montre Phil Esposito s'éloignant de Vladislav Tretiak.

Dans une section en haut de nous, une rondelle errante frappe un spectateur. Il a été escorté dehors, le sang ruisselant.

Lorsque les attentes sont très élevées, on ne peut aller que vers le bas. Et vers le bas, ils ont glissé. Après un début rapide, les Canadiens ont eu des difficultés. De manière cryptique, une brume mystérieuse montait de la surface de la patinoire. Nous étions entrés électrisés. Nous sommes ressortis d'une veillée à la chandelle.

Comme la majorité du pays, j'ai vu le reste de la série à la télévision. J'étais à la maison, dans les salles de classe, regardant dans les fenêtres des magasins. Est-ce qu'on pouvait penser à quoi que ce soit d'autre à l'époque? J'étais à la maison dans le sous-sol pour la partie finale et le but gagnant, regardant une image pas terrible sur un téléviseur ayant connu de meilleurs jours. Notre femme de ménage était là aussi. Comme des millions d'autres, nous regardions avec choc, soulagement et joie la rondelle glisser dans le filet des Russes.

Aujourd'hui, je suis membre du conseil municipal de Toronto, ayant remporté les élections municipales dans le quartier 10 en 2010. Pendant mes quatre années en tant que commissaire au Toronto District School Board, j'ai appris que les histoires sont construites par une série d'événements qui résonnent. Elles dominent nos pensées collectives générationnelles et créent une expérience collective.

C'est avec cela en tête qu'en avril 2012, j'ai présenté une motion pour que la ville organise le 40^e anniversaire de la Série du siècle Canada-Russie. Toronto occupe une place particulière dans cette série historique. Beaucoup de joueurs étaient de Toronto, le camp d'entraînement a eu lieu au Maple Leaf Gardens et la deuxième partie – notre seule victoire au Canada – a eu lieu à Toronto. Bien sûr, la fête de la victoire a eu lieu sous la pluie au Nathan Phillips Square, dans la nuit du 1^{er} octobre 1972.

Notre célébration a commencé le 21 septembre 2012. La ville, en partenariat avec le Canada's Walk of Fame et Smart Centres, a organisé une célébration à midi au Nathan Phillips Square. 21 joueurs de l'équipe canadienne de 1972 y ont assisté, y compris Paul Henderson, Ken Dryden et Bobby Clarke. J'ai été invité à présenter un certificat de félicitations à l'équipe. Paul Henderson l'a accepté au nom

des personnes présentes. Rob Ford, le maire de la ville de Toronto a lu la Proclamation. Paul m'a remis un chandail d'Équipe Canada.

Les gens s'étaient entassés dans le Nathan Phillips Square afin de voir et d'acclamer leurs héros du hockey, tout comme les 80 000 qui, quarante ans plus tôt, avaient accueilli les joueurs après qu'ils aient remporté la Série. Jim Cuddy de Blue Rodeo a offert une performance après la présentation.

C'était un véritable honneur de rencontrer plusieurs des joueurs que j'avais acclamés il y a de cela 40 ans. J'ai apporté les photos que j'avais prises à la partie de Montréal. C'était merveilleux de pouvoir partager mes souvenirs avec les joueurs. Même plusieurs décennies plus tard, leur enthousiasme pour la série n'a pas diminué et ils étaient encore heureux de partager des histoires et des souvenirs. Certains avaient l'air très bien et ont résisté à l'épreuve du temps.

L'événement était l'occasion de présenter le célèbre chandail d'Équipe Canada que portait Paul Henderson lors de la série. Il ressemblait à une relique d'une époque bien lointaine que très peu de Canadiens ont vécu.

Le quartier que je représente abrite un grand nombre de Torontois russophones et c'était merveilleux de voir comment ces deux communautés se souviennent de cette série avec enthousiasme. Quoiqu'une rivalité amicale existe encore, quarante ans plus tard nous pouvons considérer la Série comme un point de repère pour nos deux grands pays. Non seulement cette série a-t-elle changé le sport du hockey, mais elle a ouvert un dialogue entre nous qui n'avait pas existé jusque-là. Ils ne pardonneront peut-être jamais à Bobby Clarke d'avoir brisé la cheville de Valeri Kharlamov, mais ils ne nieront jamais comment cet événement sportif a changé nos deux pays.

Cette série de hockey de huit parties entre le Canada et la Russie en septembre 1972 fut sans doute l'événement sportif le plus marquant de cette génération.

Je me demande combien des 18 000 personnes qui étaient au Forum de Montréal cette soirée-là 40 ans plus tôt sont encore ici pour raconter l'histoire. Évidemment, selon la loi de la moyenne, il est peu probable qu'un tiers de « ceux qui étaient là » soient toujours en vie aujourd'hui. Mon père est décédé et Alan Eagleson est en exil. Je n'ai jamais vu un autre événement au Forum de Montréal. Mes voyages de retour là-bas étaient pour faire du ski. Mon frère Paul, qui avait huit ans à l'époque, était sans doute l'une des personnes les plus jeunes du bâtiment. Pour l'instant, les scrapbooks et les albums de photos vont être rangés. Après tout, 10 ans c'est une longue période, et ce sera à ce moment que je les regarderai à nouveau, lorsqu'on célébrera les 50 ans de la Série du siècle de 1972.

MEMORIES OF THE CANADA-RUSSIA SUMMIT SERIES

James Pasternak was elected to City Council in 2010. He comes to City Council as the representative for Ward 10 after serving on the Toronto District School Board (TDSB) since 2006. Councillor Pasternak has deep roots in Ward 10 having lived here with his family for over 20 years. Councillor Pasternak has earned degrees from the London School of Economics and Political Science, the University of Western Ontario and York University. He is a graduate of Toronto's Leaside High School.

The pages of my Canada Russia Summit Series scrap books are fading and yellow. The smell of mildew is there but the text is clear and the excitement of the time still leaps off the page. My photos from a now primitive Kodak camera have stood the test of time but the edges are yellowing. I put them in a mini album only recently. They sat in an envelope at the bottom of a Memories Box for 40 years. I can't find my ticket stub from Game 1 in Montreal, which I attended with my two brothers and father – nor the game program they were selling that night.

I have a sticker that reads “Go Team Canada. The best on ice from Labatt's.”

I keep a close eye on my copy of Harry Sinden's book *Hockey Showdown*. Sinden was Team Canada's coach whose famous line, “I blew it. I blew it” sure came close. For the first 40 years I owned the book I had two signatures – Paul Henderson and Ken Dryden. I added 10 more when the players came to City Hall on September 21st, 2012 for our 40th Anniversary Celebration.

In preparation for this article my recollections of the series were not enough. I placed calls to my two brothers to try and fill in the blanks. They helped a bit but 40 years is a long time. My father passed away in May, 2012 and took his memories with him. My Mom did not travel with us to Montreal to see the first game in August 1972. She was too busy packing her bags for Moscow so she could catch the last four games of the series with my father.

These days, anyone less than 45 would probably have a hard time connecting with the series that gripped the country.

In the dog days of summer back in 1972 there was little talk of hockey in our family. We went about our summer activities – swimming and playing in a nearby ravine. But as we drifted toward the end of August everything changed. The buzz about town, across the country and in our household was about the Canada-Russian hockey series.

It was a dramatic time. For the first time the Soviet Union and Canada's best players would face off in an 8-game series.

I'm not sure when I was told our family had four tickets to game one, but when I did the excitement set in. My father (Irwin) and two brothers (Al the older one and Paul, younger) were my co-ticket holders for that famous game; we flew to Montreal on September 1st – the day before the game – with a friend and his father joining us. We stayed in the Château Champlain Hotel located at 1050 de la Gauchetière W. The Canadian team was staying at the same hotel and we camped out in the lobby for autographs.

The excitement on September 2nd, 1972 at the Montreal Forum was electric, as over 18,000 fans piled in. When we got to our seats, we realized that we were right behind the glass. We had a back end view of some goalie named Vladislav Tretiak.

I was an avid teenage collector and created two scrap books of magazine and newspaper clippings of the entire series. The post card of the hotel and the letterhead supplied in our room are pasted into page 2.

I had a Kodak camera at the game, sitting behind the glass clicking shots. I caught the opening warm up; the ceremonial dropping of the puck and of course the action in our end throughout the game. The pictures weren't great but they captured the essence of a historic game through the lens of an old camera and a 13-year old hockey fan.

At the opening ceremonies I have a shot of Don Awrey, Frank Mahovlich, Bobby Clarke, Ken Dryden and Tony Esposito standing on the blue line as then-Prime Minister Pierre Trudeau steps onto the red carpet. I have another shot of Don Awrey trying desperately to stop Soviet forward Vladimir Shadrin. Another shows Phil Esposito skating away from Vladislav Tretiak.

In the section just above us an errant puck hit a spectator. He was escorted out, dripping blood.

When the expectations are very high there is nowhere to go but down. And down they did. After a quick start the Canadians struggled. In a cryptic way of covering up the mess, a mysterious fog rose from the ice surface. We entered the building on electricity. We left as a candle lit vigil.

I like much of the country caught the rest of the series on television. I was home, in school rooms, watching in store windows. Could anyone think of anything else at that time? As to the final game and winning goal, I was home in the basement of our house watching a not so great image on a TV that had seen better days. Our cleaning lady was there as well. Like millions of others, we watched in shock, relief and joy as that puck went into the Russian net.

I'm on Toronto City Council now, having won in Ward 10 in the 2010 municipal election. With four years as a Trustee on the Toronto District School Board, I have learned that histories are built upon a series of events that resonate. They dominate our generational collective thoughts and create a collective experience.

It is with that in mind that I brought a motion to City Council in April, 2012 to have the city celebrate the 40th Anniversary of the Canada-Russia Summit Hockey Series. Toronto had a special place in that historical series. Many of the players were from Toronto, the training camp was held at Maple Leaf Gardens and the second game – our only victory in Canada – occurred in Toronto. Of course, the rain-soaked victory party took place in Nathan Phillips Square on the night of October 1st, 1972.

Our celebration started on September 21st, 2012. The City, in partnership with Canada's Walk of Fame and Smart Centres, hosted a lunchtime celebration at Nathan Phillips Square. Twenty-one players from the 1972 Canada team attended including Paul Henderson, Ken Dryden and Bobby Clarke. I was invited to present the congratulatory certificate to the team. Paul Henderson accepted it on behalf of those in attendance. City of Toronto Mayor Rob Ford read the Proclamation. Paul handed me a Team Canada sweater.

People crammed into Nathan Phillips Square to see and cheer on their hockey heroes – just as 80,000 had forty years earlier when the players were welcomed back after their series win. Jim Cuddy of Blue Rodeo performed after the presentation.

It was truly an honour to meet so many of the players who I remember cheering on 40 years ago. I brought my photos that I took at the game in Montreal. It was wonderful to be able to share my memories with the players. Even decades later, their enthusiasm for the series has not waned and they are still happy to share stories and memories. Some looked great and stood the test of time.

The event included the famous Team Canada jersey that Paul Henderson wore during the series. It looked like a relic from a bygone era which very few Canadians can relate to.

The City Ward I represent is home to the largest number of Russian-speaking Torontonians and it was wonderful to see how both communities now look back fondly on this series. While a friendly rivalry still remains, forty years later we can now look back at the series as a landmark moment between our two great countries. It not only changed the game of hockey but also opened up a dialogue between us that hadn't previously existed. They may never forgive Bobby Clarke for breaking Valeri Kharlamov's ankle but they will never deny how this sporting event changed our two countries.

The eight-game exhibition hockey series between Canada and Russia in September, 1972 was perhaps the most transformative sporting event of that generation. I wonder of the 18,000 who were in the Montreal Forum that evening 40 years ago, how many are still around to tell the tale. Certainly by the law of averages it is unlikely that one third "who were there" are alive today. My father has passed away and Alan Eagleson is in exile. I never saw another event at the Montreal Forum. My return trips there were for skiing. Perhaps my brother Paul who was eight at the time, was one of the youngest people in the building.

For now the scrap books and the photo albums are going back into storage. After all, 10 years is a long time and that's when I'll reach for them again as we'll celebrate 50 years since the 1972 Summit Series.

BONS BAISERS DE RUSSIE : LA FAMILLE, LE HOCKEY, LA POLITIQUE

Richard Gruneau est professeur de communication à l'Université Simon Fraser à Burnaby, en Colombie-Britannique. Au cours des 30 dernières années, il a écrit ou édité de nombreux livres et articles sur divers aspects de la société canadienne et de la culture populaire, comme la télévision, les médias et le sport. Ses contributions à l'étude du hockey comprennent le livre largement acclamé (co-écrit avec David Whitson) *Hockey Night in Canada: Sport, Identities and Cultural Politics* (1993) et, plus récemment, *Artificial Ice: Hockey, Culture, and Commerce* (co-édité avec David Whitson) (2006).

Je dois être l'un des seuls Canadiens de ma génération qui ne se souvient pas où il était ou ce qu'il faisait lorsque Paul Henderson a marqué le but gagnant dans le cadre de la « Série du siècle » Canada-Russie en 1972. J'étais à l'école au Massachussetts à l'automne 1972 et les médias locaux ne semblaient pas être au courant de cette Série. Malheureuse coïncidence : les quatre parties Canada-Russie au Canada se déroulaient en même temps que les Olympiques d'été de 1972 et l'espace médiatique était complètement obnubilé par les événements à Munich. J'étais rivé à mon téléviseur au début septembre, mais c'était seulement à cause de l'histoire en développement du massacre des athlètes israéliens aux jeux de Munich. Même si les parties de la Série du siècle jouées au Canada avaient été couvertes par les médias locaux, la vérité est que je n'étais nullement intéressé par la série au départ. Comme beaucoup de Canadiens, je croyais le battage médiatique dictant que la Ligue nationale de hockey (LHN) représentait le meilleur hockey au monde et j'assumais que les joueurs de la LNH gagneraient la série facilement. La perspective d'une victoire facile semblait réduire l'importance de la série à un simple échange culturel, comparable à aller voir le spectacle d'une troupe de danse soviétique. Ajoutant à cette indifférence, depuis que j'avais atteint la vingtaine, je n'étais plus un fan de hockey particulièrement dévoué. Plus jeune, j'idolâtrais les Maple Leafs, mais je n'ai jamais été un joueur particulièrement bon. Après quelques saisons médiocres de hockey dans des ligues locales, j'ai développé un intérêt plus fort pour d'autres sports. J'en avais aussi ras-le-bol de l'arrogance des propriétaires de la LNH et de leur attitude, durant les années 60, qui laissait transpirer que tout leur était dû. De mon point de vue, la ligue était un cartel, pur et simple, avec tous les pires traits d'une compagnie qui avait le contrôle incontesté de ses travailleurs et le monopole sur le produit qu'elle vend. À ce niveau, je méprisais la façon dont la ligue avait choisi de s'étendre en Californie plutôt qu'à Vancouver au milieu des années 60 et j'étais simplement stupéfait lorsque

Clarence Campbell a dit, durant une audience anti-coalition, que la LNH était un service public plutôt qu'une compagnie et qu'elle devrait donc être exemptée de régulation légale. La formation de l'association mondiale de hockey pour la saison de 1972 avait piqué mon intérêt mais, dans les mois menant à la Série du siècle, j'étais dégoûté de lire la façon dont les propriétaires de la LNH avaient refusé de laisser Bobby Hull jouer pour Équipe Canada à cause de son choix d'aller jouer dans la ligue rivale.

Donc, pour une raison ou une autre, je ne pouvais considérer que la série Canada-Russie pouvait être aussi importante que les Olympiques de Munich. Toutefois, suite à un appel à la maison en début septembre, je me suis beaucoup plus intéressé à la Série. J'étais choqué d'entendre que les Russes avaient gagné la première partie avec une longueur d'avance et étrangement conforté par le fait que les Canadiens avaient gagné la deuxième partie.

Qui plus est, mon père m'avait dit qu'il avait trouvé des billets pour lui-même et mon grand-père afin qu'ils rejoignent la délégation canadienne qui se dirigeait vers Moscou plus tard durant le mois pour les parties de la Série en terre soviétique. J'étais surpris par la nouvelle car, même si mon père avait joué un peu de hockey dans sa jeunesse au Manitoba, et appréciait encore le sport, il croyait aussi que le sport était quelque chose qu'on délaissait au profit de la vie d'adulte. Il n'était pas un fan pur et dur. Pourtant, quelques associés d'affaire de mon père parlaient de partir à Moscou et mon père avait pensé que ce serait une excellente opportunité d'offrir à son propre père, maintenant âgé de plus de quatre-vingt ans, la possibilité de visiter Moscou à nouveau. Je dis « visiter à nouveau » Moscou car mon grand-père fréquentait l'université de Moscou avant la révolution de 1917. Mes grands-parents étaient des Mennonites qui vivaient en Ukraine, mais mon grand-père avait passé cinq ans à Moscou avant de retourner travailler comme enseignant dans une école du village de Nieder, Chortitza. Mon père et mon grand-père avait une relation raisonnablement saine, même s'il y avait

eu quelques prises de becs dans les vingt dernières années. Pour mon père, le voyage était plus une opportunité de surprendre son propre père avec la chance de revisiter le Moscou de sa jeunesse qu'une question de hockey. De plus, mon père était conscient du fait que ce voyage était le genre de chose qui lui donnerait un cachet considérable auprès de son réseau d'affaire à Toronto. Même s'il se plaisait à suivre le hockey, mon grand père n'était pas un fan invétéré de hockey non plus. La boxe était son truc. Quand j'étais petit et que mon grand-père me gardait, il me laissait rester debout pour regarder les combats du vendredi soir, m'apprenant à compter le pointage des rondes. Pourtant, il était intrigué par l'idée de revisiter Moscou et il était excité par le voyage à venir. Lui et mon père étaient tous deux nés en Ukraine, et plusieurs personnes l'ont averti que l'Union Soviétique pouvait les déclarer « citoyens soviétiques » et refuser de les laisser quitter Moscou après la série. Ni mon père ni mon grand-père n'étaient convaincus de la plausibilité de cette histoire, mais il existait un grand sentiment de paranoïa face à la guerre froide au Canada au début des années 70. Mon père m'avait dit que l'idée d'être d'une manière ou d'une autre détenu à Moscou était toujours quelque chose qui lui trottait dans la tête. L'Union soviétique était au paroxysme de sa puissance au début des années 70. Les réformes économiques post-stalinistes avaient amélioré la qualité de vie et l'économie soviétique explosait. Durant la fin des années 60, l'Union soviétique était devenu le chef de file en production de pétrole et d'acier, ainsi que l'exporteur principal de machinerie lourde.

En même temps, la course à l'espace avait dramatisé les capacités techniques de la science soviétique. Domestiquement, et pour contrer plusieurs stéréotypes occidentaux, les citoyens soviétiques étaient aussi témoins de la croissance d'une culture de consommation urbaine modeste. Il y avait un élan de construction de nouveaux appartements dans plusieurs villes majeures et un nombre croissant de citoyens soviétiques étaient capable de s'offrir des biens de consommation légers tels que des lave-vaisselles et des télévisions. Sur le front politique, la force croissante du pouvoir militaire soviétique, appariée aux succès des forces communistes en Asie et à l'expansion de l'influence soviétique en Afrique, en Amérique latine et en Amérique du Sud, donnait confiance aux chefs politiques soviétiques et inquiétait les gouvernements occidentaux.

Il n'y a aucun doute que les dirigeants soviétiques voyaient la « culture » comme une partie importante de la guerre de propagande globale dans les années 60 et 70. Les troupes de ballet et de danse traditionnelle soviétiques donnaient des performances partout, tout comme les musiciens et les artistes soviétiques. En sport, les équipes et les athlètes soviétiques partaient en tournée en tant qu'ambassadeurs « bienveillants », dirigeant des cliniques

éducatives et offrant des ressources pour supporter le développement dans plusieurs pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique du Sud. Dans le cadre de ces initiatives, l'Union soviétique favorisait l'acceptation d'équipes de nations du sud aux Olympiques. En même temps, l'Union Soviétique a investi énormément dans le sport, reconnaissant comment les victoires dans les compétitions pouvaient être célébrées, à la fois comme l'aboutissement de l'administration d'un état centralisé ainsi que d'un système communiste s'engageant à offrir à tout enfant démontrant des capacités athlétiques une opportunité d'atteindre l'excellence. Alors, pour les Soviétiques, la Série du siècle avec les joueurs professionnels de hockey canadiens était primordiale. Les joueurs et l'administration de l'équipe ont diminué leurs attentes et proclamaient publiquement leur admiration des compétences des professionnels canadiens, mais mon grand-père m'avait confié, dans un appel téléphonique, que tandis que les équipes se préparaient pour Moscou « quiconque sachant quoi que ce soit sur les Soviétiques saurait qu'ils n'auraient jamais accepté de participer à la Série s'ils ne pensaient pas pouvoir gagner ». Pour les Soviétiques, il a expliqué, la Série n'a jamais été un « simple échange culturel ». Plutôt, il était important de la contextualiser dans l'approche soviétique d'utilisation de la culture pour avancer la cause géopolitique soviétique. Dans ce seul appel, mon grand-père a démontré plus de sagesse que la majorité des médias canadiens de l'époque.

À Toronto, mon père était un homme ayant réussi dans le monde des affaires et qui avait acquis, au fil des années, un rôle plutôt alpha dans sa relation avec mon grand-père. Lorsque les possibilités économiques de mon grand-père avaient échoué, mon père avait même embauché mon grand-père durant plusieurs années. Mais, si mon grand-père se sentait humilié en tant qu'employé de son fils, il ne l'a jamais montré. Toutefois, presque par magie, lorsque la délégation de 3000 Canadiens arriva à Moscou, le statut de la relation entre mon père et mon grand-père s'inversa. Mon grand-père parlait parfaitement le russe et avait une bonne connaissance de l'histoire de Moscou et de la culture russe, que peu d'autres fans canadiens pouvaient égaler. Il a charmé les guides Intourist assignés à leur groupe et est devenu une liaison informelle entre les employés de l'hôtel Intourist et les invités canadiens. Il était aussi très en demande car il pouvait traduire les comptes rendus des médias russes sur les événements en cours. La Série du siècle devenait suprenamment la renaissance de mon grand-père.

Après avoir perdu la cinquième partie, la sixième dans la série devint une victoire nécessaire pour l'équipe canadienne, gagnée difficilement dans une ambiance de tension croissante. À son retour, mon père me dit que lui et mon grand-père étaient assis dans leur chambre, sirotant

un verre de vin blanc lorsqu'ils ont entendu quelqu'un cogner vigoureusement à la porte. Deux hommes, tout de noir vêtus, sont entrés dans la chambre et ont demandé si mon grand-père était «Cornelius Grunau, formellement du village de Chortitza». Mon père me dit que lui et mon grand-père se sont regardés, pensant : «Ça y est, nous n'allons jamais revenir chez nous. Ils vont nous amener en Sibérie». Mais, au lieu de cela, les visiteurs ont déclaré que si mon grand-père était intéressé, ils avaient pris la liberté d'arranger un voyage pour lui à son village d'origine en Ukraine. Lorsque les visiteurs ont quitté, lui et mon grand-père ont ri pendant plusieurs minutes. Par après, mon père me dit : «Lorsque Henderson marqua ce but, on était tous très excités. Mais, je dois dire, le sentiment n'avait rien à voir avec l'allégresse que nous avons partagé lorsqu'on a su que nous n'allions pas en Sibérie!» J'ai tenté de trouver une station de radio au Massachussetts pour écouter la partie finale, mais ce fut en vain. Plus tard, j'ai lu que Paul Henderson avait marqué pour gagner la Série au nom du Canada, mais, surtout, ma mère m'a appelé pour me dire qu'elle avait reçu un télégramme l'informant que mon père et mon grand-père allaient bien et qu'ils passaient du bon temps à célébrer avec tout le monde.

Mon grand-père est décédé en 1974 et j'ai passé beaucoup de temps en sa compagnie à l'hôpital quelques jours avant sa mort. On a parlé de plusieurs choses, incluant son voyage à Moscou, et durant ces discussions, il mentionna qu'il avait été aussi emporté dans ce «combat» de hockey. Mais il a aussi déclaré qu'il se sentait «très embarrassé» par l'attitude de certains joueurs canadiens, et même des admirateurs canadiens à l'époque.

Il m'a dit que le fameux coup de Bobby Clarke sur Valery Kharlamov était le point le plus bas, et qu'il sentait le besoin de s'excuser aux personnes russes à l'hôtel. Mais, la Série était quelque chose qui fut profondément important pour lui, pas tant à cause du hockey, mais plutôt à cause du temps qu'il a passé à développer la relation avec son fils et, comme mon père l'avait espéré, mon grand-père était capable d'apprécier le sentiment que la boucle de sa vie était bouclée. Lorsque je vois une photo du but gagnant de Henderson, je ne pense pas à ce que ça veut dire ou ne pas dire, pour la politique de la guerre froide ou pour la psyché canadienne, d'avoir gagné la Série du siècle. Au bout du compte, je pense que l'importance de la série, à cet égard, a été bien trop exagérée. Je ne pense pas non plus à la façon dont le hockey a changé pour le mieux après la Série. Au lieu de cela, je ne peux m'empêcher de penser à mon père et à mon grand-père ensemble à Moscou, bras dessus dessous, brandissant des coupes de vin, célébrant le Canada, célébrant la vie.

FROM RUSSIA WITH LOVE: FAMILY, HOCKEY, POLITICS

Richard Gruneau is Professor of Communication at Simon Fraser University in Burnaby, British Columbia. Over the past 30 years he has written or edited many books and articles on various aspects of Canadian society and popular culture, such as television, news media, and sport. His contributions to the study of hockey include the widely acclaimed (co-authored with David Whitson) *Hockey Night in Canada: Sport, Identities and Cultural Politics* (1993) and, more recently, (co-edited with David Whitson) *Artificial Ice: Hockey, Culture, and Commerce* (2006).

I must be one of the few Canadians of my generation who can't remember where he was, or what he was doing, when Paul Henderson scored his winning goal in the 1972 Canada-Soviet hockey 'Summit Series.' I was attending school in Massachusetts in the fall of 1972 and the local media barely seemed aware that the Series was happening. In an unhappy coincidence, the four Canada-Soviet games in Canada conflicted with the 1972 Summer Olympics and U.S. media outlets were completely focused on events in Munich. I ended up riveted to my television in early September, but it was because of the unfolding story of the massacre of Israeli athletes at the Munich Games.

Even if the Canadian games in the Summit Series had been readily available in the Massachusetts local media, the truth is that I wasn't that interested in the series, initially. Like many Canadians, I believed the hype about the National Hockey League (NHL) being the best hockey in the world and assumed the NHL players would win easily. The prospect of an NHL walkover seemed to reduce the importance of the series to a mere cultural exchange, something like going and watching a visiting Soviet dance troupe. Adding to this indifference, by the time I reached my 20s, I wasn't a particularly devoted hockey fan anymore. As a boy I idolized the Maple Leafs, but I was never a very good player myself. After a few mediocre seasons of house league hockey, I developed a stronger interest in other sports.

I had also grown sick of the arrogance and sense of entitlement regularly demonstrated by NHL owners during the 1960s. In my view, the league was a cartel, pure and simple, with all of the worst features of a business that had uncontested control of its workers and a monopoly over the product it was selling. In that regard, I resented the way the league had chosen to expand to California rather than Vancouver in the mid-1960s and I was simply astounded when Clarence Campbell told a Canadian anti-combines hearing that the NHL was a 'public service,' rather than a business, and should therefore be exempt from legal

regulation. The formation of the World Hockey Association for the 1972 season piqued my interest, but, in the months leading up to the Summit Series, I was disgusted to read how NHL owners had refused to let Bobby Hull play for Team Canada, because of his 'defection' to the rival league.

So, for one reason or another, I just couldn't see how the Team Canada-Soviet series was even near to the Munich Olympics in importance. However, after an early September phone call home, I became much more interested in the Series. I was shocked to hear that the Soviets had won the first game by a large score, but strangely comforted to hear that the Canadians had won the second game. More importantly, my father told me that he had arranged tickets for himself and my grandfather to join the Canadian delegation that was heading to Moscow later in the month for the Soviet leg of the series. I was surprised at the news because, while Dad had played a bit of hockey growing up in Manitoba, and still enjoyed the game, he also believed that sport was something you outgrew as you moved into adulthood. He wasn't really a diehard fan. Nonetheless, a few of Dad's business associates had been talking up the idea of going to Moscow and Dad thought it would be an excellent opportunity to give his own father, now in his early 80s, an opportunity to revisit Moscow.

I say, 'revisit' Moscow, because my grandfather had attended university in Moscow before the revolution in 1917. My grandparents were Mennonites, living in the Ukraine, but Grandpa had spent five years in Moscow, before returning to a job as a schoolteacher in the village of Nieder, Chortitza. My father and grandfather had a reasonably good relationship, although there had been some issues between them over the previous twenty years. For Dad, the Moscow trip was less about the hockey than about an opportunity to surprise his own father with an opportunity to revisit the Moscow of his youth. In addition, Dad knew the trip was the kind of thing that would give him considerable cachet in Toronto business circles.

Although he enjoyed watching hockey, my grandfather wasn't a diehard hockey fan either. Boxing was his thing, and sometimes, when I was little and Grandpa was babysitting, he let me stay up to watch the Friday night fights with him, and he would teach me how to score the rounds. Still, he was intrigued by the idea of revisiting Moscow and was excited about the upcoming trip. Because he and my father were both born in the Ukraine, several people had warned them that the Soviet Union might declare the two of them 'Soviet citizens' and refuse to allow them to leave Moscow when the series ended. Neither Dad nor Grandpa were convinced this was likely, but there was a great deal of cold war paranoia in Canada in the early 1970s, and Dad told me that the idea that they might somehow be detained in Moscow was always in the back of their minds.

The Soviet Union was at the height of its power in the early 1970s. Post-Stalinist economic reforms had raised living standards and the Soviet economy was booming. During the late 1960s, the Soviet Union had become the world's leading producer of oil and steel, as well as a leading exporter of heavy machinery. At the same time, the space race had dramatized the technical capacities of Soviet science. Domestically, and counter to many western stereotypes, Soviet citizens were also experiencing the growth of a modest urban consumer culture. There was a construction boom in new apartments in several major cities and growing numbers of Soviet citizens were able to afford light consumer goods such as dishwashers and televisions. On the political front, the growing scale of Soviet military power, matched with the successes of communist forces in Asia, and the spread of Soviet influence through parts of Africa, Latin America and South America, lent confidence to Soviet political leaders and had a disquieting effect on western governments.

There is no doubt that the Soviet leadership saw 'culture' as an important part of a global propaganda war in the 1960s and 1970s. Soviet dance troupes in ballet and folk dancing were touring widely, as were Soviet musicians and artists. In sport, Soviet teams and athletes toured as 'good will' ambassadors, running instructional clinics and providing resources for sporting development in many Asian, African and South American countries. As part of these initiatives the Soviet Union championed the acceptance of teams from Southern Nations into the Olympics. At the same time, the Soviet Union invested heavily in sport, recognizing how victories in international competitions could be celebrated, both as the achievements of centralized state planning and of a communist system committed to giving every child who showed athletic ability an opportunity to achieve greatness.

So, for the Soviets, the Summit Series with Canadian professional hockey players really mattered. The players and team management played down expectations and publicly stated their awe at the skill of Canadian professionals, but my Grandfather told me on the phone as the teams readied themselves to go to Moscow that "anyone who knew anything about the Soviets would have known that they would never have agreed to the Series if they didn't think they could win." For the Soviets, he explained, the Series was never going to be "just a cultural exchange." Rather, it was important to see it in the context of the whole Soviet approach to the use of culture to advance the Soviet geopolitical cause. In that one phone call my grandfather demonstrated more wisdom than the vast majority of Canada's press corps at the time.

In Toronto, my father was a successful businessman, and over the years he had become the alpha figure in his relationship with my grandfather. When my grandfather's financial prospects had faltered, Dad even employed Grandpa for several years. But, if my grandfather felt humiliated at all by having to work for his son, he never showed it to me. Almost magically, however, when the 3,000 person Canadian delegation arrived in Moscow, the status relations between my father and grandfather reversed. Grandpa spoke perfect Russian and had knowledge of the history of Moscow, and of Russian culture, that few of the other Canadian fans could match. He charmed the Intourist guides assigned to their group and he became an informal liaison between staff at the Intourist hotel and the Canadian guests. He was also much in demand because he could translate Russian media accounts of events as they unfolded. The Summit Series was unexpectedly proving to be my grandfather's Renaissance.

After losing the fifth game, the sixth game in the Series turned out to be a badly-needed victory for Team Canada, hard won in an environment of escalating tension. My father told me on his return that he and Grandpa were sitting in the room sharing a glass of white wine when they heard a loud knock at the door. Two men, dressed in black suits, entered the room and demanded to know if my grandfather was "Cornelius Grunau, formerly of the village of Chortitza." Dad told me he and Grandpa looked at each other thinking, "Ok, this is it, we are never going to be allowed to go home. They are going to take us to Siberia." But, instead, the visitors announced that if my grandfather was interested they had taken the liberty of arranging a trip for him back to his home village in the Ukraine. When the visitors left, he and my grandfather laughed for several minutes. Afterwards Dad told me: "When Henderson scored that goal, we were all really excited. But, I have to say, the feeling was nothing like the feeling of elation we both shared when we found out we weren't going to Siberia!"

I tried to find a radio feed in Massachusetts to listen to the final game, but to no avail. Later, I read that Paul Henderson had scored to win the Series for Canada, but, more importantly, my Mom called and told me she had received a telegram saying that Dad and Grandpa were fine and having a great time celebrating with everyone else.

My grandfather passed away in 1974, and I spent some time with him in hospital a few days before his death. We talked about a lot of things, including the Moscow trip, and in those conversations he mentioned that he too had become swept up in the hockey 'battle.' But, he also said he had felt "very embarrassed" by the behaviour of some of the Canadian players, and even the Canadian fans at times. Bobby Clarke's infamous slash on Valery Kharlamov was the low point, he said, and he felt a need to apologize for it in Russian to people at the hotel. But, the Series was

something that had been profoundly important to him; not so much because of the hockey, but, rather, because of the time that he spent strengthening his relationship with his son, and, as my father had hoped, because Grandpa was able to embrace the feeling that his life had, indeed, come full circle.

Whenever I see a picture of Henderson's winning goal I don't think of what it meant, or didn't mean, for Cold War politics, or for the Canadian psyche, to win the Summit Series. In the end, I think the importance of the series, in this regard, has been vastly overblown. Nor do I think about how hockey changed, and certainly for the better, after the Series. Instead, I can't help but think of my father and grandfather together in Moscow, arm in arm, with wine glasses raised, celebrating Canada, celebrating life.

« COMMENT NOUS PENSONS LE HOCKEY ET NOUS-MÊMES » : LA TÉLÉVISION, LA SÉRIE DU SIÈCLE DE 1972 ET LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ PANCANADIENNE

Russell Field est professeur adjoint à la Faculté de kinésiologie et de la gestion des loisirs de l'Université du Manitoba, où il enseigne et mène des recherches sur l'histoire du sport, la sociologie du sport, et le sport et le cinéma. Une monographie explorant les identités et les expériences des spectateurs de hockey au Maple Leaf Gardens (Toronto) et Madison Square Garden dans les années 1920 et 1930 est en cours de finalisation.

Le 28 septembre 1972, le palais sportif de Moscou, Luzhniki, a accueilli la huitième et dernière partie de la « Série du siècle ». Cette série de hockey sur glace était très peu connue – dans le temps tout comme présentement – à l'extérieur du Canada, de l'Union soviétique, et de certaines parties des États-Unis. Malgré cela, cette partie a engendré un tournant dans l'histoire du sport et de la culture populaire au Canada. En effet, la série de huit parties a éclipsé d'autres grands moments sportifs pour les Canadiens, y compris les événements tragiques survenus au Jeux Olympiques de Munich, qui ont eu lieu en même temps que la Série du siècle (et pourtant les deux sont rarement mentionnés ensemble lorsque les Canadiens se souviennent de septembre 1972).

Les amateurs de hockey, les joueurs et les journalistes attendaient fébrilement cette série, jouée entre l'équipe nationale soviétique et une équipe de joueurs vedette canadiens de la Ligue nationale de hockey (LNH). Pour plusieurs, on attendait de cette série qu'elle représente le moment où le Canada réaffirmerait sa suprématie internationale au hockey. Depuis près de vingt ans, les meilleurs joueurs de hockey canadiens, jouant professionnellement pour la LNH, s'étaient vus refuser la possibilité de jouer contre les équipes soviétiques financées par l'état, alors que ces mêmes équipes soviétiques en étaient venues à dominer les équipes canadiennes amateurs plus faibles dans des compétitions olympiques et des championnats mondiaux. Mais après sept parties, trois victoires pour chacune des équipes ainsi qu'un match nul, il s'est avéré que les Soviétiques étaient beaucoup plus

compétitifs que l'avaient assumé les joueurs canadiens et les médias. L'objet de ce court texte est le match décisif de cette série de hockey, la Partie Huit comme on s'en rappelle aujourd'hui.

Cette analyse de la Partie Huit porte sur l'action sur la patinoire et la diffusion de la partie, ainsi que la façon dont ces éléments ont engendré la construction et le renforcement d'une notion particulière de l'identité canadienne. La diffusion de l'émission était une prouesse technologique en soi : la diffusion par satellite est passée de Moscou à Helsinki à Londres (où elle a été convertie en un signal standard nord-américain) à la Nouvelle-Écosse avant d'être nationalement diffusée dans les foyers canadiens. Les deux réseaux nationaux (CBC et CTV) ont diffusé le match et plus de 12,5 millions de Canadiens ont cessé toute activité pour regarder et écouter Foster Hewitt et le coloré commentateur Brian Conacher décrire l'action à Moscou.¹

LE PANCANADIANISME ET LA LENTILLE À « ANGLE LARGE » DE LA TÉLÉVISION

Étant donné la popularité de cet événement télévisé parmi les Canadiens, la Série du siècle a reçu étonnamment peu d'attention de la part des chercheurs canadiens (ou autre)² se spécialisant dans le sport.

Bien que certains artefacts de la culture populaire canadienne puissent servir de lentilles à travers lesquelles on peut visualiser certains aspects de la culture canadienne, la Partie Huit quant à elle reverse complètement cette notion.³ Celle-ci fonctionne en effet comme une lentille à « angle large » ne soulignant pas un aspect particulier de

la culture canadienne, mais présentant plutôt cette culture comme un ensemble homogène. Ce pancanadianisme, l'image d'un Canada uni, est évident à travers les trois discours qui sous-tendent la Partie Huit : la compétition, l'unité et l'individualisme.

Dans la Partie Huit, ces lentilles fonctionnent à deux niveaux.

Il y a le sport qui est joué sur la patinoire, avec des joueurs, des entraîneurs, des partisans, etc. En outre, les téléspectateurs regardent la partie telle qu'elle est présentée par le reportage. Les caméras et les micros juxtaposent les images et les sons d'un petit groupe de partisans canadiens tapageurs à l'image de centaines de Moscovites calmes et bien maniérés, le tout capturé d'un seul coup. Le plus souvent toutefois, l'émission offre des prises de vue au-dessus de la glace, suivant le mouvement de la rondelle – sans doute en raison des positions des caméras disponibles à l'aréna Luzhniki. De même, il n'est pas clair quel niveau de contrôle les producteurs canadiens avaient sur la vidéo diffusée pour la Partie Huit.

Les sous-titres sont en russe et après le deuxième but soviétique, à 13:10 de la première période, les téléspectateurs voient la main de quelqu'un insérer une nouvelle carte de sous-titre en face de l'image prise en direct. En conséquence, les hypothèses qui attribuent la sélection des images vidéo aux diffuseurs canadiens sont difficiles à supporter.

L'équipe de production canadienne contrôlait toutefois les commentaires de Hewitt et Conacher, ainsi que ceux du personnel de studio comme Bill Good, Jr. et Howie Meeker, commentaires que le public recevait tout au long de l'émission. Il faut prendre en considération que Hewitt était sorti de sa retraite spécifiquement pour la série, puisque ceci est crucial pour comprendre le pouvoir que cette partie avait dans le renforcement de l'image d'un seul Canada. Fiske et Hartley ont noté, dans leur évaluation de l'analyste de football anglais télévisé, Jimmy Hill, que :

La télévision ne se contente pas d'amener le sport comme produit brut dans notre maison, elle utilise le sport comme code pour converser avec nous sur les aspects de nos valeurs individuelles/culturelles. Mais nous ne participons pas seulement par procuration : les commentaires d'évaluation de Jimmy Hill nous obligent à faire un changement crucial et à passer au point de vue de l'évaluateur [...] Notre passage de participant à juge est essentiel dans le rôle culturel du programme (Fiske and Hartley, 1978, p. 144).

L'importance du médiateur est mise en évidence surtout dans le sport, par exemple dans le cas du patinage artistique où les spectateurs occasionnels peuvent être (ou du moins croient être) incapables d'évaluer les performances qu'ils voient. Mais même dans le cas d'émissions de hockey au Canada, où le jeu est censé être bien compris par le public, les personnalités de télévision ont un rôle à jouer.

Dans la Partie Huit, le public avait besoin que Hewitt et Conacher fassent plus que de simplement identifier les joueurs soviétiques, qui leur étaient, littéralement, étrangers. Le public avait besoin d'assistance afin d'établir les dichotomies auxquelles il était habitué dans les compétitions sportives et lesquelles joueraient un rôle essentiel dans la définition de ce que la Partie Huit représentait : le bien contre le mal, les bon contre les mauvais, la justice contre l'injustice, l'Ouest contre l'Est, nous contre eux.

DISCOURS DE COMPÉTITION

Depuis le début, la Partie Huit ainsi que la totalité de la série, a été une question de compétition et de rivalité : la qualité et le style de notre hockey contre le leur. Tel que le journaliste Jack Ludwig l'a noté dans son compte rendu de la frénésie présérie (au Canada du moins), « ici, enfin, on avait les deux plus grands combattants du monde, chacun à l'âge et au poids optimaux, se réunissant pour régler ça une fois pour toutes » (Ludwig, 1972, p. 30). L'importance de ce 'combat' n'avait pas échappé aux joueurs non plus.

Ken Dryden, le gardien de but de l'équipe canadienne pour la Partie Huit, se rappelle le point de vue des joueurs sur la Série : « dans la mesure où elle concerne la vaste majorité des Canadiens, cette série n'avait pas été conçue dans la fraternité et la compréhension, mais dans une logique de rabaisser les Russes et d'affirmer notre revendication à la suprématie du hockey » (Dryden et Mulvoy, 1973, p. 65).

Cet élément de compétition, même de conflit, a souvent été relié en sport à des symboles de nationalisme et de patriotisme.⁴ En effet, Gruneau et Whitson argumentent que les « sports ont fourni des dramatisations très convaincantes de qualités nationales mythiques et d'occasion d'affirmations publiques du 'nous' contre 'eux' » (Gruneau and Whitson, 1993, p. 267).

Les émissions sportives télévisées déclarent souvent jouer un rôle neutre et mettent l'accent sur des réussites plutôt que les conflits. Fiske et Hartley soulignent toutefois que : « L'insistance du programme sur la réussite ne doit pas nous éloigner du fait que les réussites résultent du conflit » (Fiske and Hartley, 1978, p. 145). Et c'était bel et bien le cas dans la Partie Huit, alors que le drame et la tension du moment ont rapidement dépouillé les émissions de toute prétention qu'elles se concentraient seulement sur les réussites sur la glace.

Les préparatifs avant la Partie Huit, les cérémonies sur la patinoire et les commentaires télévisés des experts ont élaboré le discours de compétition. L'émission débute avec Bill Good, Jr., annonçant « L'équipe Canada contre l'Union Soviétique. La série d'une vie et c'est le dernier match décisif »⁵. Les thèmes musicaux, incluant quelques segments des deux hymnes nationaux, annoncent le début de l'émission. Cette dichotomie du nous contre eux est encore une fois mise à l'avant lorsque les deux équipes s'alignent sur les lignes bleues, se faisant face tandis que les hymnes sont joués dans leur intégrité. Le message ici est clair. Ceci est un combat, une lutte, mais pas une lutte individuelle ou personnelle entre deux équipes de vingt hommes : les hymnes élèvent la situation à un combat entre deux nations.

La mentalité du nous contre eux est exposée très tôt dans la première période, à la fois par les commentateurs sportifs et les joueurs canadiens, alors que des pénalités sont imposées à l'équipe canadienne. Lorsque la première pénalité est soulignée, Hewitt annonce, « C'est un véritable plongeur [...] le joueur soviétique a pris une bonne chute, même si Bill White ne l'a presque pas touché ». Hewitt rappelle les inquiétudes de l'équipe canadienne quant à la qualité des arbitres, ce qui donne encore plus de poids à l'idée du nous contre eux. Trente-six secondes plus tard, la voix incrédule de Hewitt annonce une autre pénalité, cette fois-ci à Peter Mahovlich. À l'écran, le public regarde Mahovlich claquer la porte du banc des punitions et crier contre les arbitres. Hewitt et Conacher demeurent silencieux sur ce comportement.

Les commentateurs qui choisissent de ne pas faire de remarques sur ce qui pourrait être considéré comme un comportement négatif des Canadiens que tous peuvent voir à l'écran est un instrument utilisé durant toute l'émission et qui sert à informer le discours de compétition. Trois incidents – une pénalité au joueur canadien Jean-Paul Parise en première période, un incident hors-glace en troisième période impliquant Alan Eagleson et le but gagnant – illustrent ce point.

L'imposition d'une pénalité sur Parise est l'un des moments marquants de cette partie. Le joueur d'avant canadien réagit en chargeant sur l'arbitre et en balançant son bâton devant le visage de ce dernier, le manquant intentionnellement. Conacher, dans un moment d'euphémisme absurde, observe que Parise « est un peu irrité » et qu'« il n'a aucun respect pour les arbitres ». Le ton de voix de Conacher suggère que c'est exactement la bonne attitude à avoir, surtout lorsque les décisions de l'arbitre menacent les chances du Canada de gagner la partie. C'est le thème principal adopté pendant que l'ordre est rétabli sur la glace et Hewitt note : « J'ai peur que ce type d'arbitrage causera plus d'un incident avant que cette partie ne soit

terminée ». À la maison, les Canadiens peuvent dormir tranquille; apparemment, l'arbitre est à blâmer pour le comportement de Parise.

Durant la troisième période, Eagleson est traîné sur la patinoire, suite à un incident hors glace qui n'avait pas été vu par les téléspectateurs, et emmené vers le banc canadien. Ce moment est devenu par la suite un élément important de la mythologie entourant la Partie Huit dans la culture populaire canadienne : tandis qu'Eagleson chargeait vers le juge pour protester contre une décision, il a été intercepté par la police soviétique, ce qui a suscité l'intervention du joueur canadien Peter Mahovlich, lequel a traîné Eagleson par-dessus la bande de bois de la patinoire et sur la glace. Sur leur chemin vers le banc canadien, Eagleson et deux autres officiels canadiens ont fait des gestes obscènes à la foule. Ludwig saute sur l'interprétation nationaliste de l'équipe canadienne qui vient au secours de leur chef : « En deux secondes, vingt autres joueurs de l'équipe canadienne montraient que le Canada aussi avait des formes de solidarité » (Ludwig, 1972, p. 174).

Même durant le moment de gloire du Canada – le but gagnant de Paul Henderson 34 secondes avant la fin de la troisième période – on peut clairement voir un joueur sur le banc canadien qui tourne la tête vers la foule et crie « fuck you » (accompagné du geste) à quiconque peut l'entendre et le comprendre. (Le joueur était Bill Goldsworthy qui n'était pas dans l'alignement de la Partie Huit, mais assis sur le banc en vêtements de ville). Aucune de ces actions ne lui a valu de commentaires de la part des annonceurs, ce qui les fit paraître comme acceptables et nécessaires.

DISCOURS DE L'UNITÉ

Pour réussir dans ce concours du nous contre eux, le Canada (le nous) devait être uni. Les éléments de la diversité canadienne pouvaient être célébrés, sous réserve que l'unité était préservée, et préserver l'unité consistait à préserver notre identité nationale. Le hockey sur glace était, après tout, le sport du Canada. Rutherford appelle cela « la mystique particulière du hockey. Le hockey aimait se présenter comme un jeu rude, robuste, de vitesse et d'habileté. C'était *le* jeu canadien parce que nous l'avions inventé, nos joueurs dominaient le sport et nous étions les « meilleurs au monde » (Rutherford, 1990, p. 248). Alors que Ludwig tirait la sonnette d'alarme nationaliste durant cette période – « l'Ukraine et certains états agricoles des États-Unis et peut-être de l'Argentine peuvent cultiver du blé aussi bon que le nôtre, mais une chose que nous avons cru qu'ils ne cultiveraient jamais — même avec l'aide de nos propres semences — sont des joueurs de hockey assez bons pour jouer dans la LNH » (Ludwig, 1972, p. 15), un discours de l'unité se répétait tout au long de la Partie Huit.

Moins de deux ans après la « crise d'Octobre » inspirée par le FLQ et dans une ère de nationalisme québécois accru, on ne fait aucunement mention des racines ethniques variées des joueurs canadiens durant les huit parties. Ces différences sont partiellement obscurcies par les uniformes d'Équipe Canada. Comme Earle le remarque : « le nom de l'équipe – « Équipe Canada » – était rempli de significations, exprimé sous une forme qui serait facilement traduisible en français et en anglais, s'ajustant ainsi à l'idéal bilingue du temps » (Earle, 1995, p. 114). En effet, les années 1970 au Canada avaient débuté par des débats nationaux sur le bilinguisme et le biculturalisme, en reconnaissance des deux « races » européennes « fondatrices » du pays, le français et l'anglais, et se sont terminées avec de nombreuses tentatives de promotion d'une société multiculturelle en reconnaissance de l'impact que l'immigration avait eu sur la société canadienne. Il est donc ironique, mais pas inattendu, que les annonceurs n'aient fait aucun commentaire (à ce moment ou par la suite) sur le fait qu'un Canadien anglais (Henderson) ait marqué le but gagnant avec la passe décisive d'un Canadien français (Cournoyer) et celle d'un Italo-canadien (Esposito). Dans ce cas, la lentille à grand angle de la télévision a obscurci cette diversité au profit de l'unité.

Le discours de l'unité est élaboré dès le début de l'émission – tant sur la glace que dans la cabine de diffusion. Pour Hewitt, il était important que les Canadiens se rendent compte de l'importance de cette partie pour la fierté nationale. Ses premières paroles sont : « Ce soir, nous allons faire l'Histoire du hockey ». Le succès de l'équipe soviétique à ce point dans la série avait été une surprise pour la plupart des observateurs. Si cela avait vraiment secoué la foi de la nation en ce que pouvait signifier d'être canadien, il devait y avoir un moyen de trouver la victoire en cas de défaite (ce qui était encore une possibilité réaliste avant la Partie Huit). Conacher le fait habilement durant ses commentaires d'avant-match : « Équipe Canada, dans les dernières parties, a neutralisé l'avantage de conditionnement physique de l'équipe soviétique des parties précédentes par son style de jeu plus physique et ses mises en échec ». En une phrase, il réaffirme la valeur du style de jeu canadien (physique, mises en échec) et minimise l'une des forces de l'équipe soviétique (le conditionnement physique).⁶ Des efforts supplémentaires sont mis tout au long de l'émission pour réhabiliter la valeur du jeu « canadien ». Dans la deuxième période d'intermission, Syl Apps (un célèbre ancien joueur et commentateur de la série) déclare aux téléspectateurs à la maison que « tous les Canadiens peuvent être fiers de ces gars. Ils ont travaillé exceptionnellement fort ».

Sur la glace, le discours de l'unité est établi au moyen d'une démonstration de la diversité inclusive du Canada. Après les hymnes nationaux, les joueurs échangent des artefacts représentatifs de leurs nations. Il s'agit d'une

pratique courante dans tous les tournois internationaux de hockey sur glace. Tout d'abord, Charlie Hay, président de Hockey Canada, présente un totem à un officiel de hockey soviétique. Puis les Canadiens présentent aux joueurs soviétiques des chapeaux de « cowboy » blancs. Ces cérémonies communiquent des messages importants.

Les Canadiens se présentent avec des symboles culturels des Premières Nations et de l'Ouest canadien, symboles que le reste du monde est censé croire font partie d'une culture inclusive pancanadienne – en ignorant le fait qu'aucun Canadien autochtone ni de l'Ouest (à l'exception de Bobby Clarke qui venait de Flin Flon) ne porte l'uniforme d'Équipe Canada. Le rôle de la diffusion dans ces cérémonies est tout aussi important. L'émission « Hockey Night in Canada » (programmation régulière du samedi soir à CBC, commencée en 1952) diffusait rarement des cérémonies d'ouverture en saison régulière, étant donné que celles-ci étaient généralement orientées vers le public qui était présent. Mais le 28 septembre 1972, tous les symboles possibles de ce que cela signifiait d'être canadien ont été diffusés dans les foyers canadiens.

Le discours de l'unité est également évident dans les prises de vue fréquentes des 3000 partisans canadiens qui regardaient la partie en direct au Palais des sports à Moscou. Dryden se souvient d'eux scandant : « Da Da Canada. Niet, niet, Sov-i-et » et le *Globe and Mail* a signalé le lendemain de la Partie Huit que « les partisans avaient découvert leur propre nationalité à Moscou ». (Dryden et MacGregor, 1989, p. 211 ; cité dans Earle, 1995, p. 120). Earle note l'importance des partisans canadiens présents à la partie et leur impact à la maison, grâce à la diffusion de la partie : « crucialement, les spectateurs font tout à fait partie de l'action [...] ils sont à proximité de la surface de la patinoire. Cela sert à augmenter l'intensité des réactions de la foule, des réactions que les caméras et les micros – dans cet espace relativement restreint – peuvent facilement amplifier » (Earle, 1995, p. 110).

La séquence d'ouverture du jeu montre le contingent canadien, petit mais audible, scandant « go, Canada, go » pour passer par la suite à une prise de vue plus large des Moscovites, calmes, presque immobiles. Cette impression des partisans canadiens passionnés unis pour soutenir leur équipe est confirmée tout au long de l'émission. Hewitt note dès le début que les partisans canadiens étaient « surenthousiasmés » alors que pendant l'incident de Paris dans la première période, on peut clairement entendre chanter les spectateurs anglophones (des partisans vraisemblablement canadiens), « Rentrons chez nous ! » Durant la seconde intermission, Apps rend hommage aux Canadiens : « et les fans, vous n'avez jamais vu quelque chose comme les fans. Vous avez de véritables, réels fans canadiens ici ». Ludwig a ensuite noté que « ceci était, après tout, un test de la loyauté nationale » (Ludwig, 1972,

p. 171). Un autre élément de la deuxième intermission, avec les souvenirs de Moscou de Conacher en musique de fond, nous montre une prise de vue panoramique des partisans soviétiques calmes et la juxtapose à des Canadiens exubérants au moment où Conacher fait une remarque sur le fait « d'entendre 3000 Canadiens chanter « Ô Canada » comme il n'a jamais été chanté auparavant. Tout à coup, être canadien était un sentiment fantastique ».

La conclusion de l'émission, alors que la nation, soulagée suite au but gagnant de Henderson, demeure à l'écoute, a renforcé l'impression que l'unité avait été préservée. Hewitt, au-dessus des cris des partisans canadiens scandant « nous sommes numéro un », annonce que les joueurs canadiens avaient « montré leur esprit, leur capacité et tout le reste ». Henderson proclame que « nous avons toujours senti que nous étions les meilleurs joueurs de hockey et nous le sentons encore » et le joueur canadien Brad Park confirme que « nous pensons que le Canada est le plus grand pays du monde ».

DISCOURS DE L'INDIVIDUALISME

On peut dire que le hockey unifie le Canada, mais la société canadienne privilégie tout de même la diversité et l'individualisme, surtout lorsqu'on la contraste avec des images d'un ennemi contrôlé par l'État. Cette mentalité de Guerre froide a envahi la couverture télévisuelle de la série. Le style de jeu des deux équipes a renforcé les différences entre l'Union soviétique et le Canada, l'Orient contre l'Occident et a mis en évidence les distinctions entre ces deux sociétés. Comme Brian Kennedy le mentionne :

Les joueurs canadiens sur la glace avaient recouru à la manière occidentale de penser, qui favorisait les efforts de l'individu exerçant sa liberté, tandis que les Soviétiques dramatisaient leur mentalité collectiviste, la même qui conduisait leur économie et leur politique. (Kennedy, 2009, p. 53)

La supériorité dans le hockey et la compétence individuelle ont servi en tant que métaphore de tout ce qui rendait le Canada unique. Selon Gruneau et Whitson, le hockey représente « le triomphe des 'vertus canadiennes' – l'individualisme, le talent, et surtout, le caractère » – aidé par le fait que, comme le note Raymond Williams, la télévision met l'accent sur l'individu dans les sports d'équipe (Gruneau et Whitson, 1993, p. 263; Williams, 1989). La caméra qui se concentre sur le porteur de la rondelle contribue à placer les notions occidentales d'individualisme au-dessus de celles du jeu d'équipe. Ceci accorde également la permission aux

annonceurs d'ignorer le jeu physique brutal que les joueurs canadiens utilisaient comme moyen de ralentir l'équipe soviétique, plus rapide et en meilleure forme. Au Canada, les médias canadiens avaient critiqué ce style de jeu. Mais tant que cela se passait loin de la rondelle, où la caméra ne ne pouvait pas le filmer, ce style était convenable⁷.

À partir du moment où les téléspectateurs voient les équipes canadiennes et soviétiques pour la première fois, les différences physiques entre les deux équipes sont évidentes. Les Soviétiques semblent identiques, les mêmes casques portés par chaque joueur ajoutant à l'homogénéité. En revanche, les Canadiens ne portent pas de casques et, grâce à la mode de la chevelure longue et des favoris en 1972, la plupart d'entre eux sont uniques et reconnaissables par les spectateurs à la maison, qui avaient déjà vu ces joueurs à la télévision jouer pour leur équipe de la LNH et qui avaient suivi la Série. (Ironiquement, Henderson est le seul joueur canadien qui porte un casque).

L'accent mis sur la réussite individuelle continue tout au long de l'émission. Malgré les références à un style de hockey canadien, les commentateurs soulignent régulièrement le jeu des individus. Après le but d'Esposito en première période, Hewitt fait remarquer que le centre canadien est maintenant à égalité avec Henderson et Aleksandr Yakushev pour le premier rang des marqueurs de la Série. Dans une entrevue durant la deuxième intermission, App met en évidence le jeu d'Esposito et de Henderson, réservant une mention spéciale pour Ron Ellis et Bobby Clarke, et l'analyste Howie Meeker salue les efforts du gardien Ken Dryden. Ce style de commentaire a été également appliqué aux joueurs russes. Hewitt, bien conscient que les joueurs soviétiques se ressemblaient tous aux yeux des nombreux téléspectateurs canadiens, distingue Yakushev comme étant le meilleur joueur soviétique à plus d'une occasion.

Le discours de l'individualisme se manifeste aussi dans les commentaires en direct sur le style de jeu soviétique. Dès le début de la série, les Soviétiques avaient surpris les joueurs canadiens avec leur patinage rapide, leur capacité de passer la rondelle et leur pratique de pénétrer dans la zone d'opposition en effectuant des passes, plutôt que de recourir au style « dégager et rattraper » familier des Canadiens. De toute évidence, ce style était en partie responsable du succès inattendu des Soviétiques et a été salué par Apps pendant le deuxième entracte. Mais le plus souvent, les commentateurs Hewitt et Meeker ont cherché à dénigrer ce style, notant que les Soviétiques se passent trop la rondelle, afin de renforcer la domination du style canadien dans un jeu où l'excellence individuelle conduit au succès de l'équipe.

L'HÉRITAGE DE LA PARTIE HUIT

La Partie Huit a donné aux Canadiens la victoire de hockey qu'ils avaient prévu dès le début de la série. Mais, comme Ludwig l'observe, «ce qui est beaucoup plus important, c'est l'opportunité que cette série offre pour reconsidérer notre façon de penser le hockey, et nous-mêmes» (Ludwig, 1972, p. 27). Cette partie a encouragé les Canadiens à se considérer comme un pays unifié, une force homogène qui a relevé de manière héroïque le défi des Soviétiques. Tandis que William Kilbourn a noté (non sans problème) que le hockey «unit les Canadiens de tous les âges et classes, d'un océan à l'autre», c'est la participation active d'un agent de médiation tel que la télévision qui a aidé à construire ce pancanadianisme (Kilbourn, 1976, p. 237). Cela n'a jamais été plus vrai que le 28 septembre 1972. Puisqu'un Canadien sur deux a arrêté ce qu'il faisait pour écouter la Partie Huit, on a offert à chacun d'eux ce qui s'appellera plus tard le moment définitif (sportif) du Canada. Cette victoire dans un combat international a démontré la force intérieure d'un Canada uni grâce à l'excellence individuelle.

Bien que, comme le note Kennedy, «une série de parties de hockey a le pouvoir de créer une identité culturelle», l'importance de la diffusion dans la construction des significations de la Partie Huit ne devrait pas être ignorée (Kennedy, 2009, p. 47). La télévision «a magnifié l'importance du hockey comme expression du mode de vie canadien» (Rutherford, 1990, p. 254). En liant le hockey à la fierté canadienne, les annonceurs de la Partie Huit parlaient à un seul Canada. L'importance culturelle de la Partie Huit consiste en l'obscurcissement délibéré de la diversité du Canada et des divisions internes. Comme Earle l'indique, «les notions disparates de classe, d'ethnicité et de sexe ont été soudées en un rare moment au Canada» (Earle, 1995, p. 108). Le fait de regarder la partie et d'apprécier les messages des commentateurs signifiait que vous étiez réellement pancanadien.

RÉFÉRENCES

- Critcher, Chas. [1991] "Putting on the style: Aspects of recent English football." In Williams, John and Wagg, Stephen (Eds.). *British Football and Social Change: Getting into Europe*: 67-84. Leicester: Leicester University Press.
- Dick, Ernest. [2002] "Remembering September 1972." dans Howell, C. (Ed.). *Putting it on Ice, Volume II: Internationalizing Canada's Game*: 45-50. Halifax: Gorsebrook Research Institute, Saint Mary's University.
- Dryden, Ken and MacGregor, Roy. [1989] *Home Game: Hockey and Life in Canada*. Toronto: McClelland and Stewart.
- Dryden, Ken and Mulvoy, Mark. [1973] *Face-Off At The Summit*. Toronto: Little, Brown.
- Earle, Neil. [1995] "Hockey as Canadian Popular Culture: Team Canada 1972, Television and the Canadian Identity." *Journal of Canadian Studies*. 30: 107-123.
- Fisher, Douglas. [1972] "A hockey series that challenged Canadians' view of themselves." *International Perspectives*. 6: 13-20.
- Fiske, John and Hartley, John. [1978] *Reading Television*. London: Methuen & Co.
- Franks, C.E.S., Hawes, Michael, and Macintosh, Donald. [1988] "Sport and Canadian Diplomacy." *International Journal*. 43: 665-682.
- Gruneau, Richard and Whitson, David. [1993] *Hockey Night in Canada: Sport, Identities and Cultural Politics*. Toronto: Garamond Press.
- Kennedy, Brian. [2009] "Confronting a Compelling Other: The Summit Series and the Nostalgic (Trans)Formation of Canadian Identity." dans Andrew C. Holman, (Ed.). *Canada's Games: Hockey and Identity*. (Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press).
- Kilbourn, William. [1976] *The Toronto Book: An Anthology of Writings Past and Present*. Toronto: Macmillan of Canada.
- Ludwig, Jack. [1972] *Hockey Night in Moscow*. Toronto: McClelland and Stewart.
- Macintosh, Donald and Greenhorn, Donna. [1993] "Hockey Diplomacy and Canadian Foreign Policy." *Journal of Canadian Studies*, 28: 96-112.
- Morrison, Scott. [1989] *The Days Canada Stood Still: Canada vs USSR, 1972*. Toronto: McGraw-Hill Ryerson.
- Pevere, Geoff and Dymond, Greig. [1996] *Mondo Canuck: A Canadian Pop Culture Odyssey*. Toronto: Prentice Hall.
- Rutherford, Paul. [1990] *When Television Was Young: Primetime Canada, 1952-1967*. Toronto: University of Toronto Press.
- "September 1972: Game 8." [1998] Polygram Video.
- Sinden, Harry. [1973] *Hockey Showdown: The Canada-Russia Hockey Series*. Toronto: Paperjacks.
- Williams, Raymond. [1989] *Raymond Williams on Television: Selected Writings*. London: Routledge.

NOTES

- ¹ Les estimations des auditoires pour cette partie varient de 7,5 sur 21,8 millions de Canadiens (Dryden et MacGregor, 1989 : 212) à 12,5 millions (Pevee et Dymond, 1996 : 90). Comme Dryden et MacGregor l'observent : « La partie a été diffusée sur CBC et CTV. Le reste de la programmation s'est arrêté. La population du Canada en 1972 était de 21,8 millions. Ce jeudi après-midi, une journée de travail, 7,5 millions ont regardé la partie. Lorsque la partie a été diffusée une deuxième fois quelques heures plus tard, 5 millions de Canadiens l'ont regardé » (Dryden et MacGregor, 1989 : 212).
- ² Pour les analyses scientifiques de l'impact culturel de la Série du siècle, voir Dick, 2002; Earle, 1995; Gruneau et Whitson, 1993, et Kennedy, 2009. L'approche intellectuelle la plus commune de la série a été de l'analyser dans une optique de politique étrangère (voir par exemple Franks, Hawes, Macintosh et Greenhorn, 1993). Les récits de souvenirs personnels et les histoires populaires de la série sont beaucoup plus fréquents. Dans le premier cas, voir Dryden et Mulvoy, 1973, et Sinden, 1973. Pour le dernier, voir Ludwig, 1972, et Morrison, 1989. "September 1972" est l'un des nombreux documentaires produits au Canada sur la série.
- ³ Earle (1995 : 108) fait une observation similaire, notant que « c'est la série Canada-URSS de septembre 1972 qui propose un paradigme particulièrement utile pour une étude de 'notre jeu' à deux niveaux : d'abord, la série occasionne des réflexions sur le lien de la culture du grand passe-temps national, et d'autre part, la technologie électronique a été suffisamment développée en 1972 pour permettre une enquête assez soutenue dans certains de ses codes et structures ».
- ⁴ Voir Williams, 1989 : 21-24.
- ⁵ Ceci et toutes les citations ultérieures proviennent de la portion audio de la diffusion de la Partie Huit, tirée de "September 1972 : Game 8," Polygram Video, 1998.
- ⁶ Sur la question du « style de jeu » national, voir Critcher, 1991.
- ⁷ Au-delà d'un examen approfondi de la classe sociale et du sexe, il est intéressant de noter que John Fiske et John Hartley ont avancé un argument convaincant sur le rôle joué par la télévision et la lecture commentée en traduisant la violence par la gloire et la réussite, et en transformant le sport « dans une tentative de transformation de modes oraux (de la classe ouvrière) en modes littéraires (de la classe bourgeoise) » (Fiske et Hartley, 1978 : 145). En outre, Rutherford lie la nature physique et masculine du hockey sur glace au nationalisme, notant que « le sport correspondait à une image de la virilité au Canada » (Rutherford, 1990 : 248).

“HOW WE THINK ABOUT HOCKEY, AND OURSELVES”: TELEVISION, THE 1972 SUMMIT SERIES, AND THE CONSTRUCTION OF A PAN-CANADIAN IDENTITY

Russell Field is an Assistant Professor in the Faculty of Kinesiology and Recreation Management at the University of Manitoba, where he teaches and researches on sport history, sport sociology, and sport and film. A monograph exploring the identities and experiences of hockey spectators at Maple Leaf Gardens (Toronto) and Madison Square Garden in the 1920s and 1930s is currently being finalized.

On 28 September 1972, Moscow’s Luzhniki Sports Palace played host to the eighth and final game of the “Summit Series.” This ice hockey series was little known—both at the time as well as now—outside of Canada, the Soviet Union, and parts of the U.S. Nevertheless, this particular game produced a watershed moment in the history of Canadian sport and popular culture. Indeed, the entire series of eight matches overshadowed other important sporting moments for Canadians, including the tragic events at the Munich Olympics, which were concurrent with the Summit Series (and yet the two are rarely mentioned together in Canadian recollections of September 1972).

Hockey fans, players, and journalists had expected the series, played between the Soviet national team and an all star squad of Canadian born National Hockey League (NHL) players, to be the moment when Canada would reassert its international hockey dominance. For nearly twenty years the best Canadian hockey players, professionals in the NHL, had been denied the opportunity to play state funded Soviet teams, while those same Soviet teams had come to dominate weaker Canadian amateur teams in Olympic and world championship competitions. But, after seven games each team had won three times, with one tie, as the Soviets turned out to be much more competitive than had been expected by Canadian players and media. The focus of this article—Game Eight, as it has become colloquially known—was the deciding game in the series.

This analysis of Game Eight comprises the on-ice action and the television broadcast, as well as the ways in which these elements worked to construct and reinforce particular notions of Canadian identity. The broadcast was a technological feat: the satellite feed went from Moscow to Helsinki to London (where it was converted into a standard North American signal) to Nova Scotia before being beamed nationwide into Canadian homes. Both national networks (CBC and CTV) broadcasted the game and as many as 12.5 million Canadians stopped what they were doing to watch and listen as Foster Hewitt and colour commentator Brian Conacher described the action from Moscow.¹

PAN-CANADIANISM AND TELEVISION’S “WIDE-ANGLE” LENS

Given the popularity of this television event among Canadians, the Summit Series has received surprisingly little attention from sport scholars (Canadian or otherwise).² Nevertheless, if some artifacts of Canadian popular culture are lenses through which to view certain aspects of Canadian culture, Game Eight turns this notion on its head, operating as a “wide angle” lens, not highlighting a particular aspect of Canadian culture but presenting that culture as a homogeneous whole. This pan-Canadianism—the image of a unified Canada—is evident as we shall see in three discourses that run throughout Game Eight: contest, unity, and individualism.

In Game Eight this wide-angle lens works on two levels.³ There is the game being played on the ice, featuring players, coaches, fans, etc. In addition, viewers watched the game as presented by the broadcast. Cameras and microphones provided images and sounds of a small group of raucous Canadian fans juxtaposed against images of hundreds of quiet, well-mannered Muscovites captured in a single shot. Most often though the broadcast featured above-ice views that followed the movement of the puck – no doubt due to the camera positions available at Luzhniki arena. Similarly, it is not clear how much control Canadian producers had over the video feed of the Game Eight broadcast. The captions are in Russian and after the second Soviet goal, at 13:10 of the first period, viewers see the hand of someone inserting a new caption card in front of the live image. As a result, assumptions that ascribe the selection of video images to the Canadian broadcasters are difficult to support.

What the Canadian production team did control was the running commentary the audience received throughout the telecast from Hewitt and Conacher, as well as studio personnel such as Bill Good, Jr., and Howie Meeker. Appreciating Hewitt's participation in this broadcast – he had come out of retirement for the series – is crucial to understanding the power that this game had in reinforcing an image of one Canada. Fiske and Hartley have noted, in evaluating English football television analyst Jimmy Hill, that:

Television does not merely bring raw sport into our home, it uses sport as a code to converse with us about aspects of our individual/cultural values. But we do not only participate by proxy, for the evaluative comments of Jimmy Hill require us to make a crucial shift of viewpoint to evaluator [...] Our shift from participant to judge is crucial in the cultural role of the programme (Fiske and Hartley, 1978, p. 144).

Nowhere is the importance of the mediator more evident than in a sport, for example, such as figure skating where casual viewers may be (or at least believe themselves to be) unable to evaluate the performances they view. But even with hockey broadcasts in Canada, where the game is presumed to be well understood by the audience, television personalities play a role.

In Game Eight, viewers needed Hewitt and Conacher to do more than identify Soviet players who were, quite literally, foreign to them. They needed assistance establishing the binaries that they had come to expect in sporting contests and that would play such a pivotal role in defining what Game Eight would come to mean: good versus bad, right versus wrong, justice versus injustice, West versus East, us versus them.

DISCOURSE OF CONTEST

From the beginning, Game Eight, indeed the entire series, was about contest and rivalry—the quality and style of our hockey against theirs. As journalist Jack Ludwig noted in his account of the pre-series hype (in Canada, at any rate), “here, finally, were the two greatest fighters in the world, each at his best fighting age and weight, come together to settle it all” (Ludwig, 1972, p. 30). The importance of this “fight” was not lost on the players either. Ken Dryden, Team Canada's goaltender in Game Eight, recalls the players' perspective on the series: “as far as the vast majority of Canadians are concerned, this series was not conceived in brotherhood and understanding, but as a means of putting down the Russians and asserting our claim to hockey supremacy” (Dryden and Mulvoy, 1973, p. 65).

This element of contest, even conflict, has often been linked in sports to symbols of nationalism and patriotism.⁴ Indeed, Gruneau and Whitson argue that “sports have provided highly compelling dramatizations of mythical national qualities and occasions for the public assertion of ‘us’ against ‘them’” (Gruneau and Whitson, 1993, p. 267). Yet sports television broadcasts often claim to play a neutral role and highlight achievement, rather than conflict. Fiske and Hartley though are quick to point out: “The programme's emphasis on achievement must not blind us to the fact that the achievement results from conflict” (Fiske and Hartley, 1978, p. 145). And so it was in Game Eight, as the drama and tension of the moment quickly stripped away any pretension that the broadcast would focus solely on achievements on the ice.

The pre-game portion of Game Eight, both the on-ice ceremonies and commentary from the television experts, established the discourse of contest. The broadcast begins with Bill Good, Jr., announcing, “Team Canada versus the Soviet Union. The series of a lifetime and this is the final and deciding game.”⁵ Theme music, including a few bars of both national anthems, then heralds the beginning of the telecast. This us versus them binary is played out again when the two teams line up on the blue lines facing one another and the anthems are played in full. The message here is clear. This is a battle, a struggle, but not an individual or personal struggle between teams of twenty men: the anthems raise this to a battle between nations.

The us versus them mentality is exposed early in the first period, both by broadcasters and by Canadian players, as penalties are called against Team Canada. When the first penalty is called, Hewitt announces, “That was a real dive there [...] The Soviet player took quite a spill there, even though Bill White hardly touched him.” Hewitt recounts Team Canada's fears about the quality of the officiating, giving sanction to us versus them. Thirty-six seconds later, Hewitt's incredulous voice announces another penalty, this time to Peter Mahovlich. On screen,

viewers watch Mahovlich slam the penalty box door and scream at the officials. Hewitt and Conacher remain silent on this behaviour.

Commentators choosing not to remark on what might be deemed the negative behaviour of Canadians occurring on-screen for all to see is a device used throughout the broadcast that informs the discourse of contest. Three incidents—a penalty to Canadian player Jean-Paul Parise in the first period, an off-ice incident involving Canadian hockey official Alan Eagleson in the third period, and the game-winning goal—illustrate this point.

The penalty call on Parise is one of the defining moments of the broadcast. The Canadian forward reacts by charging at the referee and swinging his stick at the official's head, missing intentionally. Conacher, in a moment of absurd understatement, observes that Parise “is somewhat incensed” and that “he has no respect for the referees.” Conacher's tone of voice suggests that this is exactly the right attitude to have, especially when the referee's decisions are jeopardizing Canada's chances to win the game. This is the overriding theme as order is restored on the ice and Hewitt notes: “I'm afraid this kind of officiating is going to cause more than one incident before this game is over.” Back home Canadians can rest easy; apparently the referee is to blame for Parise's behaviour.

In the third period, Eagleson is dragged across the ice—after an off-ice incident not seen by television viewers—to the Canadian bench. This moment has subsequently become an important element of the mythology surrounding Game Eight in Canadian popular culture: as Eagleson stormed towards the goal judge to protest a decision, he was intercepted by Soviet police, which prompted the intervention of Canadian player Peter Mahovlich, who dragged Eagleson over the rink boards and on to the ice. On their way across the ice back to the Canadian bench, Eagleson and two other Canadian officials make obscene gestures to the crowd. Ludwig leaps upon the nationalist appeal of Team Canada rescuing their leader: “In two seconds twenty other Team Canada players were out there showing Canada too had forms of solidarity” (Ludwig, 1972, p. 174).

Even in the aftermath of Canada's moment of glory—Paul Henderson's winning goal with 34 seconds remaining in the third period—a player on the Canadian bench can clearly be seen turning his head towards the crowd and yelling “fuck you” (along with accompanying physical gestures) to whomever could hear and understand him. (The player was Bill Goldsworthy who was not in the lineup for Game Eight, but sat on the bench in street clothes.) None of these actions merited comment from the announcers, thereby labeling them as acceptable and necessary if Canada were to prevail.

DISCOURSE OF UNITY

To succeed in this us versus them contest, Canada (us) had to be united. Elements of Canadian diversity could be celebrated, provided that unity was preserved, and preserving unity meant sustaining our national identity. Ice hockey was, after all, Canada's game. Rutherford calls this “the special mystique of hockey. Hockey liked to present itself as a rough, tough game of speed and skill. It was *the* Canadian game because we had created it, our players dominated the sport, and we remained ‘the world's best’” (Rutherford, 1990, p. 248). While Ludwig at the time sounded the nationalist alarm – “The Ukraine and some of the USA's farm states and perhaps Argentina can grow wheat as good as ours, but one thing we believed they'd never grow—even with the help of our own seeding—was hockey players good enough to play in the NHL” (Ludwig, 1972, p. 15) – a discourse of unity is repeated throughout Game Eight.

Less than two years removed from the FLQ-inspired “October Crisis” and in an era of heightened Quebec nationalism, no mention is made during Game Eight of the varied ethnic roots of the Canadian players. These differences are partially obscured by the self-effacing uniform of Team Canada. As Earle remarks: “The team's name—‘Team Canada’—was rife with meaning, cast in a form that would be easily translatable into both French and English, thus fitting the bilingual ethos of the times” (Earle, 1995, p. 114). Indeed the 1970s in Canada began with national debates about bilingualism and biculturalism—in acknowledgement of the country's two “founding” European “races,” French and English—and ended with expanded attempts to promote a multicultural society in recognition of the impact that immigration was having on Canadian society. So it is ironic, but not unexpected, that no comment is made by the broadcasters (or has subsequently been made) that an English-Canadian (Henderson) scores the game-winning goal with assists from a French-Canadian (Cournoyer) and an Italian-Canadian (Esposito). In this instance, television's wide-angle lens obscures such diversity in the interests of unity.

The discourse of unity is established at the outset of the telecast—both on the ice and in the broadcast booth. For Hewitt, it was important that Canadians realize the significance of this game for national pride. His first words are: “Tonight we are making hockey history.” The success of the Soviet team to this point in the series had come as a surprise to most observers. If this really had shaken the nation's faith in what it meant to be Canadian, there had to be a way to find victory in the event of defeat (which was still a realistic possibility before Game Eight). Conacher did this ably during his pre-game comments: “Team Canada in the past few games has neutralized any conditioning

advantage the Soviet team may have had in the earlier games through a close checking, physical style of play." In one sentence he reaffirms the value of the Canadian style of play (close checking, physical) and downplays a strength of the Soviet team (conditioning).⁶ Additional efforts are made throughout the telecast to rehabilitate the value of the "Canadian" game. In the second period intermission, Syl Apps (a famous former player and commentator during this series) tells viewers at home that "everybody in Canada can be really proud of these fellas. They've worked exceptionally hard."

On the ice, the discourse of unity is established through a demonstration of Canada's inclusive diversity. After the playing of the national anthems, players exchange artifacts representative of their nations. This is standard practice before all international ice hockey matches. First, Charlie Hay, president of Hockey Canada, presents a totem pole to a Soviet hockey official. Then the Canadians present Soviet players with white "cowboy" hats. These ceremonies communicate important messages. Canadians are shown symbols of the First Nations and Western Canadian cultures that the rest of the world is given to believe are part of an inclusive pan Canadian culture – ignoring the fact that no aboriginal Canadians nor Western Canadians (with the exception of Flin Flon's Bobby Clarke) were in uniform for Team Canada. The role of the broadcast in these ceremonies is equally important. The average regular-season "Hockey Night in Canada" broadcast (CBC's weekly Saturday night telecasts, begun in 1952) would rarely air pre game ceremonies, since these are typically directed towards the live audience. But on 28 September 1972, all possible symbols of what it meant to be Canadian were broadcast into Canadian homes.

The discourse of unity is also evident in the frequent shots of the 3,000 Canadian fans watching the game live at the Luzhniki Sports Palace. Dryden remembers them chanting "Da Da Ca-na-da. Nyet, Nyet, Sov-i-et" and the *Globe and Mail* newspaper reported the day after Game Eight that it was "[t]he fans who discovered their own nationality in Moscow." (Dryden and MacGregor, 1989, p. 211; cited in Earle, 1995, p. 120.) Earle notes the importance of the Canadian fans present at the game and their impact, thanks to the broadcast, at home: "Crucially the spectators are very much part of the action [...] they are close to the ice surface. This serves to heighten the intensity of crowd reactions, reactions which the cameras and microphones—in that relatively small space—can easily amplify" (Earle, 1995, p. 110).

The opening footage of the game shows the small, but audible Canadian contingent chanting "go, Canada, go" before it pans to a wider shot of calmer, almost motionless, Muscovites. This impression of impassioned Canadian fans

united in support of their team is confirmed throughout the broadcast. Hewitt notes early on that the Canadian fans were "whooping it up," while during the Parise incident in the first period, English-speaking spectators (presumably Canadian fans) can clearly be heard chanting, "Let's go home!" The second period intermission included a tribute to the Canadians from Apps: "And the fans, you've never seen anything like the fans. You've got really, truly Canadian fans over here." Ludwig noted afterwards that "this, after all, was the test of national loyalty" (Ludwig, 1972, p. 171). Another second intermission feature, on Conacher's memories of Moscow, uses a crowd shot panning from calm Soviets to exuberant Canadians as Conacher remarks on "hearing 3,000 Canadians sing 'O Canada' like it's never been sung before. Suddenly to be Canadian was a great feeling."

The conclusion of the broadcast, as a relieved nation remained tuned in after Henderson's winning goal, reinforced that unity had been preserved. Hewitt announced, over the strains of Canadian fans chanting "we're number one," that the Canadian players had "showed their spirit, their ability, and everything else." Henderson proclaimed that "we always felt we were the best hockey players and we still do," and fellow Canadian player Brad Park confirmed that "we think that Canada is the greatest country in the world."

DISCOURSE OF INDIVIDUALISM

Hockey might unify Canada, but Canadian society still privileged diversity and individualism, especially when contrasted with images of a state-controlled foe. This Cold War mentality pervaded television coverage of the series. The two teams' styles of play emphasized the differences between the Soviet Union and Canada, East versus West, and highlighted the distinctions between these two societies. As Brian Kennedy observes:

The Canadian players were resorting on the ice to the Western way of thinking, which prized the efforts of the individual exercising his freedom, whereas the Soviets were dramatizing their collectivist mentality, the same one that drove their economy and politics (Kennedy, 2009, p. 53).

Hockey superiority and individual skill served as a metaphor for all that made Canada unique. According to Gruneau and Whitson, hockey represents "the triumph of 'Canadian virtues'—individualism, flair, and most of all, character" aided by the fact that, as Raymond Williams notes, television emphasizes the individual in team sports (Gruneau and Whitson, 1993, p. 263; Williams, 1989). The camera's focus on the puck carrier helped to place Western

notions of individualism above team play. It also granted the announcers permission during the series to ignore the rough, physical play that Canadian players had hit upon as the way to slow down the faster, better-conditioned Soviet team. Back home, the Canadian media was criticizing this style of play. But as long as it happened away from the puck, where the camera would never catch it, all was fine.⁷

From the moment that viewers first see the Canadian and Soviet teams, the physical differences between the two clubs are readily apparent. The Soviets look identical, with the helmets that every player is wearing only heightening the homogeneity. In contrast, the Canadians are not wearing helmets and, thanks to the lengthy hair and sideburns fashionable in 1972, most of them are unique and recognizable to the viewers at home—many of whom would have also seen the players on television playing for their NHL clubs—who have followed the series. (Ironically, Henderson is the only Canadian player wearing a helmet.)

The focus on individual achievement continues throughout the broadcast. Despite references to a Canadian style of hockey, the commentators regularly highlight the play of individuals. After Esposito's first period goal, Hewitt points out that the Canadian centre is now tied with Henderson and Aleksandr Yakushev for the series scoring lead; in a second intermission interview, Apps highlights out the play of Esposito and Henderson, and reserves special mention for Ron Ellis and Bobby Clarke; and analyst Howie Meeker praises the efforts of goaltender Ken Dryden. This style of broadcasting was also applied to the Russian players. Hewitt, well aware that the Soviet players looked the same to many Canadian viewers, singles out Yakushev as the best Soviet player on more than one occasion.

The discourse of individualism is also evident in on-air comments about the Soviet style of play. From the beginning of the series, the Soviets had surprised the Canadian players with their skating speed, passing ability, and practice of entering the opposition zone by passing, rather than the “dump-and-chase” style familiar to Canadians. Clearly this style was partly responsible for the unexpected Soviet success and was praised by Apps during the second intermission. But more often than not, commentators such as Hewitt and Meeker sought to denigrate this style—noting that the Soviets pass the puck too much—to reinforce the dominance of the Canadian style of play where individual excellence resulted in team success.

THE LEGACY OF GAME EIGHT

Game Eight provided Canadians with the hockey victory they had expected at the outset of the series. But, as Ludwig observes, “much more important is the opportunity the series [...] offers us to reconsider how we think about hockey, and ourselves” (Ludwig, 1972, p. 27). This game encouraged Canadians to think of themselves as a unified, homogeneous force, heroically turning back the Soviet challenge. While William Kilbourn has noted (not unproblematically) that hockey “unites Canadians of all ages and classes, from coast to coast,” it is the active participation of a mediating agent such as television that helps to construct this pan-Canadianism (Kilbourn, 1976, p. 237). On no day was this more true than 28 September 1972. As one out of every two Canadians stopped what they were doing to tune in to Game Eight, they were treated to what they would later be told was Canada's defining (sporting) moment. Victory in an international contest had demonstrated the domestic strength of a unified Canada through individual excellence.

While, as Kennedy notes, “a series of hockey games has the power to create a cultural identity,” the importance of the broadcast in constructing the meanings of Game Eight should not be ignored (Kennedy, 2009, p. 47). Television “magnified the significance of hockey as an expression of Canada's way of life” (Rutherford, 1990, p. 254). In connecting hockey to Canadian pride, the broadcasters of Game Eight were speaking to one Canada. The cultural significance of Game Eight is that it consciously obscures Canada's diversity and internal divisions. As Earle suggests, “disparate notions of class, ethnicity and gender were welded into a rare Canadian moment” (Earle, 1995, p. 108). To watch the game and appreciate the telecast's messages meant that you were truly pan-Canadian.

REFERENCES

- Critcher, Chas. [1991] “Putting on the style: Aspects of recent English football.” In Williams, John and Wagg, Stephen (Eds.). *British Football and Social Change: Getting into Europe*: 67-84. Leicester: Leicester University Press.
- Dick, Ernest. [2002] “Remembering September 1972.” dans Howell, C. (Ed.). *Putting it on Ice, Volume II: Internationalizing Canada's Game*: 45-50. Halifax: Gorsebrook Research Institute, Saint Mary's University.
- Dryden, Ken and MacGregor, Roy. [1989] *Home Game: Hockey and Life in Canada*. Toronto: McClelland and Stewart.

Dryden, Ken and Mulvoy, Mark. [1973] *Face-Off At The Summit*. Toronto: Little, Brown.

Earle, Neil. [1995] "Hockey as Canadian Popular Culture: Team Canada 1972, Television and the Canadian Identity." *Journal of Canadian Studies*. 30: 107-123.

Fisher, Douglas. [1972] "A hockey series that challenged Canadians' view of themselves." *International Perspectives*. 6: 13-20.

Fiske, John and Hartley, John. [1978] *Reading Television*. London: Methuen & Co.

Franks, C.E.S., Hawes, Michael, and Macintosh, Donald. [1988] "Sport and Canadian Diplomacy." *International Journal*. 43: 665-682.

Gruneau, Richard and Whitson, David. [1993] *Hockey Night in Canada: Sport, Identities and Cultural Politics*. Toronto: Garamond Press.

Kennedy, Brian. [2009] "Confronting a Compelling Other: The Summit Series and the Nostalgic (Trans)Formation of Canadian Identity." dans Andrew C. Holman, (Ed.). *Canada's Games: Hockey and Identity*. (Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press).

Kilbourn, William. [1976] *The Toronto Book: An Anthology of Writings Past and Present*. Toronto: Macmillan of Canada.

Ludwig, Jack. [1972] *Hockey Night in Moscow*. Toronto: McClelland and Stewart.

Macintosh, Donald and Greenhorn, Donna. [1993] "Hockey Diplomacy and Canadian Foreign Policy." *Journal of Canadian Studies*, 28: 96-112.

Morrison, Scott. [1989] *The Days Canada Stood Still: Canada vs USSR, 1972*. Toronto: McGraw-Hill Ryerson.

Pevere, Geoff and Dymond, Greig. [1996] *Mondo Canuck: A Canadian Pop Culture Odyssey*. Toronto: Prentice Hall.

Rutherford, Paul. [1990] *When Television Was Young: Primetime Canada, 1952-1967*. Toronto: University of Toronto Press.

"September 1972: Game 8." [1998] Polygram Video.

Sinden, Harry. [1973] *Hockey Showdown: The Canada-Russia Hockey Series*. Toronto: Paperjacks.

Williams, Raymond. [1989] *Raymond Williams on Television: Selected Writings*. London: Routledge.

NOTES

¹ Audience estimates for this game vary from 7.5 million out of 21.8 million Canadians (Dryden and MacGregor, 1989: 212) to 12.5 million (Pevere and Dymond, 1996: 90). As Dryden and MacGregor observe: "The game was broadcast on both CBC and CTV. All other programming came to a stop. Canada's population in 1972 was 21.8 million. On this Thursday afternoon, a work day, 7.5 million watched. When the game was repeated a few hours later, 5 million watched" (Dryden and MacGregor, 1989: 212).

² For scholarly examinations of the cultural impact of the Summit Series, see Dick, 2002; Earle, 1995; Gruneau and Whitson, 1993; and Kennedy, 2009. The most common intellectual approach to the series has been to view it within the rubric of foreign policy (e.g., Franks, Hawes, Macintosh, 1988, and Macintosh and Greenhorn, 1993). Memoirs and popular histories of the series are far more common. For the former, see Dryden and Mulvoy, 1973, and Sinden, 1973. For the latter, see Ludwig, 1972, and Morrison, 1989. "September 1972" is only one of a number of Canadian-produced documentaries about the series.

³ Earle (1995: 108) makes a similar observation, noting that "it is the Canada-Soviet Series of September 1972 that offers an especially useful paradigm for a study of 'our game' on two levels: first, the series occasions reflection on the cultural nexus of the great national pastime; and second, electronic technology was sufficiently developed by 1972 to allow a fairly sustained probe into some of the its codes and structures."

⁴ See Williams, 1989: 21-24.

⁵ This and all subsequent quotations from the audio portion of the Game Eight broadcast are taken from "September 1972: Game 8," Polygram Video, 1998.

⁶ On the issue of a national "style of play," see Critcher, 1991.

⁷ Beyond an extensive consideration of social class and gender, it is worth noting that John Fiske and John Hartley put forward a compelling argument about the role that television and commentary play in translating violence into glory and achievement, and turning sport "into an attempted transformation of oral (working-class) modes into literate (bourgeois) ones" (Fiske and Hartley, 1978: 145). Furthermore, Rutherford ties ice hockey's physical and masculine nature to nationalism, noting that "the game fitted an image of Canadian manhood" (Rutherford, 1990: 248).

RÉALISER LE PAYS

Le livre de **Roy MacSkimming** *Cold War: The Amazing Canada-Soviet Hockey Series of 1972* a été re-publié sous forme de ebook par Greystone Books, ainsi que sa biographie non autorisée de Gordie Howe, *Gordie: A Hockey Legend*. MacSkimming est également l'auteur des romans sur les Premiers Ministres *Macdonald* et *Laurier in Love* (Thomas Allen).

L'image iconique que nous adorons revisiter : les bras en l'air, le visage rayonnant de joie, Paul Henderson qui saute dans les bras de son co-équipier Yvan Cournoyer après avoir marqué le «but du siècle».

Quarante ans ont passé, et nous nous complaisons encore avec ce triomphe de dernière minute contre l'Union Soviétique en 1972. Mais nous reconnaissons plus gracieusement notre marge de victoire très mince. Nous apprécions aussi le jeu brillant des Soviétiques, les profonds changements que la Série a engendré dans le sport, et – inévitablement, étant donné l'importance du hockey pour les Canadiens – comment cette dernière a changé le pays.

Cournoyer lui-même avait prononcé une phrase mémorable en évoquant la signification de la Série pour les Canadiens. Lorsque j'ai interviewé l'ailier droit vedette des Canadiens de Montréal pour mon livre : *Cold War: The Amazing Canada-Soviet Hockey Series of 1972*, il a décrit la série comme ayant eu une plus grande importance que le saint Graal du hockey qu'est la Coupe Stanley : «La Coupe Stanley c'est quelque chose dont tu rêves toute ta vie et lorsque tu la gagnes pour la première fois, c'est comme un rêve devenu réalité. Mais en '72, c'était comme si le pays au complet se réalisait».

Rien n'exprime mieux l'influence de la série. C'était notre opportunité tant attendue de professer une foi centrale en notre identité nationale, que peu importe ce que nous pouvions être, nous étions les meilleurs au sport que nous avons inventé.

La réalité, en fait, était beaucoup plus difficile, complexe et d'une portée considérable. Alors que le drame atteignait des sommets insupportables durant le mois de septembre 1972, ce n'était pas seulement nos joueurs qui étaient mis au défi : notre compréhension de soi en tant que Canadiens était en jeu et nous devions confronter nos propres vanités et vulnérabilités. Ce que nous avons appris nous a aidés à grandir.

Avant 72, nous étions offensés que le Canada ne pouvait envoyer ses meilleurs joueurs pour participer aux Olympiques ou aux championnats mondiaux. La définition douteuse de la Ligue internationale de hockey sur glace de ce qui constituait l'amateurisme empêchait les joueurs de la Ligue nationale de hockey de prendre part aux championnats internationaux, mais elle permettait

toutefois aux Soviétiques de jouer à temps plein pour l'état, faisant d'eux d'éternels champions du monde. Les Canadiens en avaient marre de l'hypocrisie. Un sondage national effectué par le supplément *Weekend Magazine* en 1969 démontrait que 99% des répondants désiraient une confrontation entre les Soviétiques et la LNH.

Le gouvernement fédéral encourageait l'idée. Le ministère des Affaires étrangères poursuivait une «diplomatie du hockey» comme partie intégrante de la politique du Premier ministre Trudeau pour de meilleures relations avec l'URSS. Dans un échange de visites avec le Premier ministre soviétique Alexei Kosygin en 1971, Trudeau a soulevé la question d'une compétition de hockey entre les deux pays. Peu de temps après, le deuxième secrétaire à l'ambassade canadienne de Moscou, Gary Smith, alors dans les premiers stades d'une carrière diplomatique distinguée, a capté des signaux dans le journal d'état *Izvestia* que les Russes étaient enfin prêts à compétitionner avec la LNH. Des pourparlers officiels s'ensuivirent, résultant en une entente de tenir une série de 'parties amicales,' quatre dans chaque pays, présentant les 'meilleurs contre les meilleurs'. Aucune coupe n'était en jeu : simplement le symbole mondial de la suprématie du hockey.

Comme si les enjeux n'étaient pas assez énormes, les Canadiens ont ajouté un tout autre niveau de signification aux séries. Dans la frénésie de spéculation menant à la partie d'ouverture de la série, les équipes en sont venues à symboliser les systèmes politiques incompatibles de leurs sociétés respectives. Nos hommes étaient des individualistes robustes, indépendants et entrepreneurs.

Leurs hommes étaient des robots programmés, des rouages dans la machine communiste, version hockey. À un niveau primal, irraisonné, nous croyions que la victoire canadienne allait prouver non seulement la supériorité de notre jeu mais aussi de notre mode de vie.

Nous nous sommes permis quelques anxiétés. Parce que la saison de la LNH n'avait pas encore commencé, Équipe Canada devait se mettre en forme, tandis que les Soviétiques s'étaient entraînés toute l'année. Et puis Bobby Orr et Bobby Hull, considérés par beaucoup comme les meilleurs joueurs du Canada, ainsi que l'architecte de l'équipe soviétique, Anatoly Tarasov, ont été mis de côté.

Orr parce qu'il était blessé, Hull car la LNH a utilisé son pouvoir de veto contre sa participation suite à sa décision d'aller jouer pour l'Association mondiale de hockey.

Tout de même, la grande majorité des « experts » avaient choisi le Canada comme gagnant évident. Plusieurs prédisaient huit parties faciles, une attente qui ne laissait aucune place à l'erreur ou à la surprise.

Nous *devions* gagner. Quelle autre alternative y avait-il ?

Tandis que les Soviétiques prenaient place sur la patinoire du Forum de Montréal, portant leur casque rouge de cosmonaute, le visage impassible, avec des noms imprononçables, ils ressemblaient en effet à des robots. C'était un moment grisant : les deux superpuissances mondiales du hockey se confrontaient pour la première fois. Les Canadiens, la tête à découvert, les cheveux longs au vent, ont marqué deux buts sans tarder et le dénouement prévu semblait assuré. Quelques moments plus tard, nous avons découvert à quel point les Soviétiques pouvaient marquer. Loin d'être enrégimentés et prévisibles, leur style était rapide, furieux et créatif, un bon 'match' pour le hockey offensif des Canadiens de Montréal à son meilleur. Nous avons rapidement appris à prononcer : Valery Kharlamov, Alexander Yakushev, Vladislav Tretiak.

Lorsque la première partie pris fin miséricordieusement, une brume épaisse, faite des cendres de l'invincibilité de la LNH, est montée de la patinoire : le résultat au tableau indiquait Union Soviétique (7) et Canada (3). Foster Hewitt, personnalité-radio, répétait le résultat sans arrêt pour l'énorme audience qui écoutait, comme s'il était incapable de croire ce qu'il décrivait, d'un jeu incroyable à l'autre.

Écroulés devant leur téléviseur, les Canadiens vivaient un traumatisme collectif. La prise de conscience qu'on pouvait perdre amenait des possibilités redoutables. Un mythe national allait périr. Le système communiste, bien que symboliquement, triompherait. Soudainement, une série de 'parties amicales' préfigurait le paroxysme longtemps redouté de la Guerre froide.

Un missile balistique soviétique intercontinental avait explosé en plein cœur de Montréal.

Les Canadiens n'ont pas répondu à la défaite avec l'esprit poli et modéré correspondant au stéréotype national. On agonisait. On désespérait. On rageait. L'entraîneur de l'équipe canadienne, Harry Sinden, l'a dit le mieux : « Un petit morceau de chacun d'entre nous est mort aujourd'hui ».

Le processus de deuil a commencé avec incrédulité, mais a rapidement tourné à la honte et la colère. Les mêmes médias qui avaient prédit la victoire facile reflétaient l'humeur noire du public. La *Montreal Gazette* a écrit au sujet de « l'arrogance » et de « l'humiliation » de l'équipe canadienne. Le titre dans *Dimanche-Matin* affichait

« Le Canada humilié 7-3 ». Le *Globe & Mail* l'a qualifié « d'un résultat choquant, incroyable » et le chroniqueur sportif *Globe* Dick Beddoes a demandé : « Est-ce que la Ligue nationale de hockey était une fraude durant toutes ces années ? »

Beddoes avait au moins la sincérité d'assumer ses paroles. Ayant juré que si les Soviétiques gagnaient une seule partie, il « mangerait sa chronique à midi pile dans un bol de borscht », il s'est mis à table sur les escaliers du consulat soviétique de Toronto.

Malgré une victoire canadienne à la deuxième partie au Maple Leaf Gardens – sans doute la partie la plus importante psychologiquement parlant, car il s'est avéré très tôt que l'équipe canadienne pouvait battre les Soviétiques – et une partie nulle lors de la troisième partie à Winnipeg, la désillusion de la population a atteint son apogée à la quatrième joute : une perte humiliante de 5-3 à Vancouver. Des huées pleuvaient sur la tête des joueurs canadiens, inspirant le capitaine Phil Esposito à défendre passionnément l'effort de son équipe, baigné de sueur, à la télévision nationale – l'un des grands morceaux de rhétorique spontanée de l'histoire canadienne.

Lorsqu'Équipe Canada a quitté le pays pour se préparer à la seconde moitié de la série dans l'URSS, presque personne ne s'est pointé à l'aéroport pour leur dire au revoir. Les joueurs sentaient que leur pays les avait abandonnés. Les huées avaient été assez horribles – le gardien substitut Eddie Johnston l'avait comparé à huer sa propre armée en temps de guerre. Mais les joueurs étaient dérouterés et blessés par le mépris continuellement exprimé envers eux dans les médias. Ils avaient intériorisé les attentes du public d'être les représentants de leur nation, de leur tradition de hockey, de leur idéologie politique : Esposito dira plus tard qu'il « aurait tué pour gagner ». Et maintenant, ils savaient mieux que quiconque à quel point les Russes étaient exceptionnels et qu'un grand défi les attendait. Pourtant, de nombreux Canadiens ne pouvait que blâmer l'équipe canadienne pour la perte de leurs illusions : un blocage émotionnel reflétant mal la maturité du pays.

Pendant la pause de la mi-série, les joueurs ont dû reconstruire leur confiance. Ils ont joué deux joutes d'exhibition à Stockholm contre l'équipe nationale suédoise, remportant une victoire et un match nul, ce qui leur a donné un avant-goût de la grande surface de glace internationale et des arbitres hostiles auxquels ils allaient faire face à Moscou. Loin des projecteurs des médias canadiens, les joueurs ont confronté leur situation existentielle et formé une équipe unie. Demandez à n'importe quel membre d'Équipe Canada, il pourra identifier le moment où cette collection d'individus disparates provenant de différentes équipes de la LNH ont mis leurs rivalités de côté pour bâtir une conviction partagée : ils ne pouvaient compter sur

personne mis à part leurs coéquipiers. Comme Ron Ellis, joueurs des Maple Leafs de Toronto, l'a dit, en référence à l'entourage d'Équipe Canada, ils étaient « cinquante contre le monde ».

À la maison, de nombreux Canadiens ont eu du mal à garder la foi. Il était difficile de croire qu'une équipe avec une seule victoire à domicile pourrait gagner trois parties sur quatre sur la glace ennemie : c'était le défi auquel devait maintenant faire face Équipe Canada. Pourtant, Cournoyer, Esposito, Henderson, Serge Savard, et tout autre membre de l'équipe, croyaient tous pouvoir relever ce défi. Ils y ont toujours cru, même après avoir perdu le premier match à Moscou 5-4 – une défaite crève-cœur après que le Canada ait perdu une avance de 4-1.

Or, dans la position peu enviable d'avoir besoin de gagner chacun des matchs restants, Équipe Canada avait besoin de toute la foi possible : la foi de Henderson qui s'est encouragé : « On se dit : 'On ne va pas perdre' », ou Cournoyer, qui a cru que c'était la peur saisissante de perdre, de rentrer chez soi et faire face à la colère de leurs compatriotes, qui a aidé Équipe Canada à réaliser ce miracle. Toute l'équipe partageait l'espoir de ce miracle et l'ineffable Henderson l'a atteint en marquant le but gagnant durant les parties six, sept et huit.

La moitié russe de la série a eu plusieurs moments comiques. L'équipe canadienne était obsédée par l'idée que le KGB avait mis leurs chambres d'hôtel sous écoute, avait volé leurs approvisionnements de bifteck et de bière du Canada et était responsable pour les appels téléphoniques mystérieux dans les chambres au milieu de la nuit. Il y a eu des moments tristes aussi : Bobby Clarke, qui avait joué solidement sur la ligne avec Henderson et Ellis, a délibérément fracturé la cheville de Kharlamov; Jean-Paul Parise a menacé un arbitre avec son bâton; Alan Eagleson, qui avait contribué à rallier l'estime de soi des joueurs dans son rôle de chef d'équipe, a bousculé des soldats soviétiques près de la patinoire et a fait un signe obscène à la foule.

Au bout du compte, ces choses ont été presque oubliées dans l'épiphanie du but de Henderson avec 34 secondes restant dans la série. Du point de vue canadien, une catastrophe avait été évitée, la justice rendue. Nous avions à nouveau la foi. Nonobstant les doutes antérieurs, la nation entière avait cessé de travailler pour regarder la partie finale et était maintenant folle de joie. Il y avait autre chose qui se passait, toutefois.

Des millions de Russes et de Nord-Américains ont regardé les huit parties à la télévision, ce qui leur a permis de jeter un regard sur la société de l'autre, une occasion rare. Les deux peuples ont partagé l'expérience de côtoyer l'ennemi dans un face à face : ils n'ont pas vu de missiles nucléaires, simplement d'autres êtres humains se consacrant, comme eux, au hockey. La détente a pris plusieurs formes : la série de '72 était l'une d'elles.

La foule est aussi devenue une partie intégrale du drame. Au Canada, les fans ont hué leur mécontentement, alors qu'à Moscou, ils ont observé le décorum stoïque décrété par leurs dirigeants. Mais les Russes ont aussi été étonnés de constater le son rauque de 3000 visiteurs canadiens dans le stade Luzhniki, sonnait la trompette, brandissant le drapeau de leur pays et hurlant leurs opinions.

Par la suite, le sport lui-même a radicalement changé, surtout au Canada. Secoués mais profondément impressionnés par l'excellence des Soviétiques, nous avons révolutionné notre sport. De toute évidence notre dépendance au jeu physique et à un cœur pur ne suffisait plus. Nous avons mis un nouvel accent sur le patinage, les passes et le travail d'équipe, passant à un style plus rapide, plus habile, plus sophistiqué qui est maintenant joué partout.

Le processus de fertilisation croisée s'est développé encore plus avec l'ouverture de la LNH aux Européens : les Suédois, les Finlandais et les Tchèques dans un premier temps, éventuellement les Russes et les autres. Les compétitions internationales avec des joueurs de la LNH sont devenues la norme. La série de la coupe Canada présente des joueurs professionnels de plusieurs nations : le Canada a gagné souvent, mais pas toujours. Enfin, en 1998, les joueurs de la LNH ont été autorisés à jouer pour leur pays aux Jeux olympiques. Les débuts olympiques des professionnels canadiens ont été désastreux : ils ont terminé quatrième. Mais de toute façon, nous y avons survécu, acceptant le fait que la Russie n'était pas la seule puissance de hockey à nous avoir rattrapé.

Nous avons maintenant appris à partager notre sport avec le monde entier. Nous regardons les compétitions internationales avec patriotisme et plaisir, que ce soit des professionnels ou des juniors, hommes ou femmes, sachant que ces événements nous présentent le meilleur hockey de l'année. Ce partage de notre sport national reflète le partage de notre pays avec des Canadiens de nombreuses cultures. La mondialisation du hockey est devenue une partie de notre multiculturalisme.

C'est le véritable héritage de 1972. Une autre forme de la guerre dans un premier temps, la Série a évolué vers un paradigme de la coexistence. Aujourd'hui, l'excellent gardien Tretiak appelle le Canada « ma seconde maison ». Les guerriers survivants russes et canadiens se retrouvent pour des réunions et s'informent sur les épouses et les petits-enfants des autres. Il y avait même une rumeur dans les médias, par la suite écartée, que Vladimir Poutine et Stephen Harper s'affronteraient dans le cadre des célébrations du quarantième anniversaire de la Série.

Aucun côté n'a véritablement perdu. La Guerre froide a perdu.

MAKING THE COUNTRY COME TRUE

Roy MacSkimming's *Cold War: The Amazing Canada-Soviet Hockey Series of 1972* has been re-released as an ebook by Greystone Books, along with his unauthorized biography of Gordie Howe, *Gordie: A Hockey Legend*. MacSkimming is also the author of the prime ministerial novels *Macdonald* and *Laurier in Love* (Thomas Allen).

The iconic image is what we love to remember: arms upraised, face radiant with joy, Paul Henderson leaps into teammate Yvan Cournoyer's arms after scoring "the goal of the century."

Forty years on, we still revel in our last-minute triumph over the Soviet Union in 1972. But we acknowledge more gracefully our razor-thin margin of victory. We also appreciate how brilliantly the Soviets played, how profoundly the series changed the sport, and – inevitably, given hockey's importance to Canadians – how it changed the country.

Cournoyer himself coined a memorable phrase evoking the series' meaning for Canadians. When I interviewed the star Montreal Canadiens right-winger for my book *Cold War: The Amazing Canada-Soviet Hockey Series of 1972*, he described the series as even greater in significance than the holy grail of hockey, the Stanley Cup: "The Stanley Cup is something you've dreamt about all your life, and when you win it for the first time, it's like a dream come true. But in '72, it was like the country come true."

Nothing could better express the series' impact. It was our long-awaited opportunity to prove a faith central to our national identity: that whatever else we may be, we're the world's best at playing the sport we invented.

The reality, as it turned out, was far more challenging and complex and far-reaching. As the drama mounted to an almost unbearable pitch throughout September 1972, it wasn't only our players who were tested: our sense of ourselves as Canadians was on the line, and we had to confront our own vanities and vulnerabilities. What we learned helped us grow.

Before '72, it had galled us that Canada couldn't send its best to the Olympics or world championships. The International Ice Hockey Federation's dubious definition of amateurism barred National Hockey League players from competing internationally, yet allowed Soviets playing fulltime for the state to be perennial champions of the world. Canadians were sick of the hypocrisy. A national poll taken by the newspaper supplement *Weekend Magazine* in 1969 showed 99% of respondents wanted a showdown between the Soviets and the NHL.

The federal government encouraged the idea. The Department of External Affairs pursued "hockey diplomacy" as part of Prime Minister Trudeau's policy of better relations with the USSR. In an exchange of visits with Soviet Premier Alexei Kosygin in 1971, Trudeau raised the issue of hockey competition between the two countries. Soon afterwards, second secretary Gary Smith at the Canadian embassy in Moscow, then in the early stages of a distinguished diplomatic career, picked up signals in the state newspaper *Izvestia* that the Russians were finally ready to test themselves against the NHL. Official talks ensued, resulting in agreement to hold a "best vs. best" series of "friendly matches," four in either country. No cup was at stake: just the symbol of global hockey supremacy.

As if these stakes weren't high enough, Canadians insisted on loading a whole other layer of meaning onto the series. Amid the frenzy of speculation leading up to the opening game, the teams came to symbolize their respective societies' conflicting political systems. Our guys were rugged, free-wheeling, free-enterprising individualists. Their guys were programmed robots, cogs in the hockey version of the Communist machine. At some primal, unreasoning level, we believed a Canadian victory would prove the superiority not only of our game but our way of life.

We allowed ourselves a few anxieties. Because the NHL season hadn't begun yet, Team Canada would have to play themselves into shape, whereas the Soviets trained all year round. And Bobby Orr and Bobby Hull, considered Canada's best players by everyone including the architect of the Soviet team, Anatoly Tarasov, were sidelined – Orr because of injury, Hull because the NHL vetoed his participation after he defected to the rival World Hockey Association. All the same, the vast majority of "experts" picked Canada to win in a walk. Many predicted an eight-game sweep: an expectation that left no room for error or surprise.

We *had* to win. What alternative was there?

As the Soviets stepped onto the ice in the Montreal Forum wearing their red cosmonaut helmets, faces expressionless, names unpronounceable, they seemed robots indeed. It was a heady moment: the world's two hockey superpowers facing off for the first time. The

bareheaded Canadians, long hair flying, scored two quick goals, and the expected outcome seemed assured. Moments later we discovered how swiftly the Soviets could strike. Far from being regimented and predictable, their style was fast, furious and creative, a match for the Montreal Canadians' "firewagon hockey" at its best. We quickly learned to pronounce Valery Kharlamov, Alexander Yakushev, Vladislav Tretiak.

When game one mercifully ended, heavy mist rising off the ice from the ashes of NHL invincibility, it was Soviet Union (7) and Team Canada (3). Broadcaster Foster Hewitt kept repeating the score for the huge television audience, as if he couldn't quite believe what he'd just reported, play by incredible play.

Collapsed in front of their TV sets, Canadians experienced collective trauma. The dawning awareness that we could lose raised unthinkable possibilities. A national myth would perish. The Communist system, however symbolically, would triumph. Suddenly a series of "friendly matches" prefigured the long-dreaded climax of the Cold War. A Soviet intercontinental ballistic missile had exploded in the heart of Montreal.

Canadians didn't respond to the defeat in the polite, moderate spirit consistent with the national stereotype. We agonized. We despaired. We raged. Team Canada coach Harry Sinden said it best: "A little piece of all of us died today."

The mourning process began with disbelief but quickly turned to shame and anger. The same media that had predicted easy victory reflected the black public mood. The *Montreal Gazette* wrote of Team Canada's "arrogance" and "humiliation." The headline in *Dimanche-Matin* read "Le Canada humilié 7-3." The *Globe & Mail* called it "a shocking, incredible result," and *Globe* sports columnist Dick Beddoes asked, "Has the National Hockey League been perpetrating a fraud all these years?"

At least Beddoes had the honesty to eat his own words. Having vowed that if the Soviets won a single game, he'd "eat this column at high noon in a bowl of borscht," he did just that on the steps of the Soviet consulate in Toronto.

Despite a Canadian victory in game two at Maple Leaf Gardens – perhaps the most important game psychologically, because it proved early on that Team Canada could beat the Soviets – and a tie in game three in Winnipeg, public disillusionment reached its peak with game four: a humbling 5-3 loss in Vancouver. Boos rained down on the Canadian players' heads, inspiring captain Phil Esposito's passionate, sweat-drenched defense of his team's effort on national television – one of the great pieces of spontaneous rhetoric in Canadian history.

When Team Canada left home to prepare for the second half of the series in the USSR, hardly anyone came to the airport to see them off. The players felt the country

had abandoned them. The booing had been bad enough – backup goaltender Eddie Johnston compared it to booing your army in wartime. But the players were baffled and hurt by the ongoing contempt for them expressed in the media. They'd taken on the public's expectations as representatives of their nation, its hockey tradition, its political ideology: Esposito said afterwards he'd "have killed to win." And now they knew better than anybody how exceptional the Russians were, and what a hard road lay ahead. Yet many Canadians could only blame Team Canada for the loss of their illusions: an emotional block that reflected badly on the country's maturity.

During the mid-series pause, the players had to rebuild their faith in themselves. Playing two exhibition games in Stockholm against the Swedish national team, gaining a win and a tie, gave them a taste of the larger international ice surface and the hostile officiating they'd face in Moscow. Away from the glare of the Canadian media, the players faced their existential situation, bonding into a unit. Ask any Team Canada member, and he'll identify this as the moment when a collection of disparate individuals from different teams transcended their NHL rivalries to forge a shared conviction: they had nobody to rely on but each other. As the Toronto Maple Leafs' Ron Ellis put it, referring to the Team Canada entourage, it was "fifty against the world."

At home, many Canadians had difficulty keeping the faith. It was hard to believe that a team with only one victory at home could win three out of four on enemy ice: the challenge that now faced Team Canada. Yet to ask Cournoyer, Esposito, Henderson, Serge Savard or any other team member is to learn they believed nonetheless they could take it all. They *still* believed, even after losing the first game in Moscow 5-4 – a heartbreaking defeat after Canada had enjoyed a 4-1 lead.

Now in the unenviable position of needing to win every one of the remaining games, Team Canada needed all that faith: the faith of a Henderson, who said, "You tell yourself, 'We're not gonna lose'"; or a Cournoyer, who believed it was the stark fear of losing, of going home to face the wrath of their countrymen, that helped Team Canada achieve its miracle. The whole team shared in that miracle, and the ineffable Henderson delivered it by scoring the winning goal in each of games six, seven and eight.

The Russian half of the series had its comic-opera touches. Team Canada was obsessed with the idea that the KGB had bugged their hotel rooms, stolen their supplies of Canadian steaks and beer, and was responsible for mysterious phone calls to the rooms in the middle of the night. It had its sad moments too: Bobby Clarke, who played so strongly on a line with Henderson and Ellis, deliberately fracturing Kharlamov's ankle; Jean-Paul Parisé threatening an official with his stick; Alan Eagleson, who

had helped rally the players' self-confidence in his role as team manager, scrimmaging with Soviet soldiers at rink side and giving the finger to the crowd.

In the end, these things were all but forgotten in the epiphany of Henderson's goal with 34 seconds remaining in the series. From the Canadian point of view, disaster had been averted, justice served. We were believers again. Earlier doubts notwithstanding, the entire nation had downed tools to watch the final game and now went joyfully mad. Meanwhile, something else had happened.

Many millions of Russians and North Americans had watched the eight games on television, allowing them rare glimpses into each other's society. Both peoples shared the experience of beholding the enemy face to face, and what they saw weren't nuclear missiles but other human beings devoted, like themselves, to hockey. *Détente* took many forms: the '72 series was one of them.

The crowds too had become an integral part of the drama. In Canada fans booed their displeasure, whereas in Moscow they observed the stoical decorum decreed by their rulers. But Russians were also astonished to witness the raucous contingent of 3,000 Canadian visitors in the Luzhniki Arena blowing trumpets, waving their country's flag, shouting their opinions out loud.

Afterwards the sport itself changed radically, especially in Canada. Shaken but deeply impressed by the Soviets' excellence, we revolutionized our game. Clearly our reliance on grinding physical play and sheer heart was no longer enough. We put new emphasis on skating, passing and teamwork, moving to the faster, more skilled, more sophisticated style now played everywhere.

The cross-fertilization process advanced further with the opening up of the NHL to Europeans: Swedes, Finns and Czechs at first, eventually Russians and others. International competition involving NHL players became the norm. The Canada Cup series pitted professionals of several nations against each other: Canada won often but not always. Finally, in 1998, NHL players were allowed to play for their country in the Olympics. The Canadian pros' Olympic debut in Nagano was a disaster: they finished fourth. But somehow we survived it, accepting the fact that Russia wasn't the only hockey power to have caught up with us.

Now we've learned to share our game with the world. We watch international competition with both patriotism and pleasure, whether among professionals or juniors, men or women, knowing it offers some of the best hockey of the year. This sharing of our national sport mirrors the sharing of our country with Canadians from many cultures. The globalization of hockey has become part of our multiculturalism.

That's the real legacy of 1972. At first a proxy for war, the Summit Series evolved into a paradigm of coexistence. Today the great goaltender Tretiak calls Canada "my second home." The surviving Russian and Canadian warriors get together for reunions and ask after each other's wives and grandchildren. There was even media talk, later discounted, that Vladimir Putin and Stephen Harper would face off as part of the series' fortieth anniversary celebrations.

Neither side truly lost the series. The Cold War lost.

LE MYTHIQUE ET LE MONO-MYTHIQUE : LES REPRÉSENTATIONS DE LA SÉRIE DE HOCKEY CANADA-URSS 1972

Dr. Don Morrow est professeur titulaire à l'École de kinésiologie, Faculté des sciences de la santé à Western University Canada, à London en Ontario. Son enseignement et ses recherches en kinésiologie incluent l'analyse narrative critique, la littérature de sport, en particulier la fiction, les méthodes, les tendances et les enjeux de l'histoire du sport, et l'exercice, le sport, la santé et le corps dans la culture occidentale. Il est membre de la American Academy of Kinesiology and Physical Education.

RÉSUMÉ

Je crois que l'imagination est plus forte que la connaissance -
Que le mythe est plus puissant que l'histoire.
Je crois que les rêves sont plus puissants que les faits -
Que l'espoir triomphe toujours sur l'expérience -

Le credo de Robert Fulghum et son Credo du conteur¹

Ce qui me fascine dans la Série du siècle 72, historique, célèbre et légendaire, est le dernier adjectif – légendaire. Elle a été et est toujours légendaire, épique, extraordinaire, remarquable, impressionnante et exceptionnelle – elle était nominalement un sommet connotant, un pinacle, un zénith – ce à bien des égards, et certainement dans la manière dont elle s'est déroulée et dans la façon dont on s'en souvient. En fait, si la série avait été mise en scène – et elle l'a été par la suite – l'histoire n'aurait pas pu être mieux élaborée. Pour les Canadiens de plus de quarante ans, ce fut un moment déterminant de leur génération. Tout comme Fulghum, je crois aussi que le mythe peut être plus puissant que l'histoire, et même que le mythe est essentiel à l'écriture de notre passé. Par mythe, je ne veux pas dire que l'histoire est fautive ou surnaturelle; j'utilise plutôt le mythe comme un concept qui invoque l'idée d'une histoire de signification, quelque chose qui informe notre sens de qui nous sommes en tant que culture, un ensemble de vérités sur – dans ce cas-ci – les Canadiens.² Ce que je veux explorer et partager dans ce texte est la notion de mythe reliée à la Série, laquelle nous regardons à travers la lentille de la représentativité. Qu'est-ce qui rend cette série de parties de hockey mythique? Il existe un mythe, un modèle et un récit récurrent, qui ont commencé au cours de la Série et qui ont trouvé un écho retentissant dans les quarante années qui ont suivi les événements réels. L'argument présenté ici est que la Série a encapsulé

un verticille d'éléments profondément consacrés qui ont coagulé dans la fabrication de la Série en mythe, que ce soit à juste titre ou non. Il se peut que la nostalgie ait consacré le sens de la Série hors de toute proportion avec sa réalité. Néanmoins, nous continuons de célébrer l'événement, à en faire le tour, et à le vénérer et l'adorer. Si le hockey est notre drame canadien, la Série du siècle 72 est, à tout le moins, un spin-off de série mythique³ regorgeant de récits et de richesse narrative, de discours, de *dramatis personae*, d'archétypes, de représentations et d'analyses vidéo, d'une voix et de plusieurs voix, d'une quête héroïque, de textes recréés et de textualité – en bref, une cascade d'éléments qui rendent le mythe de la Série plus puissant que l'histoire.

LA MISE EN SCÈNE DE 1972

Tous les récits et tous les drames ont besoin d'un établissement, d'un temps et d'un lieu pour faire place à la théâtralité. Les événements organisationnels qui ont conduit à la Série artificielle ne sont pas pertinents à ce texte. Cependant, certains points importants concernant la plate-forme du hockey sont appropriés et pertinents à la mise en scène de 1972. Hollywood a produit deux films à succès cette année-là : *Deliverance*, avec Burt Reynolds et John Voight, et *Le Parrain* de Mario Puzo, avec Marlon Brando, Al Pacino et Robert Duvall, parmi beaucoup d'autres 'stars'. Les deux films étaient de grands récits et les deux étaient des «histoires à succès» qui ont

été littéralement projetées sur nos imaginations dans les mois précédant la Série. Le refrain du duel de banjos dans *Deliverance* a été lyriquement ancré dans nos esprits, tout comme la fascination pour un parrain tout-puissant et sans scrupules qui pouvait faire des offres que personne ne pouvait refuser.⁴ Le thème de délivrance (pas le film) est devenu le refrain canadien tacite lorsque la nation a réalisé qu'Équipe Canada avait perdu trois parties, en avait terminé une à égalité, et avait remporté une victoire après la 5^{ème} partie à Moscou. Et le «Don» du thriller de Puzo est devenu l'Aigle (*The Eagle*, Alan Eagleson) par toutes ses machinations manipulatrices⁵ durant le suspense de la Série.

L'année 1972 elle-même a été une année d'intrigue – c'était avant le sida, avant l'angoisse des baby-boomers, et c'était une année remplie de conflits et d'atrocités telles que le scandale du Watergate, la longue guerre du Vietnam, le génocide contre les Hutus burundais, les soulèvements et les morts en Irlande du Nord, les inondations, les ouragans, et le massacre de Munich pendant les Jeux olympiques d'été, ce dernier événement survenu en même temps que la 6^e partie de la Série. Dans l'ensemble, les pays occidentaux vivaient dans une peur abjecte, souvent tacite de «la bombe», le grand 'si' de la guerre nucléaire. Même si Richard Nixon et Leonid Brejnev avaient signé le traité de Salt I en mai, le spectre de la bombe se dessinait dans l'inconscient collectif mondial. Le fait d'organiser une série de hockey dans le tourbillon des événements de 1972 a créé un récit nouveau et parallèle qui reflétait nos peurs et a fourni une arène ou des arènes littérales dans lesquelles l'histoire du hockey pouvait se dérouler. Le Canada, une nation de valeurs et d'attributs perçus, comme le fait d'être polis, gardiens de la paix, apologétiques, non-américains, bilingues et inventeurs du hockey, était opposé à la machine rouge, aux communistes, et aux terreurs présumées redoutables mais inconnues que nous «savions» tous se cachaient derrière le *Rideau de fer*. Cette métaphore vive créée par Churchill après la Seconde Guerre mondiale a inculqué une conception froide d'une barrière imperméable entre les manières de vivre et les idéologies politiques à l'Ouest et à l'Est de l'Europe. À certains égards, la Série est devenue une sorte de répétition ou d'encapsulation de l'idée du bien contre le mal, du Canada-le-bien contre l'URSS-le-mal. En termes fabuleux – et les fables nourrissent l'imagination de l'homme à tous les âges – nous avons eu droit à une version hivernale du conte de Blanche-Neige et les sept nains. Le Canada était la Blanche-Neige anthropomorphique, pure et immaculée, tandis que la sorcière maléfique vivait clairement derrière le rideau de fer, avec une apparence à la Raspoutine et souffrant de folie présumée, facilement reflétée sur le visage menaçant de chaque joueur soviétique casqué de

rouge. Les «nains» de la série qui ont servi Blanche-Neige-Canada : Eagleson l'escroc, Dryden l'intellectuel, Esposito le fanfaron et la victime, Ferguson le vulgaire, Cournoyer le timide, Sinden le radin, et Henderson le héros.⁶

LE SCRIPT

À bien des égards, la mise en scène de la Série était un ensemble impair – ou mieux encore, pair – de huit parties au total, quatre à être jouées dans différentes villes canadiennes et quatre à Moscou au célèbre Palais de glace Luzhniki (quel meilleur endroit pour vivre un conte de fées ou une fable qu'un palais). Le script, en bref :

Au Canada :

Partie/ Scène	Date	Titre	Canada	URSS
1	2 sept	Nous avons perdu!	3	7
2	4 sept	Rédemption	4	1
3	6 sept	La victoire qui s'est échappée	4	4
4	8 sept	Le Canada hué	4	5

À Moscou :

Partie/ Scène	Date	Titre	Canada	URSS
5	22 sept	Enterrés à Moscou	4	5
6	24 sept	Le cinglement	3	2
7	26 sept	Le Canada force la tenue d'une 8 ^e partie	4	3
8	28 sept	Henderson a compté pour le Canada	6	5

Pour ceux d'entre nous qui ont vécu 1972 et à partir de la montagne de descriptions et de comptes rendus écrits longtemps après les événements, nous nous sommes sentis alors et avons entendu depuis que tout avait été mis en scène pour une grande célébration du Canada. Avant qu'Eagleson ne conspire avec la LNH pour interdire la participation de Bobby Hull, qui était à l'époque le joueur modèle de l'Association mondiale de hockey, j'avais souri et dit à mes amis et parents que le tir de Hull à lui seul allait à la fois terrifier, détruire, et maîtriser les Soviétiques. En fait, il y avait un certain air de «bobby-isme» dans la Série même. Par exemple, Bobby Orr, sans doute le joueur dominant de la LNH – et nettement Canadien de par ses racines à Parry Sound, en Ontario – n'a pas pu jouer à cause de ses problèmes de blessures au genou. L'Américain Bobby Fischer avait battu Boris Spassky pour le titre de champion du monde d'échecs à Reykjavik moins d'un mois avant le début de la Série; pour une raison quelconque, probablement à voir avec l'aura de la guerre froide de l'époque, cet événement d'échecs et son résultat avait été

largement suivi dans les médias occidentaux. Et le joueur d'Équipe Canada, Bobby Clarke, le maître sculpteur des «Broad Street Bullies» de Philadelphie, un autre nain archétypal, était prêt à jouer son rôle particulier dans la Série. C'était comme si «bobby» était dans l'arène et dans les médias autant que la certitude de la victoire semblait être à l'esprit des 100 millions de téléspectateurs de la Partie 1 dans le monde.

Lorsque nous avons perdu 7-3 dans la première partie, c'était comme si le script attendu, pré-écrit, pré-ordonné devait être réécrit. La défaite a été perçue par les médias et, par extension, la nation canadienne comme la catastrophe du siècle, un choc aux proportions gargantuesques, une humiliation de hockey. C'est devenu le moment des alibis et des oui-mais – mais, bien sûr, Bobby Orr et Bobby Hull ne jouaient pas, nos meilleurs n'étaient même pas là! La rhétorique des journalistes sportifs critiquait tout ce qui était considéré comme «mauvais» de la Série alors que le récit semblait prendre forme dans la réinvention de la signification après la défaite. La partie 2, perçue par les médias canadiens à ce moment et depuis comme *LA* partie de la Série, très probablement en raison de notre victoire décisive, a été précédée par un banquet rempli de discours sur l'hospitalité canadienne. Juxtaposées à la partie qui s'ensuit dans laquelle Cashman a «travaillé les coins» et les joueurs soviétiques se sont plaint du «travail de bâton» des Canadiens, les platitudes de la convivialité sonnaient creux et le récit semblait se salir de par le comportement des casseurs qui présageait des tactiques encore plus contestables, contraires à l'éthique et dangereuses.

Pour la partie 3 à Winnipeg, le spectre de la décision d'interdire la participation de Bobby Hull – les Jets de Winnipeg étaient son équipe de l'AMH – a surgit dans les médias par l'entremise d'épithètes ingénieuses comme, «à la Russie de Hull» et le refrain du «bobby-isme» a redoublé son importance perçue dans ces circonstances historiques. Précédant la joute des Prairies, l'auditoire présent dans l'aréna a été invité à observer 30 secondes de silence en l'honneur des victimes du massacre de Munich. Le respect était sincère et l'impact involontaire mais bien réel de la révérence n'avait qu'accru la tension dramatique de la Série. Et, comme pour souligner cette tension, l'observation du silence était une tranche du sandwich de la partie qui a été complété par un résultat de 4-4 ainsi que par la représentation ultérieure de la signification de la partie par l'entraîneur Sinden, qui avait plaisanté, «Quelqu'un a dit qu'une partie nulle [dans le sport] est aussi excitante que d'embrasser sa sœur. Eh bien, les dix dernières minutes de la partie de hockey de ce soir ressemblaient à Raquel Welch pour moi.»⁷

Presque chaque scène, et donc chaque scénario, comporte au moins un monologue et, dans le script de cette Série, Phil Esposito a prononcé son discours aux Canadiens à la télévision nationale après la défaite d'Équipe Canada à la partie 4. En partie et en abrégé, il a exhorté,

*Pour les gens du Canada, nous avons essayé. Nous avons donné le meilleur de nous. Pour les gens qui nous ont hués, bon sang, chacun d'entre nous sommes vraiment découragés... Nous sommes déçus et désillusionnés. Nous ne pouvons croire la mauvaise presse que nous recevons, les huées que nous recevons dans notre propre bâtiment... Je suis complètement déçu. Je ne peux pas le croire... Chacun d'entre nous – les 35 gars – nous sommes venus parce que nous aimons notre pays. Pas pour aucune autre raison. Nous sommes venus parce que nous aimons le Canada.*⁸

Au-delà des implications héroïques du discours d'Esposito, ce qui est intéressant pour la machine mythique qu'est la série 72 est la comparaison de ce qui est maintenant connu sous le nom de la tirade d'Esposito avec l'appel du roi Henri V – bien que pas un monologue – à ses troupes⁹ à St-Crépin avant la bataille d'Azincourt dans la pièce *King Henry V* de Shakespeare. Bien que le discours d'Esposito était loin d'être aussi élégant que l'oraison du personnage shakespearien, le fait est que l'association des deux discours souligne combien le récit de la Série a été joué, littéralement et au figuré, et représenté dans des événements tels que celui-ci, même au point de percevoir des parallèles aux formes les plus élevées de l'art dramatique.

LA QUÊTE HÉROÏQUE ET LE MONO-MYTHE

Dans *The Hero with a Thousand Faces*¹⁰, le mythologue Joseph Campbell a décrit un modèle de base de la quête du héros, modèle qui est au cœur de beaucoup, sinon la plupart des récits. En premier lieu, le héros quitte son domicile, rencontre des «forces fabuleuses» dans un nouveau pays dans la deuxième étape, et dans la troisième phase il retourne à son domicile pour redonner ce qu'il / elle a appris ou acquis au cours de l'aventure héroïque. Dans la Série, les héros de l'équipe canadienne, bien que cabossés et sous-estimés lors des quatre premières parties, se rendent à Moscou et connaissent encore une autre défaite par les «forces» du CCCP dans la partie 5. Comme chaque bon drame a son refrain, 2700 partisans canadiens

ont scandé, 'da da Canada, niet niet Soviet'¹¹ à la partie 5 dans le Palais, dans un effort de groupe pour encourager les joueurs. Dans la partie 6, le script du 'Cinglement' a piqué la bulle héroïque lorsque Bobby Clarke a vicieusement cinglé la jambe du joueur étoile soviétique Valery Kharlamov (certains disaient que c'était le meilleur joueur de la Série) le rendant, par euphémisme, «inefficace après coup». L'entraîneur adjoint d'Équipe Canada, John Ferguson a dit plus tard, tout simplement, que l'attaque «était nécessaire.» Brett Kashmere a représenté très brillamment l'incident dans son court vidéo de 2006, *Valery's Ankle* (la cheville de Valery).¹² L'incident s'est produit derrière le jeu et hors-caméra et donc à l'abri des téléspectateurs. L'indignation soviétique était bruyante, comme elle l'aurait dû être. J'ai regardé la partie et même après celle-ci, je n'avais pas eu conscience de l'événement. Nous en avons entendu parler dans les nouvelles et sa signification a malheureusement été éclipsée par le résultat de 3-2 en faveur du Canada. De toute évidence, c'était un acte non-héroïque, mais dans la mythologie, tel que noté par Kashmere, le cinglement suscite encore le dégoût du public et une gratitude discrète dans la psyché canadienne. C'était une brûlure miasmatique, un subterfuge qui s'est passé dans l'arrière-jeu, une atteinte au dragon soviétique par le maître sculpteur, enflammé par la ferveur de son entraîneur pour une victoire à tout prix.

En débutant la 8^e partie, le script de la Super Série semblait incroyable. Quelles étaient les chances qu'une série de huit parties – comment une équipe peut-elle «gagner» une série de huit parties – puisse se résoudre à un tel paroxysme? Chaque équipe avait gagné trois parties et en avait terminé une à égalité; l'issue de la huitième partie allait déterminer l'issue de la Série. On estime que pas moins des deux tiers de la population du Canada a regardé ou écouté la partie 8, un vaste public pour ce théâtre du sport. Il n'aurait pas pu y avoir plus d'accumulation d'incertitude (la condition *sine qua non* de tous les sports), d'anxiété et d'excitation, le tout atteignant son apogée lorsque la Voix du hockey, Foster Hewitt, a crié : «Henderson a compté pour le Canada.» L'exclamation de Hewitt peut être considérée comme le 'coup entendu autour du monde'¹³ du Canada, étant donné que les Canadiens sont perçus comme discrets et silencieux comparés aux Américains et à leur vénération pour le baseball. Pour le mythique et l'héroïque, Équipe Canada a réussi la quête paradigmatique de Campbell dans une

sorte d'étreinte publique et médiatique de «notre» équipe, pour ensuite passer à la disgrâce et au déni de l'étreinte nationale, pour retourner finalement, après la partie 8, à «notre équipe». Équipe Canada a terminé son voyage de retour héroïque, «vainqueur» et étreinte par 80 000 partisans au square Nathan Phillips, dans le centre-ville de Toronto. La Série était et continue d'être caractérisée comme le moment sportif et culturel emblématique du Canada. Le célèbre écrivain sportif Dick Beddoes a épanché son importance dans le quotidien national du Canada, *The Globe and Mail* :

Dans l'histoire du Canada, nous avons eu la crise du FLQ en 1970, la prise de la crête de Vimy en 1917, et nous avons eu Jour de la Victoire en 1945. Le Jour de la Victoire et la célébration en 1972 ont été les plus grandes que ce pays a connu.

Les livres au sujet de la Série ont abondé : *27 Days in September*; *Face Off at the Summit*; *Hockey Night in Moscow*; *The Days Canada Stood Still*; *Hockey Showdown*; et *Shooting for Glory* sont quelques-uns des récits les plus acclamés qui racontent, répètent, et peut-être même réifient les événements de la Série 72. Sur ce dernier point, la Série n'était pas abstraite et rendue tangible, comme le terme 'réifier' le suggère. Cependant, aucun autre événement, certainement pas une manifestation sportive, n'a été porté à de telles proportions hagiographiques comme le fut la Série du siècle. La représentation sans doute la plus réaliste des événements est le film de style documentaire de la CBC, *Canada Russia 72*. Tourné à Fredericton, au Nouveau-Brunswick, il apparaît comme réaliste, poignant, bien documenté, et ponctué de récits hors-glace qui semblent niveler l'impact et l'importance de la série quelques 34 ans après les faits. La caractérisation, la périodisation et la musique (comme la chanson «Signs» de Five Man Electrical Band jouée après la reconstitution de la Partie 1) servent tous l'œuvre cinématographique de belle manière. Et pourtant, aussi réaliste que ce film l'est et aussi précises que les évaluations textuelles et scientifiques de la série peuvent l'être, le récit proprement dit, ainsi que l'ensemble de ses représentations mythiques et mono-mythiques, soulignent la puissance du mythe et l'abondance de sous-mythes, de significations et de récits de l'histoire culturelle du Canada et de l'histoire du hockey.

NOTES

- ¹ Robert Fulghum, *All I Really Need to Know I Learned in Kindergarten: Uncommon Thoughts on Common Things* (New York: Ballantine Books, 1988), viii-ix, italiques ajoutées. [traduction libre] Fulghum propose que ce credo provient de sa licence de conteur. Sur son site officiel d'auteur, ce credo se trouve sur la page d'accueil; tous deux se terminent par deux autres phrases : « Que le rire est le seul remède à la douleur / Et je crois que l'amour est plus fort que la mort ». <http://robertfulghum.com/index.php/fulghumweb/credo/>, accédé le 26 novembre 2012.
- ² Je suis pleinement conscient que le hockey lui-même est rempli de mythes liés à notre culture; les mythes émanent des débats sur la naissance légitime du hockey et du mythe de notre 'naturalisme heureux' hivernal. Ce texte est sélectif en examinant seulement les représentations du mythe de la Série de '72.
- ³ J'utilise l'expression série mythique plutôt que l'expression mini-série. Cette Série était tout sauf mini en proportion, du moins en ce qui concerne les significations et les souvenirs qui s'y rattachent.
- ⁴ La réplique exacte du film était : « *Je vais lui faire une offre qu'il ne peut refuser* », une réplique qui a été copiée de nombreuses fois dans les sketches, les routines de comédie, et d'autres films depuis son énonciation par Brando.
- ⁵ Le rôle de leadership d'Eagleson dans l'Association des joueurs de la LNH pour élever les salaires des joueurs, ce qui a fait du joueur Bobby Orr le plus riche hockeyeur professionnel de tous les temps, et ses collusions avec les propriétaires de la LNH sont tous bien documentés. Son exposition éventuelle comme racketteur et escroc a rendu la connexion au « Don » encore plus à propos.
- ⁶ L'idée de l'application de Blanche-Neige et des sept nains à la Série n'est pas la mienne dans son concept original. C'était une idée liée à la production du documentaire de la CBC, *Canada Russia 72* en 2006. Mon intention ici n'est pas de faire une comparaison littérale, mais de montrer comment la Série en tant que récit était archétypale pour notre psyché collective.
- ⁷ Harry Sinden, *Hockey Showdown: The Canada-Russia Hockey Series* (Toronto: Doubleday, 1972), mes parenthèses. Raquel Welch est une actrice américaine et sex-symbol; le titre de son autobiographie publiée en 2010, *Raquel: Beyond the Cleavage*, est révélateur de sa renommée et de l'intention de la citation fournie par Sinden.
- ⁸ Voir, par exemple, le clip vidéo de cette tirade sur Youtube au <http://www.youtube.com/watch?v=xM5ihA3NBAo>, accédé le 30 novembre 2012.
- ⁹ Le discours peut être lu dans la pièce et, bien sûr, en ligne au <http://www.gonderzone.org/Library/Knights/crispen.htm>, accédé le 4 décembre 2012.
- ¹⁰ Voir, Joseph Campbell, *The Hero with a Thousand Faces* (New York: New World Library, 2008, (publié originalement en 1949).
- ¹¹ L'intention, très probablement, était de mélanger les mots des deux langues, à coup sûr afin que les partisans soviétiques réalisent la raillerie de « oui, oui Canada, non, non Soviet ».
- ¹² *Valery's Ankle* par Brett Kashmere, Canada, 31 minutes, vidéo digital, couleur, 2006. Le texte de cette vidéo est disponible sur le site Web de Kashmere, http://www.brettkashmere.com/va_essay.htm, accédé le 3 décembre 2012.
- ¹³ La référence est la réplique désormais célèbre tirée d'un poème de Ralph Waldo Emerson publié en 1837 sur la guerre d'Indépendance américaine et appliquée au coup de circuit (« coup ») de Bobby Thompson des Giants de New York lors de la série de 1951 de la Ligue nationale de baseball contre les Dodgers de Brooklyn.

THE MYTHIC AND THE MONO-MYTHIC: REPRESENTATIONS OF THE 1972 CANADA V USSR HOCKEY SERIES

Dr. Don Morrow is a Full Professor in the School of Kinesiology, Faculty of Health Sciences at Western University Canada, in London, Ontario. His teaching and research interests in Kinesiology include critical narrative inquiry; sport literature, especially fiction; sport history methods, trends, and issues; and exercise, sport, health, and the body in western culture. He is an elected International Fellow of the American Academy of Kinesiology and Physical Education.

ABSTRACT

I believe that imagination is stronger than knowledge-
That myth is more potent than history.
I believe that dreams are more powerful than facts-
That hope always triumphs over experience-

Robert Fulghum's credo and his Storyteller's Creed¹

What fascinates me about the historical, famous, and fabled 72 Summit Series is the latter adjective – fabled. It was and is legendary, epic, extraordinary, remarkable, impressive, and outstanding – it was nominally a summit connoting top, pinnacle, zenith – in so many ways, certainly in the manner it played out and in the way it is remembered. In fact, if the Series had been scripted – and it has in its aftermath – it could not have been contrived to be a better story. For those Canadians over forty, it was a defining moment of their generation. Similar to Fulghum, I too believe that myth can be more potent than history, and even that myth is vital to writing about our past. By myth, I don't mean in the sense of untrue or supernatural story; instead, I use myth as a concept to invoke the idea of a story of meaning, something that informs our sense of who we are as a culture, a set of truths about – in this case – Canadians.² What I want to explore and share in this essay is the notion of myth connected to the Series as we look through the lens of representativeness. What is it that makes this set of hockey games mythic? There exists a mythos, a pattern, and recurrent narrative that began during the Series and is echoed resoundingly in the forty years since the actual events. The argument presented in this essay is that the Series encapsulated a whorl of deeply consecrated elements that coagulated into making the Series mythic in proportion, whether deservedly so or not. It may be that nostalgia has enshrined the meaning of the Series out of all proportion to its reality. Nevertheless, we continue to

celebrate the event, to walk around it, and to revere and cherish it. If hockey is our Canadian drama, then the 72 Summit Series is, at the very least, a mythic-Series³ spinoff replete with narratives and narrative richness, speeches, *dramatis personae*, archetypes, video representations and analyses, a voice and voices, an heroic journey, re-created texts and discourses – in short, a cascade of elements that makes the Series' myth more potent than history.

SETTING THE STAGE OF 1972

Every narrative and every drama needs a venue, a time and place for the theatrical to play. The organizational events leading up to the contrived Series are not germane to this essay. However, some important points about the hockey platform are most relevant and pertinent to the 1972 setting. Hollywood movies produced two blockbusters that year: *Deliverance*, starring Burt Reynolds and John Voight; and Mario Puzo's *The Godfather*, featuring Marlon Brando, Al Pacino, and Robert Duvall, among many other 'stars.' Both movies were grand narratives in their own rights and both were 'blockbuster' stories that were literally projected on our imaginations in the months immediately preceding the Series. The dueling banjos refrain from *Deliverance* was lyrically embedded in our minds as was the fascination with an all-powerful, unscrupulous godfather who could make offers people couldn't refuse.⁴ *Deliverance*-as-theme (not the movie) became the unspoken Canadian chorus

when the nation realized Team Canada had lost three games, tied one, and won one after the 5th game in Moscow. And the ‘Don’ of Puzo’s thriller became *The Eagle* (Alan Eagleson), in all his manipulative machinations,⁵ of the Series suspense.

1972 itself was a year of intrigue – it was pre-AIDS, pre-Baby Boomer angst, and it was a year filled with conflict and atrocities such as the Watergate scandal, the prolonged Vietnam War, the Burundian genocide against the Hutus, uprisings and deaths in Northern Ireland, floods, hurricanes, and the Munich massacre during the Summer Olympic Games, the latter event occurring coincident with game 6 of the Series. Overall, western nations lived in abject, often unspoken fear of ‘The Bomb,’ the what-if-ness of nuclear warfare. Even though Richard Nixon and Leonid Brezhnev signed the Salt 1 Treaty in May, the specter of the bomb loomed in the global collective unconscious. Parachuting a hockey series into the 1972 maelstrom of events created a new and parallel narrative that mirrored our fears and provided a literal arena or arenas in which the hockey story could be played out. Canada, a nation of perceived values and attributes like ones associated with being polite, peace-keeping, apologetic, non-American, bilingual, and inventors of the game of hockey was pitted against the Red Machine, the Communists, and the presumed, unknown, and dreaded terrors that we all ‘knew’ lay behind *The Iron Curtain*. The latter vivid metaphor created by Churchill after the Second World War instilled a cold conception of an impermeable barrier between western and eastern European ways of life and political ideologies. In some ways then, the Series became a kind of reiteration or encapsulation of good versus evil, Canada-the-good versus USSR-the-evil. In fabled terms – and fables feed the human imagination at all age levels – we had a hibernal version of Snow White and the seven Dwarfs’ tale. Canada was anthropomorphically Snow White, pure and pristine while the Evil Witch clearly lived behind the Iron Curtain, Rasputin-like in appearance and presumed madness, easily mirrored on each visage, menacing under every red-bucket-helmeted Soviet player. The ‘dwarfs’ of the Series served Snow-White-Canada as Eagleson the Shyster, Dryden the Intellectual, Esposito the Braggart and Victim, Ferguson the Vulgar, Cournoyer the Shy, Sinden the Skinflint, and Henderson the Hero.⁶

THE SCRIPT

In many respects, the Series’ set-up was an odd – or better, even – set of games, eight games in total, four to be played in different Canadian cities and four in Moscow at the famed Luzhniki Ice Palace (what better place in which to play out a fable or fairy tale than a palace). The script, in brief:

In Canada :

Game/ Act	Date	Title	Canada	URSS
1	Sept 2	We Lost!	3	7
2	Sept 4	Redemption	4	1
3	Sept 6	The Win that Got Away	4	4
4	Sept 8	Canada Booed Off the Ice	4	5

In Moscow :

Game/ Act	Date	Title	Canada	URSS
5	Sept 22	Buried in Moscow	4	5
6	Sept 24	The Slash	3	2
7	Sept 26	Canada Forces Game 8	4	3
8	Sept 28	Henderson has Scored for Canada	6	5

For those of us who lived during 1972 and from the mountain of descriptions and accounts written long after the events, we felt then and have heard ever since that everything was set for a great Canadian party. Before Eagleson conspired with the NHL to prohibit Bobby Hull, who was at the time, the World Hockey Association’s paragon player, from playing, I smirked and opined to my friends and relatives that Hull’s slap-shot alone would at once terrify, shatter, and overpower Soviet net-minders. In fact, there was a bobby-ness about the Series itself. For example, Bobby Orr, arguably the dominant player – and clearly Canadian in his Parry Sound, Ontario roots – in the NHL, could not play because of his knee injury issues. American Bobby Fischer beat Boris Spassky for the World Chess Championship title in Reykjavik less than one month before the Series began; for some reason, likely to do with the Cold War aura of the era, that chess event and its outcome was widely followed in the Western media. And Team Canada player, Bobby Clarke, the Master Carver from the Philadelphia “Broad Street Bullies”, perhaps another of the archetypal dwarfs, was poised to play his special role in the Series. It was as though ‘bobby’ was in the arena and media air as much as the certainty of victory seemed at the forefront of the minds of the 100 million worldwide TV-audience for Game 1.

When we lost 7-3 in the first game, it was as though the expected, pre-written, pre-ordained script had to be re-written. It was perceived by the media, and by extension, the Canadian nation as the catastrophe of the century, a shock of gargantuan proportion, hockey humiliation. It became a time of alibis and yes-but – but, of course, Bobby Orr and Bobby Hull are not playing, our best were not even there!

Sportswriters' rhetoric was critical of everything deemed to be 'wrong' with the Series as the narrative seemed to take on a life of its own in re-inventing meaning after loss. Game 2, perceived by the Canadian media then and since as *the* game of the Series, very likely because of our decisive victory, was preceded by a banquet replete with speeches about Canadian hospitality. Juxtaposed with the ensuing game wherein Cashman "worked the corners" and the Soviet players complained of Canadian 'stick-work,' the platitudes of friendliness sounded hollow and the narrative seemed to sully in its undertones of goons that foreshadowed even more questionable, if not unethical and injurious tactics.

In Winnipeg, for game 3, the shadow of the decision to ban Bobby Hull – the Winnipeg Jets was his WHA team – loomed in the media with clever epithets like, "to Russia with Hull" and the bobby-ness chorus redoubled its perceived importance in the storied circumstances. Preceding the prairie game, the arena, and by extension the viewing audience was invited to observe 30 seconds of silence in honour of the victims of the Munich massacre. The intended respect was genuine and the unintended but very real impact of the reverence was only to heighten the dramatic tension of the Series. And, as if to underscore that tension, the observation of silence was one slice of the game sandwich that was completed by the 4-4 outcome and Coach Sinden's later representation of the significance of that game when he quipped, "Someone once said that a tie [in sport] is as exciting as kissing your sister. Well for the last ten minutes tonight, that hockey game looked like Raquel Welch to me."⁷

Almost every play and therefore every screenplay features at least one monologue and in this Series' script, Phil Esposito delivered his nationally televised speech to Canadians after Team Canada's loss in game 4. In part and abbreviated, he exhorted,

*To the people of Canada, we tried. We gave it our best. To the people who booed us, geez, all of us guys are really disheartened... We're disillusioned and disappointed. We cannot believe the bad press we've got, the booing we've got in our own building... I'm completely disappointed. I cannot believe it... Every one of us guys – 35 guys – we came out because we love our country. Not for any other reason. We came because we love Canada.*⁸

Beyond the heroic implications of Esposito's speech, what is interesting for the mountainous myth-machine that is the 72 Series, is the comparison of what is now known as Esposito's 'rant' to King Henry V's St Crispin's day appeal

– though not a monologue – to his troops⁹ preceding the Battle of Agincourt in Shakespeare's *King Henry V*. While Esposito's exposition was nowhere near the elegance of the Shakespearean character's oration, the point is that the association of the two speeches underscores how much the Series' narrative was played out, literally and figuratively, and represented in events such as this one, even to the point of perceiving parallels to the highest forms of drama.

THE HEROIC JOURNEY AND THE MONO-MYTH

In *The Hero with a Thousand Faces*¹⁰, mythologist Joseph Campbell described a basic pattern in the hero's journey that is at the core of many, if not most narratives. In stages, the hero departs his or her home; encounters "fabulous forces" in a new land in the second stage; and in the third phase, returns home to bestow what s/he has learned or gained during the heroic adventure. In the Series, Canada's team-heroes, albeit scarred and under-dogged from the first four games, ventured to Moscow and experienced yet another defeat from the CCCP 'forces' in game 5. As every good drama has its chorus, 2,700 Canadian fans at game 5 in the Palace chanted, 'da da Canada; nyet nyet Soviet'¹¹ in group effort to encourage the players. In game 6, the script's 'The Slash' pricked the heroic bubble when Bobby Clarke viciously stick-slashed Soviet star-player (some say the best player, both teams included) Valery Kharlamov's lower leg, rendering him, euphemistically, "ineffective after that." Team Canada's assistant coach, John Ferguson later said, simply, of the attack, "it was necessary." Brett Kashmere, quite brilliantly, has represented the incident in his 2006 video essay, *Valery's Ankle*.¹² The incident occurred behind the play and off-camera to the television audience. Soviet outrage was vociferous, as it should have been. I watched the game and even after the game, I was oblivious to the event. We heard about it in the news and its significance, sadly, was overshadowed by the 3-2 score in favour of Canada. Clearly, it was an un-heroic act but in the mythology, as Kashmere noted, the slash still engenders public disgust and private gratitude in the Canadian psyche. It was a miasmatic blight, a subterfuge that happened in the background, a highly improper slaying of the Soviet dragon by the Master Carver ignited by his coach's fervor for victory at any cost.

Going into the 8th game, the Super Series' script seemed incredible. What were the chances of an 8-game series – how does one team 'win' a best-of-eight-game series – becoming boiled down to such a powerful climax? Each team had won three games and tied one; the outcome of the eighth game determined the outcome of the Series. It is estimated that fully two-thirds of Canada's population watched or listened to Game 8, a vast audience for this theatre of sport. There could not have been a greater build-

up of uncertainty (the *sine qua non* of all sport), anxiety, and excitement that reached its pinnacle when the Voice of Hockey, Foster Hewitt screamed, “Henderson has scored for Canada.” Hewitt’s exclamation might be likened to Canada’s ‘shot heard round the world,’¹³ as unassuming and quiet as Canadians are perceived to be compared to Americans and their reverence for baseball. For the mythic and the heroic, Team Canada went through Campbell’s journey paradigm in a kind of public and media embrace of ‘our’ team to dis-grace and a falling out of national embrace, and back, after game 8, to ‘our team.’ Team Canada completed their heroic journey home, “victorious” and embraced by 80,000 fans in Nathan Phillips Square, downtown Toronto-the-Good. The Series was and it continues to be characterized as Canada’s iconic sporting and cultural moment. Famed sports writer Dick Beddoes effused its significance in Canada’s national newspaper, *The Globe and Mail*:

In Canadian history, we had the FLQ crisis in 1970, the taking of Vimy Ridge in 1917, and we had VE Day in 1945. VE Day and the celebration in 1972 were the biggest this country has had.

Books abounded from and about the Series: *27 Days in September*; *Face Off at the Summit*; *Hockey Night in Moscow*; *The Days Canada Stood Still*; *Hockey Showdown*; and *Shooting for Glory* are some of the more acclaimed narratives that recount, repeat, and perhaps even reify the events of the 72 Series. In the latter regard, the Series wasn’t in any way abstract and made tangible, as the word ‘reify’ would suggest; however, perhaps no event, certainly no sporting event has been raised to near hagiographic proportions as was the Summit Series. Possibly the most realistic representation of the events is the CBC documentary-snap-shot-styled film, *Canada Russia 72*. Shot in Fredericton, New Brunswick, it comes across as realistic, poignant, well-researched, and punctuated by office narratives that seem to level the impact and importance of the Series some 34 years after the actual event. The characterization, periodization, and the music (such as the song ‘Signs’ by Five Man Electrical Band being played after Game One’s re-enactment) all serve to make the film work. And yet, as realistic as this film is and as accurate as textual and scholarly assessments of the Series might be, the actual narrative, and all of its mythic and mono-mythic representations underscore the potency of myth and the cornucopia of sub-myths, meanings, and narratives in Canada’s cultural and hockey history.

NOTES

- ¹ Robert Fulghum, *All I Really Need to Know I Learned in Kindergarten: Uncommon Thoughts on Common Things* (New York: Ballantine Books, 1988), viii-ix, italics mine. Fulghum offers that this Creed stems from his Storyteller’s License. On his official Author’s website, it is his front page credo; both end with two more lines, “That laughter is the only cure for grief/And I believe that love is stronger than death.” <http://robertfulghum.com/index.php/fulghumweb/credo/>, accessed 26 November 2012.
- ² I am fully aware that hockey itself is replete with myths related to our culture; myths emanate from the debates about hockey’s rightful birthplace to our hibernal “happy naturalism” hockey myth. This paper is selective in looking at representations of the 72 Series myth.
- ³ I use the term mythic-Series in comparison to the term, mini-Series. This Series was anything but mini in proportion, at least in terms of the meanings and remembrances attached to it.
- ⁴ The exact line from the movie was, “I’m gonna make him an offer he can’t refuse,” a line that has been copied many, many times in sketches, comedy routines, other movies since Brando’s utterance.
- ⁵ Eagleson’s leadership role in the NHL Players’ Association, in raising players’ salaries, making Bobby Orr the richest professional hockey player ever, and his collusions with NHL owners are all well documented. His eventual exposure as a racketeer and embezzler make the ‘don’ connection even more apropos.
- ⁶ The idea of a Snow White and the seven Dwarfs’ application to the Series is not mine in original concept. It was an idea connected with the 2006 CBC documentary production of *Canada Russia 72*. My intent here is not to make the comparison a literal one but to show how archetypal the Series as narrative was to our collective psyches.
- ⁷ Harry Sinden, *Hockey Showdown: The Canada-Russia Hockey Series* (Toronto: Doubleday, 1972), brackets mine. Raquel Welch was an American actress and sex symbol; the title of her 2010 autobiography, *Raquel: Beyond the Cleavage* is indicative of her renown and the intention of the citation provided by Sinden.
- ⁸ See, for example, the Youtube clip of the rant at <http://www.youtube.com/watch?v=xM5ihA3NBAo>, accessed 30 November 2012.
- ⁹ The speech can be read in the play and, of course, online at <http://www.gonderzone.org/Library/Knights/crispen.htm>, accessed 4 December 2012.
- ¹⁰ See, Joseph Campbell, *The Hero with a Thousand Faces* (New York: New World Library, 2008, first published in 1949).
- ¹¹ The intent, very likely, was to mix words from both languages, most assuredly so that Soviet fans would realize the taunt of ‘yes, yes Canada, no, no Soviet.’
- ¹² *Valery’s Ankle: An Essay-film* by Brett Kashmere, Canada, 31 minutes, digital video, colour, 2006. A replication of the text of the video-essay is available at Kashmere’s website, http://www.brettkashmere.com/va_essay.htm, accessed 3 December 2012.
- ¹³ The reference is to the now-famous line taken from a Ralph Waldo Emerson 1837 poem about the American Revolutionary War and applied to the walk-off home run hit (‘shot’) by New York Giants’ Bobby Thompson during the 1951 National Baseball League series against the Brooklyn Dodgers.

Pour assurer le développement de votre marque, créer des outils de communication qui vendent ou faire de votre site web un succès...

100%
sans diva

Ça prend de grandes
idées.

Pas de gros égos.

You want to take your brand to the next level, create marketing tools which sell, make your website stand out...

100%
ego free

That takes big
ideas.

Not big egos.

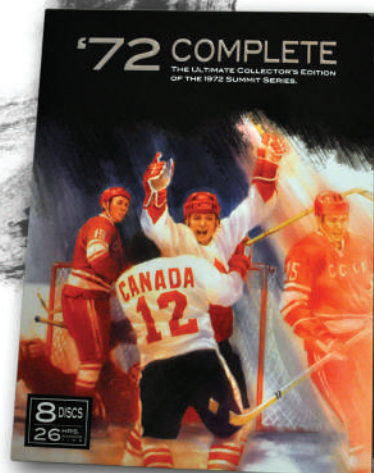


HERITAGE HOCKEY

A DIVISION OF FICEL MARKETING



Exclusive representatives of Paul Henderson & Team Canada 1972



8-DISC DVD SET

THE 1972 SUMMIT SERIES ON DVD
RE-LIVE THE HISTORIC SERIES

VISIT OUR WEBSITE AT
WWW.HERITAGEHOCKEY.COM

The Official Store of Paul Henderson and
Team Canada 1972